1904.

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 1226/1300
Sala Grande
Scansia 18 Palchetto 1
N.° d'ord. A 15

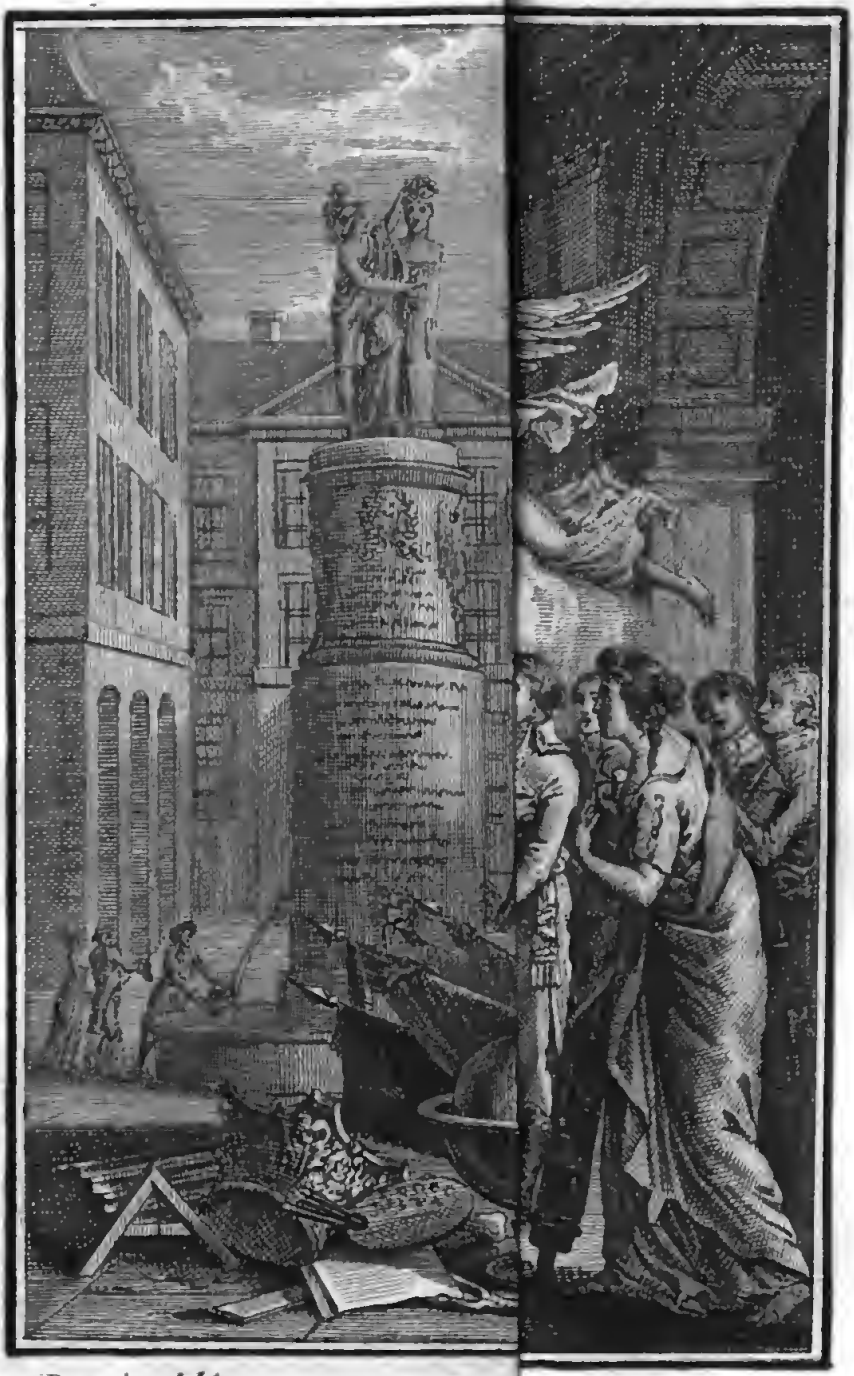
Palat. XVIII 94

PARIS

ET

SES CURIOSITÉS.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



Desrais del.t *Maringe Sculp.t*

HOMM

38N
580246

PARIS

ET

SES CURIOSITÉS,

AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DES ENVIRONS DE PARIS:

NOUVELLE ÉDITION,

Entièrement refondue, et considérablement augmentée.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez MARCHAND, libraire, Palais du Tribunat, première galerie de bois, n.° 188; et passage Feydeau, n.° 24.

AN XII. — 1804.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

RÉDIGÉ à la hâte, *Paris et ses curiosités* n'offraient qu'un ouvrage incomplet. On peut dire que ce n'était que le croquis d'un tableau intéressant par son sujet, et les détails qu'il devait renfermer. Cependant son titre qui méritait sans doute de fixer l'attention, l'a fait rechercher avec empressement. Encouragé par cet accueil flatteur; l'éditeur a cru de-

voir refondre entièrement cet ouvrage, pour le rendre plus complet, et l'offrir au public, tel, que ses desirs et son attente soient satisfaits. On le prie donc de ne pas confondre le nouveau *Paris et ses curiosités* avec l'ancien, et d'observer que ce n'est plus un croquis, mais un tableau dont le dessin est correct, et les détails soignés. C'est l'histoire et la description de Paris, que renferme ce volume. On y a joint celles de ses environs, qui n'offrent pas moins d'intérêt. On peut considérer cette seconde partie de l'ouvrage, comme un voyage historique et pittoresque. Après avoir parcouru et

visité les monuments majestueux et sévères de la capitale, le voyageur fixera ses regards avec plaisir sur ces jolies maisons décorées de parterres, d'avenues, de bosquets délicieux. En parcourant ces environs, il rencontrera quelques débris de l'antiquité qui semblent se trouver épars au milieu de ces jolis monuments du goût et de l'élégance, pour présenter un contraste piquant à l'œil de l'observateur. Enfin, nous ne doutons pas que le nouveau Paris et ses curiosités ne soient rangés dans la classe des ouvrages utiles et intéressants. L'étranger qui vient visiter cette grande cité, et qui

voudra connaître ses environs, trouvera dans ce volume un guide, un interprète fidèle.

PARIS

ET

SES CURIOSITÉS.

ORIGINE DE PARIS.

Un lecteur curieux de remonter à la source des choses, aime qu'on lui dise : Ce parterre émaillé de fleurs était autrefois un marais bourbeux ; cette ville agréable et magnifique, cette rivière décorée des bâtiments les plus pompeux ; ce Paris enchanteur, cette Capitale de l'esprit, des arts et des plaisirs, n'était jadis qu'un vil amas de boue : on lui en donna même le nom méprisable.

Le commerce que les Parisiens faisaient par eau était très-florissant ; leur ville semblait avoir eu de temps immémorial un navire pour symbole. Isis présidait à la navigation ; on l'adorait même chez les Suèves sous la figure d'un vaisseau *. Voilà plus de raisons qu'il n'en fal-

* Lactance, Apulée, Tacite, de Morib. Germ. ch. 8.

lait à des étymologistes pour se persuader que Parisii venait d'un mot grec qui signifie proche d'Isis, les langues grecque et celtique ayant été ordinairement la même, et l'une et l'autre se servant des mêmes caractères. Je ne prétends pas défendre cette étymologie ; mais Moreau de Mautour se trompe lorsqu'il soutient, dans le tom. 3, pag. 290 de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions*, que cette Déesse n'a point été adorée dans les Gaules, même après qu'elles furent soumises aux Romains. D. Martin (*Religion des Gaulois*, tom. 2, pag. 131) le prouve par des monuments que cet académicien n'aurait pas dû ignorer. Les prêtres de cette Déesse avaient leur collége à Issy ; et l'église de St.-Vincent, depuis St.-Germain-des-Prés, fut bâtie sur les anciennes ruines de son temple ; personne n'ignore où était celui de Mars. Mercure ou Platon, car c'était le même chez les Gaulois, avait le sien sur le mont *Leucotitius* (emplacement des Carmelites de la rue St.-Jacques), et Cybèle était adorée à l'endroit où est maintenant St.-Eustache. Il faut observer que ces endroits n'étaient anciennement que de petits bois, des lieux solitaires, consacrés à ces Divinités ; car les Gaulois ne commencèrent à bâtir des temples que lorsqu'ils furent sous la domination des Romains.

César est le premier auteur qui ait parlé des Parisiens. Ils étaient un de ces soixante ou soixante-quatre peuples qui composaient la république des Gaules, et qui ne formaient qu'une nation, quoiqu'indépendants les uns des autres. Chacun de ces peuples avait ses lois particulières, ses chefs, ses magistrats, et nommait tous les ans des députés pour les assemblées générales qui se tenaient ordinairement dans le principal collége des Druides, au milieu d'une forêt du pays Chartrain. L'administration des affaires civiles et politiques avait été confiée, pendant assez long-temps, à un sénat de femmes choisies par les différents cantons. Elles délibéraient de la paix et de la guerre, et jugeaient les différends qui survenaient entre Vergobrets (souverains magistrats), ou de ville à ville. Plutarque dit qu'un des articles du traité d'Annibal avec les Gaulois, portait: « Si quelque Gaulois a sujet de se plaindre « d'un Carthaginois, il se pourvoira devant le « sénat de Carthage établi en Espagne; si quel- « que Carthaginois se trouve lésé par un Gau- « lois, l'affaire sera jugée par le conseil suprême « des femmes gauloises. » Les Druides mécontents de quelques arrêts de ce tribunal usèrent avec tant de souplesse et du crédit que la religion leur donnait sur les esprits, qu'ils le firent abolir, et s'emparèrent de l'autorité.

On remarque que les Gaulois, sous le gouvernement des femmes, avaient pris Rome, et firent toujours trembler l'Italie; que, sous celui des prêtres, ils furent subjugués par les Romains. Les Parisiens combattirent pour leur liberté avec un courage qui tenait du désespoir. Craignant d'être forcés dans leur île, ils en sortirent après y avoir mis le feu, et allèrent au-devant de l'ennemi qui les trompa par une fausse marche. La bataille se donna au-dessous de Meudon, et fut des plus sanglantes. Ils la perdirent; et le brave Camulogène qu'ils avaient choisi, quoique dans une extrême vieillesse, pour les commander, y fut tué.

Carrozet prétend que César fit bâtir le grand et le petit Châtelet. Malingre et le Commissaire de la Marre disent que Lutèce, qu'il fit entourer de murailles, et qu'il embellit de nouveaux édifices, fut appelée la ville de César. Ce passage ne se trouve point dans Boëce, qu'ils citent l'un et l'autre, mais dans un livre attribué à Scott, et qui ne saurait être d'aucune autorité. Depuis César jusqu'à Julien, il n'est presque pas fait mention de Lutèce * dans l'histoire. Julien y fut proclamé auguste en 360.

* On prétend que dans la langue celtique LUTH signifiait rivière; TOUEZE, au milieu; et Y, une habitation; et qu'ainsi le nom de Lutèce venait de LUTHOUEZY, habitation au milieu de la rivière, parce qu'en effet cette ville était bâtie dans une île au milieu

Valentinien Ier et Gratien y firent aussi quelque séjour. Clovis la déclara en 510, la capitale de ses conquêtes.

Vers la fin de la seconde race, Paris, toujours enfermé entre les deux bras de la rivière, n'était pas plus étendu que du temps de César; la cathédrale au levant, le grand et le petit Châtelet au nord et au midi, et le palais du roi ou des comtes, au couchant, faisaient les quatre extrémités de son enceinte. « Lutèce, « dit César, située dans une île de la Seine, « est la ville des Parisiens. » — « Je passai « l'hiver, dit Julien qui régnait quatre cents « ans après ce conquérant des Gaules, dans « ma chère Lutèce; elle occupe une petite île « dans la Seine; on y entre par deux ponts....; « à la tête de chacun de ces ponts il y a un « château en dehors de la ville », (le grand et le petit Châtelet.)

Pour peu qu'on veuille joindre à ces autorités quelques réflexions sur la dévastation des Gaules par les Barbares; sur les guerres sanglantes que continua Clovis pour former son établissement sur le partage de ses conquêtes, après sa mort, en quatre royaumes qui ren-

de la Seine. D'autres étymologistes ont prétendu que LUT dans la langue celtique, signifiait corbeau, et ETIA, île, c'est-à-dire l'île aux corbeaux, parce qu'avant qu'elle fût habitée, elle en était ordinairement couverte.

dirent Orléans et Soissons des capitales ; sur l'anéantissement du commerce, et sur le mépris qu'avaient les Français pour ceux qui demeuraient dans les villes, et pour toute autre profession que celle des armes, on se persuadera aisément que Paris, sous la première race, ne dut pas s'agrandir ; sous la seconde, on le voit presque abandonné : Pepin, Charlemagne, Louis-le-Débonnaire, Charles-le-Chauve et Louis-le-Bègue, n'y demeurèrent qu'en passant.

L'empereur Julien paraît se rappeler avec plaisir le séjour qu'il avait fait dans *sa chère Lutèce*. Il s'étend en détails sur son climat, son terroir, ses vignes, sur la manière dont ses habitants élevaient des figuiers. Est-il vraisemblable qu'après avoir dit qu'elle n'occupait qu'une petite île, il n'eût pas ajouté que ses faubourgs étaient considérables, s'ils l'avaient été en effet ?

D. Félibien, et tous ceux qui se sont particulièrement appliqués à l'histoire de Paris, prétendent que le terrain où est à présent le centre de la ville ou le côté de la rivière au nord, était couvert d'une forêt. Cette cour octogone, qui subsiste encore au coin du cimetière des Innocents, servait, dit-on, pour faire sentinelle dans cette forêt contre les bandes de voleurs, et contre les Normands.

Ce ne fut que sous le règne de Louis-le-Jeune que l'on commença de bâtir dans Champeaux (quartier des Halles), et aux environs de Sainte-Opportune, qu'on appelait auparavant *l'Hermitage-de-Notre-Dame-des-Bois*, parce qu'il était à l'entrée de la forêt.

Entre le boulevard et la rivière au nord, depuis le terrain où est à présent l'Arsenal, jusqu'au bout des Tuileries, représentons-nous donc les restes d'un bois marécageux, de petits champs, des haies, des fossés, quatre ou cinq bourgs plus ou moins éloignés les uns des autres; quelques rues bien boueuses autour du grand Châtelet et de la Grève; un grand pont (le Pont-au-Change) pour arriver dans une petite île (la Cité), qui n'était habitée que par des prêtres, quelques marchands et des ouvriers; un autre pont (le Petit-Pont) pour en sortir du côté du midi, et au-delà de ce pont et du petit Châtelet trois ou quatre cents maisons éparses çà et là sur le bord de la rivière et dans les vignes qui couvraient les environs de la Montagne-Sainte-Geneviève: tel était Paris sous nos premiers rois de la troisième race. Dix hommes suffisaient pour la perception des impôts; il n'y avait que deux portes; et, sous Louis-le-Gros, les droits de la porte du nord ne rapportaient que douze francs par an, c'est-à-dire, quatre cent huit livres

d'aujourd'hui. Les arts les plus nécessaires ne se présentaient pas même à l'imagination ; et l'on peut juger des divertissements et des spectacles par la grossièreté des mœurs ; enfin, rien dans Paris ne pouvait engager l'étranger à y venir, l'homme industrieux à s'y établir, et les gens riches et oisifs à y demeurer. Philippe-Auguste aima les lettres, accueillit et protégea les savants ; les écoles de Paris devinrent célèbres ; on y accourut des provinces et des pays étrangers ; le quartier appelé depuis l'*Université*, se peupla, et dans les 13e et 14e siècle fut couvert de colléges et de couvents. Philippe-le-Bel rendit le parlement sédentaire ; il défendit aussi le duel en matière civile, et l'on put plaider sans être obligé de se battre.

La reine Anne de Bretagne, grande et majestueuse en tout, voulut avoir une cour ; les femmes, qui jusqu'alors naissaient dans un château pour aller se marier et mourir dans un autre, vinrent à Paris, n'en voulurent plus sortir ; et les hommes les suivirent. Les guerres de religion sous Charles IX et Henri III, rendirent l'or et l'argent un peu plus commun par les profanations des Calvinistes qui pillaient les églises et convertissaient en espèces les vases sacrés, les châsses et les statues des saints. Les millions que la cour d'Espagne prodigua dans Paris pour soutenir la Ligue, avaient aussi ré-

pandu l'aisance parmi un assez grand nombre de bourgeois, et l'on remarque que les rues Dauphine, Christine et d'Anjou, que Henri IV fit ouvrir sur une partie du jardin des Grands-Augustins, et sur les ruines de l'hôtel des Abbés-St.-Denis, furent bâties en moins d'un an. C'est le premier de nos rois qui ait embelli Paris de places régulières, et décorées des ornements de l'architecture. Après avoir fait achever le Pont-Neuf, commencé sous Henri III, et dont le travail avait été interrompu pendant les guerres civiles, il fit bâtir la Place-Royale sur l'emplacement de l'hôtel des Tournelles, et la place Dauphine sur deux petites îles qu'on joignit ensemble et à celle du Palais, dont elles avaient été jusqu'alors séparées par un canal de la rivière, à l'endroit où est à présent la rue de Harlay. Sous la fin du ministère du cardinal de Richelieu il n'y eut plus qu'un maître, et l'on vit les petits tyrans des provinces, qui s'étaient cantonnés si long-temps dans leurs châteaux contre l'autorité royale, venir briguer à la cour le plus chétif logement, avec la bassesse du courtisan, et faire bâtir en même temps à la ville, avec tout le faste de l'homme superbe. Enfin Louis XIV régna, et bientôt Paris n'eut plus d'enceinte; ses portes furent changées en arcs de triomphe, et ses

fossés, comblés et plantés d'arbres, devinrent des promenades.

Enceinte de Paris, commencée en 1190, sous le règne de Philippe Auguste, et achevée en 1211.

Sous saint Louis, petit-fils de Philippe-Auguste, un tiers au moins du terrain qui fut renfermé dans cette enceinte, était encore vague, ou en marais et cultures. Du côté de la rivière au nord, elle passait près du Louvre, alors moins étendu qu'aujourd'hui, le laissant en dehors; traversait les rues St.-Honoré et des Deux-Ecus, l'emplacement de l'hôtel de Soissons, les rues Coquillière, Montmartre, Montorgueil, les rues Française, St.-Denis, St.-Martin, continuait le long de la rue Grenier-St.-Lazare, traversait la rue Beaubourg, la rue Ste.-Avoye, à l'endroit où est l'hôtel de Mesme, et passant sur le terrain où étaient les Blancs-Manteaux, et ensuite entre les rues des Francs-Bourgeois et des Rosiers, allait aboutir au bord de la rivière, à travers les bâtiments de la maison professe des Jésuites et le couvent de l'*Ave-Maria*. Elles avaient huit principales portes : la première, près du Louvre, au nord de la rivière; la seconde, à l'endroit où se trouve l'église de l'Oratoire; la troisième, vis-à-vis de St.-Eustache, entre la rue Plâtrière et la rue du Jour; la quatrième,

rue St.-Denis, appelée la Porte-aux-Peintres, à l'endroit où est un cul-de-sac, qui en a retenu le nom; la cinquième, rue St.-Martin, au coin de la rue Grenier-St.-Lazare; la sixième, appelée la porte Barbette, entre le couvent des Blancs-Manteaux et la rue des Francs-Bourgeois; la septième, près de la maison professe des Jésuites; la huitième, au bord de la rivière, entre le port St.-Paul et le Pont-Marie.

Du côté de la rivière au midi, l'autre moitié de cette enceinte qui commençait à la porte St.-Bernard, est à-peu-près tracée par les rues des Fossés-St.-Bernard, des Fossés-St.-Victor, des Fossés-St.-Michel, ou rue St.-Hyacinte, des Fossés-Monsieur-le-Prince, des Fossés-St.-Germain, ou rue de la Comédie-Française et des Fossés-de-Nesle, à présent rue Mazarine. Il y avait sept portes dans ce circuit: la porte St.-Bernard ou de la Tournelle, la porte St.-Victor, St.-Marcel et St.-Jacques; la porte Gilard, d'Enfer ou de St.-Michel, au haut de la rue de la Harpe, à l'endroit où est la fontaine; la porte de Bussy, au haut de la rue St.-André-des-Arts, vis-à-vis de la rue Contrescarpe; et la porte de Nesle, où est le collége des Quatre-Nations. Dans la rue des Cordeliers, à l'endroit de la fontaine, il y eut encore une porte appelée la porte St.-Germain; et lorsque la rue Dauphine fut bâ-

tie, on en fit une vis-à-vis de l'autre bout de la rue Contrescarpe, et qu'on appela Dauphine.

On ne commença de paver les rues de Paris qu'en 1184, sous le règne de Philippe-Auguste. Un financier (Gérard de Poissy) mérita que l'histoire transmît son nom à la postérité. Il voulut généreusement contribuer à cette dépense, et donna onze mille marcs d'argent. Le marc d'argent, sous Philippe-Auguste, était de trois cents deniers.

Enceinte commencée sous Charles V, en 1367, et achevée sous Charles VI, en 1383.

Du côté du midi, Charles V ne changea rien à l'enceinte de Philippe-Auguste; il fit seulement creuser des fossés autour des murailles; elles étaient flanquées de distance en distance, et ne furent abattues qu'en 1646. J'ai dit que du côté du nord elles aboutissaient entre le port St.-Paul et le Pont-Marie, vis-à-vis la rue de l'Etoile; il la fit reculer jusqu'à l'endroit où est l'Arsenal; et les portes St.-Antoine, St.-Martin et St.-Denis, furent placées où nous les voyons. Depuis la porte St.-Denis, ces murs continuaient le long de la rue de Bourbon, traversaient les rues du Petit-Carreau et Montmartre, la place des Victoires, l'hôtel de Toulouse, le jardin du Palais-Royal, la rue St.-Honoré, près des

Quinze-Vingts, et allaient finir au bord de la rivière, au bout de la rue St.-Nicaise. Aux quatre extrémités de cette enceinte, comme à celle de Philippe-Auguste, il y avait quatre grosses tours : la tour du *Bois*, près du Louvre; la tour de Nesle, où est le collége des Quatre-Nations; la tour de *la Tournelle*, près la porte St.-Bernard; et la tour de Billy, près des Célestins. Elles défendaient des deux côtés de la rivière, l'entrée et la sortie de Paris, par de grosses chaînes attachées d'une tour à l'autre, et qui traversaient la Seine, portées sur des bateaux placés de distance en distance. L'approche de l'île St.-Louis était défendue par un fort; on ne commença qu'en 1614 à y bâtir des maisons, et à la joindre à une île appelée la Petite-Ile-aux Vaches, dont elle avait été jusqu'alors séparée par un canal de la rivière, à l'endroit où est aujourd'hui l'église St.-Louis. Les Pont-Marie et de la Tournelle ne furent achevés qu'en 1635.

Les rues des Petits-Champs et des Bons-Enfants aboutissaient encore, en 1630, aux murailles de la ville, qui passaient, comme je l'ai marqué, sur le terrain où est à présent la place des Victoires; ce quartier était même si retiré, qu'on y volait en plein jour, et qu'on l'appelait le quartier *Vide-Gousset*. Les

bâtiments du Palais-Royal, que le cardinal fit commencer en 1619, occasionnèrent une nouvelle enceinte. La porte St.-Honoré, qui était où sont à présent les boucheries et le marché des Quinze-Vingts, fut reculée en 1621, jusqu'à l'endroit où nous l'avons vue; et depuis cette porte jusqu'à la porte St.-Denis, les nouveaux remparts qu'on fit élever, et que Louis XIV fit abattre, formaient le circuit que nous trace le boulevard. Ce nouveau côté de la ville fut bientôt couvert des rues de Cléry, du Mail, St.-Augustin, Ste.-Anne (aujourd'hui Helvétius); des rues Neuve-St.-Eustache et des Petits-Champs, et autres adjacentes : il y avait cependant encore des moulins sur la Butte-Saint-Roch en 1670.

Voilà une idée des différents accroissements de Paris. Nous allons maintenant parcourir cette capitale, et en donner une description générale, suivie et détaillée, avec quelques notes historiques.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE,

Rue de la Loi, vis-à-vis l'Opéra.

Nous avons cru devoir commencer par la description de ce monument qui renferme des trésors inappréciables, une collection unique dans le monde entier. Elle doit, dit-on, son

origine au roi Jean, qui possédait à peine vingt volumes, à ce que rapporte le président Hénault, dans son Abrégé chronologique. Charles V, surnommé le Sage, ami passionné des lettres, augmenta cette naissante bibliothèque de plus de neuf cents volumes. Placés par son ordre dans une tour du Louvre, ils y étaient conservés avec soin, et ce fut *Gilles Mallet*, son valet-de-chambre, puis son maître d'hôtel, qui en eut la garde. Ces neuf cents volumes, sous la régence du duc de Bedfort, après le règne de Charles VI, furent estimés valoir 2,323 liv. 4 s. Ce prince acheta la bibliothèque pour le prix de 1200 liv., moitié environ de l'estimation. Cette somme fut payée à l'entrepreneur du mausolée de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Les livres furent transportés à Londres : cependant on retrouve encore aujourd'hui plusieurs de ces volumes, soit qu'ils aient été conservés dans quelques-unes des maisons royales, soit qu'ils aient été rapportés d'Angleterre par les soins des savants éclairés, auxquels la garde de ce précieux dépôt a été confiée dans des temps postérieurs. C'est de ces faibles commencements que s'est formée la bibliothèque nationale, dont il aurait été difficile de prévoir l'état et la grandeur. Elle fut considérablement augmentée par les soins de Louis XII et de François Ier, à me-

sure que les lettres et le goût des sciences s'étendirent dans la France, sous la protection de ces princes; mais c'est principalement sous les règnes de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, qu'elle a été portée à ce degré de magnificence et d'immensité qui la rendent aujourd'hui la plus riche et la plus précieuse bibliothèque de l'Europe.

Les bâtiments qui contiennent aujourd'hui cette immense collection faisaient autrefois partie de l'hôtel Mazarine, en 1721; on les adopta pour la bibliothèque du roi. Ces bâtiments sont fort étendus; la porte principale est du côté de la rue de la Loi (ci-devant Richelieu.) Avant d'arriver à la cour, qui est très-vaste, on traverse un vestibule à droite qui conduit à l'escalier, dont la cage est spacieuse; la rampe de fer est d'un travail admiré. Le premier étage des bâtiments qui entourent la cour, dans une étendue d'environ cent quinze toises, contient les livres imprimés. Cette étendue est divisée en différentes salles, égales en hauteur, larges de quatre toises, et éclairées par trente-trois grandes croisées donnant sur la cour. Dans un salon communiquant à la galerie du levant, on remarque deux globes magnifiques, construits en 1683 par le moine *Vincent Coronelli*, pour le cardinal d'Estrées, qui les présenta à Louis XIV. Le

diamètre de chacun de ces globes est de 11 pieds 11 pouces et environ 6 lignes; ce qui donne une circonférence de 34 pieds 6 pouces 6 lignes. Ils ont chacun deux grands cercles de bronze, qui marquent, l'un le méridien, l'autre l'horizon, faits par le célèbre Butterfield. Dans la galerie du nord on voit le Parnasse Français d'Evrard *Titon du Tillet*, ci-devant maître d'hôtel de madame la Dauphine. C'est une petite montagne entourée de figures en bronze, des plus célèbres poètes et musiciens français. Louis XIV s'y trouve sous la figure d'Apollon. A l'extrémité de la galerie de l'ouest se trouve le cabinet des médailles et antiques. Il est éclairé par huit grandes croisées, et décoré de sculptures, dorures et peintures de *Boucher*, de *Carle Vanloo* et *Natoire*. Parmi les objets curieux que renferme ce beau cabinet, nous citerons une table isiaque en cuivre, incrustée d'argent, représentant divers sujets de la mythologie égyptienne; deux plateaux d'argent ou boucliers votifs, destinés à être suspendus dans les temples. Ils ont à-peu-près le même poids et la même grandeur; leur diamètre est de 27 pouces, et leur poids de 43 marcs. Le premier, appelé le bouclier de Scipion, représente en bas-relief une action mémorable de ce héros, après avoir pris d'assaut Carthage la neuve. On lui amena, parmi

les captives, une jeune personne d'une rare beauté. Loin d'user des droits de vainqueur, il rendit cette fille à ses parents et à son amant; il augmenta sa dot de la rançon qu'on lui offrait pour la racheter. On a voulu, à ce qu'on présume, consacrer ce trait généreux sur un bouclier votif. Ce bouclier fut trouvé en 1656 dans le Rhône, par des pêcheurs d'Avignon. On présume aussi que Scipion, à son retour de Carthage, perdit ce bouclier dans ce fleuve. Le second bouclier votif appartenait, à ce que l'on croit, à Annibal. Sa forme est ronde; au milieu est un lion sous un palmier; et au bas, dans une espèce d'exergue, sont les membres épars de divers animaux, et sur-tout de sangliers. De ce centre partent des rayons ciselés qui, en s'éloignant, s'élargissent dans une juste proportion. Ce fut un laboureur du Dauphiné qui le déterra en 1714. Les savants y ont découvert tous les caractères d'un ouvrage carthaginois, et l'on présume qu'Annibal, après son passage du Rhône, en fit offrande à la déesse des *Vocontiens*, dont le temple était précisément dans le canton où il a été trouvé. Il faut aussi remarquer un vase, en forme de soucoupe, trouvé à Rennes en 1774; il est d'or, à double fond; le dedans est orné d'une quarantaine de médailles impériales, et enrichi de deux bas-reliefs, dont l'un représente

le repos d'Hercule, et l'autre une bacchanale. Ce vase, par le travail, la matière et la conservation, doit être considéré comme un des plus précieux objets de l'antiquité. Les restes du tombeau de Childéric, père de Clovis, découvert à Tournay en 1653, son anneau, l'armure de François Ier, le médaillon d'or de Justinien, une collection de médailles grecques et romaines, méritent de fixer l'attention des curieux et des amateurs. Nous sortirions des bornes de cet ouvrage, si nous voulions entreprendre la description de tous les objets précieux que renferme ce superbe cabinet, dont l'origine remonte à François Ier. Henri II l'augmenta de la collection précieuse que Catherine de Médicis avait apportée de Florence. Charles IX y ajouta celle du célèbre Groslier de Lyon, mort en 1565. Cette belle collection, dispersée pendant les troubles civils, fut rétablie par les soins de Henri IV, qui chargea Bagarris, savant antiquaire, de seconder ses intentions à cet égard. Colbert, sous Louis XIV, y joignit la riche collection de Gaston, duc d'Orléans. M. Dumonceau fit en 1667, un voyage dans le Levant, et fut chargé de rechercher des médailles et des manuscrits. Le célèbre Vaillant fit aussi, pour le même but, des voyages en Sicile, en Grèce, en Egypte, en Perse, et en rapporta toujours de nouveaux.

Ce savant voyageur, en 1674, tomba au pouvoir des Algériens, dont il essuya plusieurs disgraces; il fut forcé, pour sauver 20 médailles d'or, qu'il avait recueillies, de les avaler. Il n'est pas inutile de rappeler que le savant abbé Barthélemy, auteur d'Anacharsis, a été le conservateur du cabinet précieux dont nous venons de parler. Son buste s'y trouve placé au-dessus d'une momie d'Egypte.

La bibliothèque nationale est ouverte aux curieux les mardi et vendredi de chaque semaine, et tous les jours aux travailleurs, depuis dix heures jusqu'à deux, excepté les dimanches et fêtes.

Les conservateurs sont, pour les livres imprimés, MM. Capperonnier et Van-Praet; pour les manuscrits, MM. Langlès, Laporte-du-Theil, et Dacier; pour les médailles, antiques et pierres gravées, MM. Gosselin, Millin; pour les estampes, MM. Joli et Leblond.

BIBLIOTHÈQUE DU PANTHÉON,

Ci-devant Sainte-Geneviève.

Le public peut jouir tous les jours de cette bibliothèque, excepté les fêtes nationales, les dimanches, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint et Noël. Quatre-vingt mille volumes et deux mille manuscrits s'y trouvent rassemblés. Elle est éclairée par un petit dôme, dont la

coupole fut peinte en 1730 par Restout père : elle représente l'apothéose de saint Augustin. Plusieurs bustes des grands hommes, dont elle est ornée, sont de Coysevox. Au fond de la partie qui est à droite est le curieux cabinet d'*antiques*. Avant d'y entrer, on voit un très-grand plan en relief colorié de la ville de Rome, dont la proportion est d'un pouce pour quatre-vingt-dix : il a été exécuté en 1776 par M. *Grimani*. Ce cabinet renferme une collection des plus rares et des plus précieuses qui existent, tant d'histoire naturelle, de médailles, que d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises.

Le fabuliste Lemonnier, traducteur de Plaute, mort le 13 germinal an V, était le conservateur de cette bibliothèque. Tous-ceux qui aiment la simplicité, la vertu réunie au talent, se rappelleront avec plaisir ce respectable littérateur.

La bibliothèque du Panthéon a pour conservateurs, MM. Daunou, Ventenat, Viallon.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÉGE MAZARIN,

Ou des Quatre-Nations.

Cette bibliothèque est située sur le quai Malaquai ; ce fut le cardinal Mazarin qui la fonda, le 6 mars 1661 ; elle occupe un des pavillons du ci-devant collége des Quatre-Nations ;

cette collection n'est qu'un débris de celle que le savant *Gabriel Naudé* avait formée pour le cardinal Mazarin. Elle contenait plus de quarante mille volumes rares et choisis. Pendant les guerres de la Fronde, cette bibliothèque, qui se trouvait dans l'emplacement qu'occupe aujourd'hui une partie de la bibliothèque nationale, fut presque entièrement pillée et dispersée, et les livres les plus curieux furent en partie vendus ou détournés. Il existe à la bibliothèque nationale un procès-verbal contenant les noms de ceux qui ont volé ou dispersé ces livres.

Lorsque les troubles cessèrent, le cardinal, qui avait été obligé de s'enfuir de Paris, fit rechercher, à son retour, les livres dispersés, en recueillit un grand nombre. Mais après sa mort, la meilleure partie fut portée à la bibliothèque du roi, pour y être échangée avec les doubles de cette bibliothèque, et ce qui revenait de l'échange fut porté avec le reste des anciens livres au collége des Quatre-Nations.

On voit dans cette bibliothèque une bible latine, imprimée en 1462; elle est unique, et ne se trouve que là; elle tient le premier rang sur toutes les bibles, et c'est le plus rare de tous les livres imprimés.

Cette Bibliothèque est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à deux, ex-

cepté les dimanches, les fêtes nationales et grégoriennes.

BIBLIOTHÈQUE DE ST.-GERMAIN-DES-PRÉS.

Ce monument fut la proie des flammes le 19 août 1794; les manuscrits, au nombre de 900, ont été sauvés, à ce que l'on assure, et réunis à ceux de la bibliothèque nationale. Cette collection était une des plus considérables de Paris, tant par le nombre des livres et des anciennes éditions, que par les manuscrits précieux qui la composaient. Au commencement du siècle dernier, elle avait été enrichie de plusieurs bibliothèques particulières. En 1718 M. l'abbé Destrées, en 1720 M. l'abbé Renaudot, léguèrent successivement leurs livres à ce dépôt. M. l'évêque de Metz lui légua aussi un nombre de manuscrits qui appartenaient ci-devant à M. le chancelier Seguier.

Parmi les manuscrits de cette bibliothèque, on remarquait quelques ouvrages de St. Augustin, écrits sur le papyrus ou papier d'Egypte. On ne connaissait rien en France de si précieux, ni de si bien conservé. On croit que ce manuscrit, qui n'était pas le seul écrit sur le papyrus, dans cette bibliothèque, était du 6.e siècle; on y voyait un livre plein de chiffres, qu'on attribue à Cicéron, et dont

on pense que St. Cyprien s'était servi. Un pseautier de St.-Germain, que l'on y conservait, attestait le luxe des moines de ce temps là; il était écrit en lettres d'argent sur vélin pourpre; les mots *deus* et *dominus*, et les titres, étaient en lettres d'or.

Le cabinet des antiques était un des plus curieux de Paris; il avait été commencé par le célèbre dom *Bernard de Montfaucon*, quant aux morceaux antiques, et par le frère *Mathurin Genest*, à l'égard des autres curiosités.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL,

Cour des Vétérans, en entrant par le quai des Célestins.

Cette magnifique et précieuse collection avait été acquise par le comte d'Artois du célèbre Paulmy-Dargenson; elle doit faire partie de la bibliothèque du Sénat-conservateur. Elle renferme de beaux manuscrits sur vélin, ornés de vignettes, qui gagnent au moins par la beauté du coloris, ce qu'elles perdent par l'expression. La porte par laquelle on entre à cette bibliothèque, est remarquable par les deux vers latins de *Nicolas Bourdon*, que nous rapportons ici :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat :
Tela giganteos debellatura furores.

Ces vers étaient tellement admirés par le

fameux Santeuil, poëte latin, qu'il s'écriait dans son enthousiasme poétique : *J'aurais voulu les avoir faits, et être pendu.*

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE,

Rue Saint-Antoine, maison des Jésuites, vis-à-vis la rue Culture-Sainte-Catherine.

Cette bibliothèque est très-belle : on y conserve presque tous les manuscrits du célèbre *Denis Godefroy*. Elle est riche sur-tout en herbiers et en dessins de plantes. De superbes peintures par Gio Girardini, peintre italien, décorent son plafond ainsi que son escalier, au haut duquel on voit un tableau allégorique peint par Hallé, à l'occasion de la paix de 1762. Elle est ouverte au public les mêmes jours que les autres bibliothèques.

BIBLIOTHÈQUE DE St.-VICTOR.

Quoique ce monument n'existe plus, nous croyons devoir en faire ici mention ; il était digne de la curiosité, par la collection de livres rares, et de manuscrits anciens qu'il renfermait. Les legs de M. du Bouchet et autres particuliers, avaient enrichi cette bibliothèque où l'on remarquait une bible manuscrite du 9.e siècle, un Tite-Live du 12.e Parmi plusieurs manuscrits en langue orientale, se trouvait un Alcoran qui fut baisé respectueusement par un des derniers ambas-

sadeurs turcs, qui en attesta l'authenticité sur le premier feuillet. Les manuscrits français offraient un recueil de toutes les procédures faites contre Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans. On y voyait aussi des tablettes de bois, enduites de cire, suivant l'ancien usage, composées de quatorze feuilles très-grandes, et contenant le détail des dépenses faites par Philippe-le-Bel, pendant une partie de ses voyages, depuis le 28 avril 1301 jusqu'au 31 mars 1302.

Paris renferme encore plusieurs autres bibliothèques, telles que celles de l'*Institut*, du *Tribunat*, du *Corps-législatif*, du *Tribunal de cassation*, des *Ministres*, du *Conseil-d'état*, du *Prytanée*, du *Conservatoire de musique*, du *Conseil des mines*, de *l'Ecole polytechnique*, de *l'Ecole de médecine*; mais nous n'entrerons dans aucun détail sur ces bibliothèques, parce qu'elles ne sont point ouvertes au public, et que l'on ne peut en rien dire après celles que nous venons de citer. On s'occupe aussi d'en former une au palais du sénat-conservateur; mais nous ignorons si le public y sera admis.

LE LOUVRE,

Ou Palais national des sciences et des arts.

Ce château est sans contredit la première maison royale qui soit en France. On ne sait rien de certain sur l'étymologie de son nom. Les uns ont cru qu'il signifiait l'ouvrage par excellence, et que l'on a dit le Louvre pour l'œuvre ou l'ouvrage ; d'autres ont recours à la langue saxonne, et assurent qu'en saxon, Louvre signifie château ; d'autres enfin font venir cette dénomination de ce que cette maison était située dans un lieu propre à la chasse du loup, et que c'est pour cela que dans les anciens titres, ce château est appelé *Lupara*.

Les monuments et les progrès du Louvre sont si incertains, et les plans ont si souvent changé, qu'il est difficile d'en parler d'une manière suivie et certaine. Dubaillan, et plusieurs autres écrivains qui l'ont suivi, rapportent la première construction du Louvre à Philippe-Auguste. Cependant Rigord, qui est l'historien ou le panégyriste de ce prince, ne le dit pas ; il se contente seulement d'insinuer que ce prince avait fait bâtir la grosse tour du Louvre. Ce qu'il y a de constant, c'est que sous le règne de Philippe-

Auguste, le Louvre était un château, et qu'il en portait le nom.

Le Louvre, après avoir été hors des murs pendant plus de six siècles, se trouva enfin dans Paris, par l'enceinte commencée sous Charles V, en 1367, et achevée sous Charles VI, en 1383. Charles V qui ne jouissait que d'un million de revenu, dépensa cinquante-cinq mille livres à rehausser ce palais, et rendre les appartements plus commodes et plus agréables; mais ni ce prince, ni ses successeurs jusqu'à Charles IX, n'en firent point leur demeure ordinaire. Ce palais était destiné à recevoir les monarques étrangers qui venaient en France. *Manuel*, empereur de Constantinople, *Sigismond*, empereur d'Allemagne, et Charles-Quint, y ont successivement logé.

« Sire, disait un jour Dufrény à Louis XIV, « qui l'aimait, et se divertissait de ses plai- « santeries, je ne regarde jamais le nouveau « Louvre sans m'écrier : Superbe monument « de la magnificence d'un des plus grands rois « qui de son nom ait rempli la terre, palais « digne de nos monarques, vous seriez achevé, « si l'on vous eût donné à l'un des quatre or- « dres mendiants, pour tenir son chapitre, et « loger son général. » L'idée est folle : mais

elle nous rappelle que ces messieurs ne manquaient de rien, tandis que la petite-fille de Henri IV, qui logeait dans ce même Louvre, manquait d'un fagot pour se lever au mois de janvier, grâce au cardinal Mazarin, qui négligeait de lui faire payer sa pension.

Si jamais, dit Piganiol, le grand projet qu'on avait fait pour le Louvre, pendant que Colbert était surintendant des bâtiments, était exécuté, on démolirait l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, les maisons du cloître, et celles de quelques rues voisines, pour faire sur l'emplacement qu'elles occupent, une grande et magnifique place, à laquelle le Pont-Neuf aboutirait, et qui, dégageant l'avenue du Louvre, mettrait dans un beau point de vue cette superbe façade, dont Claude Perrault a donné le dessin, et qui est le plus beau morceau d'architecture moderne qu'il y ait dans l'Univers. Ce projet est digne du grand homme dont le génie embrasse tout ce qui peut contribuer à la gloire de la nation française.

On avait commencé à exécuter la principale façade du Louvre sur le dessin de Lavau, premier architecte du roi, mais Colbert n'en était point content; il invita donc tous les architectes de Paris à examiner les plans de Lavau, et à composer eux-mêmes des dessins,

résolu de faire exécuter celui qui serait le plus beau. Tous ces projets furent exposés dans une salle aux yeux des connaisseurs. Il y en avait un de Claude Perrault qui fut trouvé admirable, mais on ne savait à qui l'attribuer. Qui pouvait se douter qu'un médecin de profession en fût l'auteur? On ne s'en contenta pas; on eut recours au chevalier Bernini, peintre, sculpteur, et architecte de la plus grande réputation. C'est une chose incroyable que les honneurs que l'on rendit à cet italien. Dans toutes les villes où il passa, il y eut ordre de la part du roi de le complimenter, et de lui porter les présents de la ville. Des officiers envoyés de la cour, lui apprêtaient à manger sur sa route. Lorsqu'il fut arrivé à Paris, on le logea dans un hôtel meublé des meubles de la couronne. Ces honneurs extraordinaires n'empêchèrent point son dessin de la façade du Louvre d'être critiqué. Malgré cela, comme la cour était engouée de cet étranger, on adopta ses projets, et le jour fut pris pour mettre la première pierre à la façade : le roi la posa lui-même.

Le chevalier Bernini ne pouvant se résoudre à passer l'hiver à Paris, s'en retourna en Italie avec trois mille louis comptant, et un brevet de douze mille livres de pension, qu'il reçut assez froidement.

Après son départ, lorsqu'il fut question de bâtir sur les fondements du Louvre, Colbert qui n'avait point goûté ni le dessin, ni le dessinateur, fut embarrassé sur le parti qu'il prendrait. Charles Perrault vint à bout de lui persuader par diverses raisons, d'adopter le dessin de son frère : Claude Perrault enfin l'emporta. Qu'on juge après cela des obstacles que rencontrent les hommes de génie ! obstacles auxquels ils succombent souvent. Ce monument publiera d'une voix plus éclatante que toutes les trompettes de la Renommée, qu'il n'est aucun sublime dans les arts comme dans les lettres où l'esprit du Français ne puisse atteindre, quand son vol sera soutenu par le goût du grand, et les encouragements de ses compatriotes.

Le Louvre présente un carré parfait, entouré de quatre corps de bâtiments, dont Louis XIV a fait élever le principal, et une partie des deux autres qui font les côtés. Louis XIII avait fait aussi construire l'angle de la gauche, parallèle à celui de Henri II, ainsi que le gros pavillon qui est au-dessus de la porte principale du vieux Louvre, sur les dessins de Jacques le Mercier. Les huit caryatides gigantesques qu'on y voit, ont été sculptées par Sarrasin.

Après avoir été long-temps l'asile des rois,

ce vaste palais est aujourd'hui consacré tout entier aux sciences et aux arts. Les académies françaises des sciences, des inscriptions et belles-lettres, celles de peinture, de sculpture et d'architecture, y tiennent leurs séances. C'est dans ce superbe monument qu'il faut se rendre pour y jouir de la vue des chefs-d'œuvre de Raphaël, de Rubens, de le Sueur, du Poussin, des David, des Guérin, des Girard, des Giraudet. On y admirera également le chef-d'œuvre de la sculpture, l'Apollon Pythien et la Vénus de Médicis, et tant d'autres merveilles de l'art que nous a conquises la valeur de nos guerriers.

Dans cet instant, de nombreux ouvriers travaillent au corps de bâtiment qui fait face au collége des Quatre-Nations, afin d'y placer au plus tôt la bibliothèque nationale : idée heureuse et grande. Ainsi ce monument inappréciable se trouve replacé dans sa splendeur aux lieux qui virent son origine.

La cour du Louvre sert aussi de temple à l'industrie française. Tous les ans, à la fin de l'année, on y expose les chefs-d'œuvre des manufacturiers, des artistes que possède la France. Cette institution que l'on doit au citoyen François-de-Neufchâteau, n'est pas une de celles dont les Anglais soient le moins jaloux. Elle finira, n'en doutons pas, par

nous faire perdre notre engouement pour leur industrie, et nous cesserons de vouloir être ses tributaires.

CHATEAU ET JARDIN DES TUILERIES.

Ce palais fut ainsi nommé du lieu où il est situé, et qu'on appelait les Tuileries, parce qu'on y faisait de la tuile. Catherine de Médicis le fit bâtir en 1564, sur les dessins de Philibert Delorme et de Jean Bullan. Il ne consistait que dans le gros pavillon carré du milieu, dans les deux corps-de-logis qui ont chacun une terrasse du côté du jardin, et dans les deux pavillons qui les terminent. Henri IV, Louis XIII et Louis XIV l'ont étendu, exhaussé et décoré. Ses proportions, à ce qu'on prétend, sont moins agréables et moins régulières qu'elles ne l'étaient d'abord; mais c'est toujours, après le Louvre, le plus beau palais de l'Europe.

Henri IV, vainqueur de la ligue, agrandit ce château, et fit commencer en 1600, la galerie qui le joint au Louvre, sur les dessins de Ducerceau. Louis XIV fit travailler à son embellissement par François Dorbay et Louis Deveau; c'est à eux que nous devons l'attique qui décore le pavillon et les deux corps-de-logis du milieu. Les ordres ionique et corinthien, l'un sur l'autre, décorent le

pavillon du milieu, du côté du Carrousel. Dans deux niches qui se trouvent aux côtés de la porte dominant aussi sur la cour, sont deux petites statues en marbre blanc; l'une est appelée Apollon Moneta, et l'autre est un faune jouant de la flûte. Vingt bustes en marbre ornent la façade orientale des deux corps-de-logis, et vingt-deux ornent la façade occidentale. Ces bustes représentent des grands hommes de l'antiquité et des temps modernes.

Du côté du jardin, ce palais offre trois pavillons décorés des ordres ionique et corinthien; ces deux ordres sont raccordés par des pilastres composites. Du même côté, cet édifice présente une galerie ouverte et percée de portiques, sous lesquels sont dix-huit statues de marbre revêtues de la toge. A chaque côté de la porte est un lion de marbre blanc appuyé sur un globe.

La cour des Tuileries qui, jadis, était obstruée par plusieurs bâtiments, est maintenant libre dans toute son étendue, et présente un carré long. Elle est séparée de la place par une grille posée sur un mur à hauteur d'appui. Cette grille s'ouvre par trois portes. La principale, qui se trouve au milieu, est ornée de quatre faisceaux d'armes, surmontés chacun d'un coq dont les ailes sont déployées. Au-

dessous est un carré long entouré d'une couronne de chêne et de laurier, sur lequel on distingue les lettres R. F. réunies, (République Française;) tous ces ornements sont dorés. Sur la plate-forme des portes latérales, on a placé les quatre chevaux de bronze doré qui ornaient autrefois la place de St.-Marc, à Venise. La démolition de plusieurs édifices de la place du Carrousel est terminée; et maintenant, de quelque côté qu'on arrive sur cette place, l'œil découvre la magnifique façade du palais habité par le grand homme que la nation a choisi pour son chef. Sous ce héros, dont toutes les idées et les actions sont grandes et généreuses, nous ne verrons point s'y renouveler cette fête que Catherine de Médicis y donna quatre jours avant le massacre de la Saint-Barthélemi. Mézeray se contente de dire qu'à l'occasion du mariage du roi de Navarre et de Marguerite de Valois, il y eut à la cour beaucoup de divertissements, de tournois et de ballets; *et qu'entre autres il s'en fit une où on ne put s'empêcher de préfigurer le malheur qui était près d'accabler les Huguenots; le roi et ses frères y défendant le Paradis contre le roi de Navarre et les siens, qui étaient repoussés et relégués en Enfer.* Voici ce qu'on trouve dans

les mémoires de ce temps-là *. « 1°. En la-
« dite salle, à main droite, il y avait le para-
« dis, l'entrée duquel était défendue par trois
« chevaliers armés de toutes pièces, qui étaient
« Charles IX et ses frères. A main gauche
« était l'enfer, dans lequel il y avait un
« grand nombre de diables et de petits dia-
« bloteaux, faisant infinies singeries et tin-
« tamarre avec une grande roue tournante
« dans ledit enfer, toute environnée de clo-
« chettes. Le paradis et l'enfer étaient séparés
« par une barque conduite par Caron, nau-
« tonier; à l'un des bouts de la salle, et
« derrière le paradis, étaient les Champs-
« Elysées, à savoir: un jardin embelli de ver-
« dure et de toutes sortes de fleurs, et le ciel
« empyrée, qui était une grande roue avec
« les douze signes du zodiaque, les sept pla-
« nètes, et une infinité de petites étoiles
« faites à jour, rendant une grande lueur et
« clarté, par le moyen des lampes et flam-
« beaux qui étaient artistement accommodés
« derrière... Dans la salle se présentèrent plu-
« sieurs troupes de chevaliers errants: c'é-
« taient des seigneurs de la religion qu'on avait
« choisis exprès; ils étaient armés de toutes

* Mémoires de l'état de la France sous Charles IX, tom. I, pag. 362.

« pièces, vêtus de diverses livrées et conduits « par leurs princes, (le roi de Navarre et le « prince de Condé.) Tous lesquels tâchant « de gagner le paradis, pour ensuite aller que- « rir ces nymphes au jardin, en étaient em- « pêchés par les trois chevaliers qui en avaient « la garde ; lesquels, l'un après l'autre, se « présentaient à la lice, et ayant rompu la « pique contre lesdits assaillants, et donné le « coup de coutelas, les renvoyaient vers l'en- « fer, où ils étaient traînés par les diables et « diabloteaux. Cette forme de combat dura « jusqu'à ce que les chevaliers errants eussent « été combattus et traînés un à un dans l'en- « fer, lequel fut ensuite clos et fermé, etc., « etc..... » Détournons nos regards de ces tableaux sinistres, et reposons-les sur l'admirable ouvrage de le Nostre. Décrivons le jardin des Tuileries. Deux terrasses, l'une à l'ouest, l'autre à l'est, se prolongent de chaque côté et lui servent de limites. Elles se terminent en fer-à-cheval au Pont-tournant, au bout duquel est la place de la Concorde, (jadis la place Louis XV.) Entrez-vous dans ce superbe jardin par le vestibule du palais, votre œil se fixe sur le parterre et son bassin, dont les eaux réfléchissent maintenant la blancheur des cygnes donnés par la ville d'Amiens au premier Consul, lors de son passage dans

cette cité. Il parcourt ensuite la grande allée formant berceau ; après s'être reposé sur le bassin octogone qui la termine, il franchit la place de la Concorde, et va se perdre entre deux rangs d'arbres qui forment l'avenue de Neuilly. C'est sur-tout lorsque le soleil est à son déclin qu'il faut jouir de cette belle perspective. A l'éclat des productions de la nature se joignent les richesses de l'art pour embellir ces lieux imposants. A chaque pas des statues, des vases attestent le génie de la sculpture. A votre droite, en sortant du palais, du côté du Manège, un *Faune* assis, jouant de la flûte, une *Hamadriade* et une *Flore* vous font connaître le talent de Cozevoix. Du côté de la rivière, trois autres statues représentant deux nymphes et un chasseur, font admirer le génie de Coustou l'aîné. Dans l'allée qui se trouve au milieu du parterre, on voit quatre belles copies en bronze de statues antiques. La première, à droite, est le prétendu gladiateur de la villa Borghèse, d'Agasias, qu'on doit prendre, suivant le même auteur, pour la représentation d'un guerrier grec qui s'était singulièrement distingué dans une position dangereuse. La première, à gauche, représente le gladiateur mourant, ou, selon Winkelman, Polyphonte, héraut de Laïus, roi de Thèbes, tué avec son maître par

Œdipe, ou Copréas, héraut d'Eurythée, massacré par les Athéniens. Du même côté on voit une Vénus sortant du bain, l'écorcheur de Marsyas.— Dans l'allée du côté de la rivière, la *Flore de Farnèse* ou Muse, Castor et Pollux, Bacchus instruisant le jeune Hercule, une Diane. — Sur la terrasse, du côté de la rivière, Vénus sortant du bain, l'Apollon du Belvédère, le groupe de Laocoon, par Polydore Agésandre et Athénodore, la Diane nommée par les antiquaires Succincta, Hercule portant Ajax. — Salle du gazon du côté du Manège, Hyppomène et Atalante. Au fond est un Apollon, en avant d'un fer-à-cheval décoré d'un sphinx thébain à chaque extrémité. — Salle parallèle du côté de la rivière, Apollon et Daphné, et au fond la Vénus Callypige, c'est-à-dire, aux belles fesses. — Salle des marroniers, côté du Manège, le Centaure. — Au côté opposé, les lutteurs, par Maguin; plus loin, du même côté, un sanglier. — Dans la niche, sous l'escalier du milieu de la terrasse, côté de la rivière, la statue de Cléopâtre couchée, ayant autour du bras droit l'aspic avec lequel elle se donne la mort. — Allée des orangers, côté de la place de la Concorde, le Méléagre, statue antique, justement admirée. — Au bout de cette même allée, en face, le jeune Papyrius

et sa mère. — Terrasse du Manège, côté de l'escalier, l'Hercule Farnèse. — Dans la niche à droite, en face du bassin octogone, un Faune portant un chevreau. — Dans celle à gauche, le Mercure Farnèse. — On trouve encore dans ce magnifique jardin des chefs-d'œuvre modernes qui attestent le degré de perfection où les arts ont été portés dans ce dernier siècle ; tels que l'enlèvement de Cybèle par Saturne, Arria et Pœtus, l'enlèvement d'Orithie, la Piété filiale, ou Enée emportant son père et ses pénates. — Autour du grand bassin octogone, en entrant par les Champs-Elysées, Vertumne ou l'automne, Flore ou le printemps, Scipion l'Africain, par Nicolas Coustou ; Agrippine, Silène, formant le parallèle à ces derniers ; Annibal, par Sébastien Slodtz ; l'hiver, Cérès, une Vestale, par le Gros ; Bacchus. Quatre groupes représentant le Nil, le Rhône et la Saône, la Seine et la Marne, par Coustou l'aîné ; le Tibre, la Loire et le Loiret. — Dans l'allée qui sépare le parterre du bois, on remarque une statue colossale de César, en marbre, faisant face au vestibule du palais. On doit l'invention du Pont-tournant qui termine et ferme ce jardin au nord, au frère Bourgeois, Augustin, qui a également inventé le pont de bateaux qui est à Rouen. Ceux qui, après

s'être promenés dans ce vaste jardin, voudront se restaurer ou se rafraîchir, trouveront sur la terrasse du Manège des salles de restaurateurs et de cafés, dignes du lieu qu'elles occupent. Plusieurs bâtiments (entre autres le Manège) qui bordaient cette terrasse, sont démolis. De nouvelles rues vont les remplacer, et rendre les environs des Tuileries dignes de ce beau monument.

PLACE DE LA CONCORDE,

Autrefois de Louis XV.

En sortant du jardin des Tuileries par le Pont-tournant, vous vous trouvez sur cette place fameuse où l'on érigea tour-à-tour une statue et un échafaud à la famille des Bourbons. Non loin de l'endroit où était placée la statue équestre de Louis XV, l'on vit tomber sur un échafaud la tête de Louis XVI. Exemple frappant des bizarreries du destin! C'est sur cette place que le crime égorgeait ses victimes; c'est sur cette place, que Malesherbes expia sur un échafaud ses vertus et son noble courage; c'est sur cette place que le lâche Robespierre, d'odieuse mémoire, est devenu la proie de la mort dont il semblait être le maître auparavant. C'est sur cette place, le 30 mai 1770, sur les neuf heures du soir, que fut tiré ce fameux feu d'artifice qui causa

la mort de plus de trois cents personnes, et changea en une nuit de deuil et de supplice une nuit consacrée aux fêtes et aux réjouissances publiques, à l'occasion du mariage de Louis XVI. On venait de tirer un feu d'artifice à la place Louis XV, la foule qui en sortait se porta du côté des boulevards, par la rue Royale. Une foule tout aussi nombreuse arrivait du côté opposé au milieu de cette rue. Il se fit par le concours de ces deux forces une si grande presse, qu'on n'entendait que les cris déchirants de ceux qu'on étouffait. Pour comble de maux, une charpente s'écroula, les voitures essayèrent de traverser la foule, des hommes furent écrasés, les chevaux égorgés à coups de couteau; il resta plus de trois cents particuliers morts sur la place.

« J'ai vu, dit M. Mercier, plusieurs per-« sonnes languir trente mois des suites de « cette presse épouvantable. Une famille en-« tière disparut; point de maison qui n'eût à « pleurer un parent ou un ami. »

Décrivons la place qui rappelle tant de pénibles souvenirs. Elle est située entre le jardin des Tuileries et les Champs-Elysées; elle présente une forme octogone, entourée de fossés gardés par des balustrades de pierre, et terminés à chaque côté par de petits pavillons qui ont pour amortissement des socles

décorés de guirlandes, et destinés à porter des gouppes de figures allégoriques. Cette place est divisée en quatre parties par le chemin qui conduit du boulevard au pont, et par celui qui mène des Tuileries aux Champs-Élysées. C'était à l'endroit où est l'intersection du milieu de ces chemins, qu'était placée la statue équestre de Louis XV, vêtue à la romaine, et couronnée de lauriers. C'était l'ouvrage du célèbre Edme Bouchardon : le caractère de ce monument était d'un beau simple, et dans le vrai goût antique.

HOTEL DES INVALIDES,

Ou Temple de Mars.

Ce fut dans un temps de guerre, l'an 1671, que Louis XIV, jaloux d'une gloire plus solide que celle des conquêtes, entreprit de fonder ce magnifique et vaste monument, pour servir de retraite à ses braves serviteurs. On devait cet asile à la vieillesse de ces guerriers dont le sang avait coulé pour le salut et l'honneur de l'état. Ce roi, sentant son goût pour bâtir d'accord avec son amour pour la justice, fit exécuter dans l'espace de huit années cet immense édifice, qui réunit le caractère mâle de son sujet, à celui de la magnificence de son fondateur. Ce fut Libéral Bruant qui, le 30 novembre 1671, jeta les premiers

fondements de cet hôtel, composé de cinq cours d'une même forme, environnées de bâtiments. Le dôme, environné à l'extérieur de quarante colonnes d'ordre composite, couvert en plomb, et orné de douze côtes dorées et d'une lanterne à colonnes, qui soutient une pyramide surmontée d'une boule, a 300 pieds de hauteur et 50 de diamètre. Le pavé est en compartiments de différents marbres très-précieux; en se plaçant au centre, on jouit d'un spectacle superbe. Toute l'architecture du dôme qu'on appelait la nouvelle Eglise, est du dessin de Jules-Hardouin Mansard; la beauté de son ordonnance, sa décoration, et sur-tout les parties de l'ensemble qui concourent à la forme pyramidale, en font un chef-d'œuvre d'architecture.

C'est dans ce temple auguste que sont suspendus aux voûtes les drapeaux pris sur les ennemis. Rien ne peut réchauffer le cœur des vieillards par des souvenirs plus touchants. C'est aussi sous ces voûtes glorieuses qu'ont été déposés avec solennité les restes de Turenne, dont le nom réveille l'idée de la valeur et de l'honneur français.

Les belles allées qui s'étendent de l'Hôtel des Invalides jusqu'aux bords de la Seine, et où nos vieux guerriers, s'entretenant des hasards de leur vie, et des victoires acquises par

leurs blessures, rappellent l'image douce et riante des héros d'Homère et de Virgile, errants dans l'Elysée ; cette noble et précieuse portion de terre réunit l'enfance et la vieillesse de notre brave milice. D'un côté, la valeur se prépare à fournir une glorieuse carrière ; de l'autre, elle se repose après sa course, et montre dans une même perspective son berceau et son dernier asile.

PANTHÉON,

Au haut du faubourg St.-Jacques.

Ce monument qui honore à-la-fois l'architecte et la nation, est élevé sur les dessins de feu Jacques-Germain Soufflot. La construction en fut commencée en 1757 : son plan offre la figure d'une croix grecque ; sa longueur, y compris le portail, est de 339 pieds ; sa largeur, prise dans le milieu de la croisée, est de 253 pieds 6 pouces. Le portail, imité de celui du Panthéon de Rome, est formé d'un péristile de vingt-deux colonnes corinthiennes, dont dix-huit sont isolées. Chacune de ces colonnes a cinq pieds et demi de diamètre, et 58 pieds 3 pouces de hauteur, y compris base et chapiteau. Les feuilles d'acanthe de ces chapiteaux sont d'un travail très-précieux. Ces vingt-deux colonnes, formant un porche eustyle, couronné d'un fron-

ton, dont le tympan offre un grand bas-relief sculpté par feu M. Coustou. La longueur de ce porche est de 112 pieds, et sa profondeur de 36. De l'intérieur du porche on voit le fronton évidé, dont la construction réunit la hardiesse gothique à la beauté grecque. Le portail est composé de trois portes, accompagnées d'ornements et de bas-reliefs.

L'intérieur de ce temple est composé de quatre nefs, au milieu desquelles est le dôme; elles sont décorées de cent trente colonnes cannelées d'ordre corinthien, de 3 pieds 6 pouces de diamètre, et de 27 pieds 8 pouces de hauteur. Elles supportent un entablement dont la frise est ornée de rinceaux; au-dessus sont des tribunes bordées de balustrades.

A l'extérieur, le dôme représente un temple circulaire, formé de trente-deux colonnes d'ordre corinthien, chacune de 3 pieds 4 pouces de diamètre, et de 34 pieds de hauteur, compris base et chapiteau. Cette colonnade porte sur un stylobate circulaire qui, lui-même, est porté sur un soubassement octogone, élevé au-dessus du pavé de 107 pieds. La hauteur totale de ce temple est de 282 pieds. Ce monument, que la patrie reconnaissante a consacré aux grands hommes, peut être mis au rang des plus magnifiques de l'Europe; il est digne de la curiosité des

voyageurs, et de l'admiration des artistes. Avant d'entrer dans ce temple majestueux, on voit sous le péristile quatre statues colossales. Ici est Minerve présentant à un homme la palme, récompense des travaux et de la vertu; là, c'est la France, tenant le sceptre de la main droite, et de l'autre, s'appuyant sur le livre de la loi. D'un côté c'est Hercule assis sur un lion, ayant le pied sur l'hydre, et portant la main droite sur une table, sur laquelle on lit : *Force à la loi;* de l'autre, la Patrie soutenant un jeune guerrier expirant. Au-dessus de ces quatre statues sont des bas-reliefs allégoriques avec des inscriptions.

PALAIS DU SÉNAT-CONSERVATEUR,

Autrefois du Luxembourg.

Marie de Médicis, veuve de Henri IV, acquit du duc de Pinci-Luxembourg, son hôtel et ses dépendances, pour la somme de 90,000 liv. Elle y fit construire, en 1516, ce palais, par Jacques Debrosse, sur le modèle du palais Pitti des ducs de Toscane à Florence; il est, après celui du Louvre, le plus vaste de Paris. Son architecture est surtout distinguée par son caractère mâle, par sa régularité, et la beauté de ses proportions. La façade qui est du côté de la rue de

Tournon, forme une terrasse ornée de balustres, au milieu de laquelle s'élève un pavillon terminé par un dôme avec sa lanterne. Ce pavillon est composé des ordres toscan et dorique l'un sur l'autre, et entouré de plusieurs statues. Cette terrasse est terminée des deux côtés par deux gros pavillons carrés. Chacun de ces pavillons est décoré d'une statue. Ces deux pavillons sont joints au grand corps-de-logis par des galeries, soutenues chacune par neuf arcades qui éclairent de larges corridors très-bien voûtés. La façade du jardin est généralement admirée.

Ce palais a servi de prison dans les temps de deuil et de proscription; il fut habité par le directoire; maintenant il est destiné au sénat-conservateur. On vient de démolir tous les bâtiments qui en dégradaient la majesté. On l'a regratté; il y gagne du côté des détails, mais il a perdu cette teinte antique et vénérable, le plus bel ornement des édifices. De grands changements ont été faits dans sa distribution intérieure. La galerie de Rubens est maintenant rétablie, et le public y est admis les dimanche et lundi.

On a pris une partie du terrain des Chartreux et le jardin Vendôme pour augmenter le jardin de ce palais, replanté depuis peu de temps sur de nouveaux dessins, et embelli

par un grand nombre de statues, c'est actuellement une des plus belles promenades de Paris.

OBSERVATOIRE.

Ce grand édifice, situé au haut du faubourg St.-Jacques, fut construit en 1664, par ordre de Colbert, sous la conduite de Claude Perrault, le même à qui l'on doit la belle colonnade du Louvre. Sa forme est rectangle. On n'a employé dans la construction de ce bâtiment ni bois, ni fer; il est voûté par-tout; les quatre faces sont exactement placées aux points cardinaux de l'horizon. Dans une grande salle au premier étage, est tracée la ligne méridienne qui divise cet édifice en deux parties. C'est de là que, prolongée au sud et au nord, elle traverse toute la France, depuis Collioure jusqu'à Dunkerque. L'Observatoire a encore servi à fixer la perpendiculaire élevée sur cette ligne méridienne. La ligne de la face méridionale de cet édifice se confond avec la perpendiculaire qui traverse la France d'orient en occident, depuis le Rhin jusqu'à l'extrémité des côtes de Bretagne. Ces deux lignes qui se composent au milieu de cette face méridionale de l'Observatoire, ont servi de base à ces travaux immenses qui ont produit un monument qui n'a point

son pareil au monde. C'est la carte générale de la France, levée géométriquement, et divisée en 181 feuilles.

Une pièce de cet édifice est nommée la salle des secrets, parce qu'en appliquant la bouche à la rainure d'un pilastre, et en parlant tout bas, une personne placée au pilastre opposé entend ce que l'on a dit, tandis que les personnes qui sont au milieu n'entendent rien. Ce phénomène, dont le père Kircher explique la cause, est commun à tous les édifices construits de cette manière. Sur le pavé d'une des salles de l'Observatoire, on voit une carte universelle, gravée par Chazelles et Sedillon. On descend dans les caves par un escalier à vis de 360 marches, laissant à la place du noyau un vide qui correspond depuis le fond des souterrains jusqu'à la dernière voûte qui couvre cet édifice. Ces souterrains servent à plusieurs expériences météorologiques, et forment une espèce de labyrinthe où il serait très-dangereux de pénétrer sans guide. Cet édifice est destiné aux observations des astronomes. On y trouve une bibliothèque à leur usage.

INSTITUTION DES SOURDS ET MUETS,

Au haut de la rue St.-Jacques.

Tout le monde sait que c'est à l'abbé de l'Epée que l'humanité doit cette belle institution qui a donné une nouvelle vie à ces infortunés que la nature a privés des organes de la parole et de l'ouïe. Par des procédés aussi simples qu'ingénieux, on parvient à apprendre aux sourds et muets de naissance, non-seulement à lire et à écrire, mais encore les règles les plus compliquées de l'arithmétique, et à leur faire comprendre les idées les plus abstraites de la métaphysique. M. Sicard, digne successeur de l'abbé de l'Epée, continue de diriger cet établissement protégé et encouragé par le gouvernement.

Les étrangers peuvent assister aux leçons données aux sourds et muets, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à deux.

NOTRE-DAME. (Eglise cathédrale de)

La religion eut des temples fameux longtemps avant les sciences et les arts. Vers le milieu du 4.e siècle, sous l'épiscopat de *Prudence*, il existait, à Paris, une cathédrale située, à ce qu'on présume, à-peu-près sur l'emplacement de celle qu'on voit aujourd'hui: ce n'était qu'une très-petite chapelle, dédiée à la Vierge, mais qui suffisait au petit nombre

de chrétiens de cette ville, puisque le paganisme, vers le milieu du 6.e siècle, était encore en vigueur à Paris et dans les provinces. La religion chrétienne ayant fait de nouveaux progrès, le roi Childebert I, déterminé par Saint Germain, évêque de Paris, fit construire, en *555*, une basilique beaucoup plus vaste, dont le poète *Fortunat* vante la magnificence, qu'il égale à celle du temple de Salomon. Il dit qu'on employa à sa décoration des colonnes de marbre: mais en avouant que les colonnes de cet édifice n'étaient qu'au nombre de trente, il donne une petite idée de son étendue. On dit que Childebert laissa subsister la première église, qu'il la fit réparer, et qu'il fit bâtir la nouvelle à côté; et que ces deux églises subsistèrent jusqu'au règne de Louis-le-Jeune, temps où l'on commença la construction de la cathédrale que nous voyons. L'évêque *Maurice de Sully* entreprit cette reconstruction on ne sait précisément à quelle époque. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était avancée en l'an 1177, comme le rapporte Robert Dumont, auteur contemporain. La partie du chœur devait être achevée en 1182, puisque dans les fêtes de la Pentecôte de cette année, le maître-autel en fut consacré par *Henri*, légat apostolique, et par l'évêque

Maurice. La partie méridionale de la croisée, du côté de l'archevêché, n'était pas même commencée alors ; elle ne le fut qu'en 1257, sous la conduite de *Jean de Chelles*, architecte de ce temps-là, comme le porte une inscription gravée sur le portique méridional. On travaillait encore à cet édifice au milieu du 13.e siècle ; elle ne fut même entièrement achevée, quant aux ornements, qu'au 14.e siècle.

La principale façade est composée de trois portes, chargées de statues et de figures, comme le sont toutes les façades des cathédrales bâties dans le même temps. Au-dessus de ces trois portes, on voit sur une même ligne, dans toute l'étendue de la façade, les statues de 26 rois, en pierre, plus grandes que nature, qui représentent les principaux bienfaiteurs de cette église, depuis Childebert I jusqu'à Philippe-Auguste, sous le règne duquel on croit que cette façade fut achevée.

Cette façade présente, à ses extrémités, deux énormes tours carrées qui ont chacune 204 pieds de hauteur ; on y monte par un escalier de 389 marches. Dans la tour méridionale sont deux cloches extraordinairement grosses, qu'on nomme bourdons. Entre ces deux tours, et au-dessus de la rose, est une

galerie, soutenue par des colonnes gothiques d'une délicatesse admirable. Cette basilique est une des plus belles et des plus vastes du royaume : elle a, dans œuvre, 390 pieds de longueur ; sa largeur est de 144 pieds, et la hauteur de sa voûte est de 102 pieds. La nef et le chœur sont bordés de doubles bas-côtés ; tout l'intérieur est soutenu par 12 piliers. Au-dessus des bas-côtés sont de grandes galeries espacées par de petites colonnes d'une seule pièce, où l'on se place pour voir les grandes cérémonies. Autrefois, le peuple admirait, à droite en entrant, la statue de Saint Christophe, parce qu'elle était colossale ; mais on a détruit ce monument ridicule du goût et de la dévotion de nos pères *.

En entrant dans cette église, par-dessous la tour septentrionale, on voit, en bas-relief, un zodiaque, composé de ses douze signes, sur lequel M. *Gentil*, de l'académie des Sciences, a donné des détails curieux en 1785. Plusieurs églises gothiques, et surtout les temples indiens, offrent de pareils

* Pierre Désessarts, surintendant des finances, eut la tête tranchée en 1413. Son frère, Antoine Désessarts, qui avait été arrêté avec lui, rêva dans sa prison que Saint Christophe rompait ses chaînes. Quelques jours après il fut relâché, et en reconnaissance il fit élever l'énorme statue de Saint Christophe.

zodiaques. L'intention des architectes était d'y représenter les divers travaux de la campagne dans les douze mois de l'année.

Autrefois le lit de l'évêque et du chanoine mort appartenait à l'Hôtel-Dieu. Lorsque la mollesse et le luxe eurent introduit des lits mieux fournis et plus riches, il y eut souvent, entre les créanciers de l'évêque et cet hôpital, des contestations sur les rideaux, la courte-pointe et le nombre des matelas. Le parlement, en 1654, débouta de leurs oppositions les créanciers de François de Gondi, archevêque de Paris, et adjugea son lit avec tous les accompagnements à l'Hôtel-Dieu: ce fut le lit de noces de la fille d'un des économes.

Saint-Foix rapporte qu'en creusant sous le chœur, au mois de mars 1711, on trouva, à quinze pieds de profondeur, neuf pierres dont les bas-reliefs et les inscriptions ne manquèrent pas de faire beaucoup de bruit parmi les antiquaires de l'Europe. J'ai lu, dit-il, les explications et toutes les conjectures qu'ils ont hasardées sur ces monuments; et ce qui m'a paru plus certain, c'est que sous le règne de Tibère, une compagnie de commerçants par eau (*nautæ parisiaci*) avait fait élever dans cet endroit, qui était apparemment alors le port de Paris, un autel en plein vent à

Esus, à Jupiter, à Vulcain, et à Castor et Pollux.

On prétend que le bassin octogone du jardin des Tuileries est aussi large que les tours de Notre-Dame sont hautes.

MAISON ARCHIÉPISCOPALE.

Elle est située au midi de la cathédrale; son jardin, qui est à l'extrémité de l'île de la Cité, jouit d'une très-belle vue. On admire dans l'hôtel un grand escalier bâti sur les dessins de M. Desmaisons, par ordre de M. de Beaumont, qui a fait aussi décorer le principal corps-de-logis où sont de belles salles qui étaient destinées à recevoir les seigneurs de la cour lors des *Te Deum* et autres cérémonies.

C'est dans la grand'salle de l'archevêché que l'assemblée nationale, après l'affaire des 4 et 5 octobre 1789, a tenu ses séances pendant quelques mois; et c'est là qu'a été rendu le fameux décret qui déclare les biens du clergé biens nationaux.

PONT NOTRE-DAME.

Il fut d'abord bâti en 1412, par la permission des religieux de St.-Magloire, qui étaient seigneurs du local. Le 25 novembre 1499, par la coupable négligence des offi-

ciers municipaux, le pont tomba, et il y périt quatre ou cinq cents personnes.

Le 28 mars suivant, on commença la construction d'un nouveau pont. Guillaume de Poitiers, gouverneur de Paris, en posa la première pierre ; il fut achevé en 1507, ainsi que le prouve une ancienne inscription placée à une des arches, et qui se terminait ainsi : « Pour la joie du parachèvement de si « grand et magnifique œuvre, fut crié *Noël*, « et grande joie demenée avec trompettes et « clairons qui sonnèrent par long espace de « temps. »

Ce pont, généralement admiré, fut bâti par *Jean Joconde* ou Joyeux, habile architecte, né à Vérone.

Ce pont était bordé de maisons dans toute sa longueur, qui, quoique régulières, n'en faisaient pas moins desirer la démolition, à cause de l'obscurité qu'elles y répandaient ; et parce que laissant un espace trop étroit, elles rendaient le passage d'autant plus dangereux qu'il était plus fréquenté. Cette démolition a été effectuée en 1786.

Depuis qu'il est dégagé des maisons qui le couvraient en partie, on y a construit des parapets et de larges trottoirs. Cette utile destruction répand la lumière et la salubrité dans le voisinage, laisse apercevoir une

partie de la mécanique de la pompe, bâtie sur pilotis au milieu et à côté de ce pont, et les voûtes et piles qui anticipent sur la rivière, et supportent en partie le quai de Gêvres.

Ce fut sur ce pont que l'infanterie ecclésiastique de la ligue passa en revue devant le légat, le 3 juin 1590. « Capucins, minimes, « cordeliers, jacobins, carmes, feuillants, « tous, la robe retroussée, le capuchon bas, « le casque en tête, la cuirasse sur le dos, « l'épée au côté et le mousquet sur l'épaule, « marchaient quatre à quatre, le révérend « évêque de Senlis à leur tête avec un espon- « ton; les curés de St.-Jacques-de-la-Bouche- « rie et de St.-Côme, faisaient les fonctions « de sergents-majors. Quelques-uns de ces « miliciens, sans penser que leurs fusils étaient « chargés à balles, voulurent saluer le légat; « ils tuèrent à côté de lui un de ses aumô- « niers. Son éminence, trouvant qu'il com- « mençait à faire chaud à cette revue, se dé- « pêcha de donner sa bénédiction, et s'en « alla. » (*Essais historiq. sur Paris.*)

PALAIS DE JUSTICE,

En la Cité.

L'origine de cet édifice remonte au commencement de la monarchie française: on ignore l'époque de sa fondation. Il est certain

qu'au commencement du 6.e siècle il y avait dans le même endroit un palais. C'était un assemblage de grosses tours qui communiquaient les unes aux autres par des galeries, et dont la vue s'étendait sur Issy, Meudon et St.-Cloud. Son jardin, qu'on appelait le jardin du Roi, occupait tout le terrain où sont aujourd'hui les cours Neuve et de Lamoignon, et toutes ces maisons, bâties de brique, qui les environnent. St. Louis, qui habita ce palais, y fit faire des réparations considérables, et l'augmenta de la Sainte-Chapelle, de la pièce qu'on appelle encore la salle de Saint-Louis, et de la salle qu'on nomme aujourd'hui la Grand' Chambre. Philippe-le-Bel le fit presqu'entièrement reconstruire en 1383; le roi Charles VI y demeurait; Charles VII l'abandonna entièrement au parlement en 1431. On voit que François I.er y a fait aussi quelque séjour, puisqu'il rendit le pain-bénit en l'église de St.-Barthélemi, comme premier paroissien.

C'était dans la grand'salle du Palais que nos rois recevaient autrefois les ambassadeurs, qu'ils donnaient des festins publics, et que l'on faisait les noces des enfants de France: elle était ornée des statues de nos rois, depuis Pharamond, sous chacune desquelles était une inscription.

Cette magnifique salle fut consumée, ainsi qu'une partie des bâtiments du Palais, par un incendie arrivé le 7 mars 1618. Jacques des Brosses, habile architecte, fut choisi pour la reconstruire. Rien n'est plus vaste, plus majestueux que cette salle, qui est l'unique en France de cette espèce *. Les voûtes et les arcades qui les soutiennent sont à plein cintre et en pierre de taille: cet ouvrage est digne de la grandeur des Romains.

Un autre incendie, arrivé le 10 janvier 1766, consuma toute la partie du Palais qui s'étendait depuis l'ancienne galerie des prisonniers jusqu'à la Ste.-Chapelle. Les ravages de cet incendie ont été réparés avec magnificence en 1787. Une rue étroite et obscure a été élargie, et décorée de bâtiments modernes et uniformes. Au lieu de deux portes sombres, resserrées et gothiques, est une grille de 20 toises d'étendue, à travers laquelle on voit une vaste cour formée par deux ailes de bâtiments, et par une façade majestueuse, qui offre l'entrée du Palais.

La grille s'ouvre par trois grandes portes remarquables par leur richesse et leurs décorations; celle du milieu est chargée de dorures; elle a pour amortissement un globe accompagné de guirlandes et autres ornements.

* On peut citer aussi celle du parlement de Rennes.

La façade du Palais offre un perron de dix-sept pieds de haut, dessiné d'une grande manière, et par lequel on monte aux galeries. Des deux côtés sont deux arcades ornées de refends. L'avant-corps du milieu est orné de quatre colonnes ; au-dessus de l'entablement règne une balustrade ; au milieu s'élève un dôme carré, à la naissance duquel est placé un groupe en pierre qui représentait autrefois les armes de France. Les quatre statues qui sont placées à l'aplomb des colonnes représentent la Force, l'Abondance, la Justice et la Prudence. Trois portiques servent d'entrée.

Le 5 mai 1788, à onze heures du soir, 900 soldats, la baïonnette au bout du fusil, précédés de sapeurs, commandés par le capitaine Dagoult, occupèrent toutes les issues du Palais, et fermèrent toutes les grilles extérieures. Environ 400 personnes de tous états, de tout sexe, qui étaient venues au parlement par intérêt ou par curiosité, furent prisonnières dans le Palais, et forcées d'y coucher, sans vivres, dans les plus vives alarmes, et tourmentées par des besoins pressants. Enfin, à minuit et un quart, Dagoult signifia l'ordre du roi, qui lui enjoignait d'arrêter deux conseillers, MM. Duval et Goeslard. Après plusieurs scènes barbares et atroces qui se

prolongèrent jusqu'au matin, à onze heures, Dagoult se rendit maître de sa proie, et les magistrats furent enlevés. Ce n'est pas le premier exemple de courage qu'offrent les magistrats qui ont siégé dans ce monument. Lorsque Paris était livré au fanatisme, aux moines et aux seize qui ne respiraient que massacres et assassinats, le parlement, sans secours, sans défense, environné de ces hommes de sang, brave leur fureur; rien ne l'intimide; il donne cet arrêt du 28 juin 1593, qui sauva l'Etat, et rendit les Français au meilleur des rois, (Henri IV.)

PALAIS DES THERMES.

C'est le seul monument qui reste à Paris de l'architecture des Romains: il est situé rue de la Harpe, du même côté et plus bas que la rue des Mathurins, au fond d'une cour, et à l'enseigne de la Croix-de-Fer. La rue des Maçons y conduisait, et portait anciennement le nom de la rue aux Thermes. On y voit une grande salle couverte d'une voûte très-élevée, au-dessus de laquelle est un jardin qui communique à l'hôtel de Cluny.

On pense que ce palais fut bâti sur le modèle des bains de Dioclétien, à Rome, avant l'empereur Julien, qui commandait dans les Gaules en 357, et qui fut proclamé empe-

reur à Paris. Son parc et ses jardins occupaient une grande étendue de terrain, et ce fut la demeure ordinaire des rois de la première race. On a trouvé, en 1544, les restes d'un aqueduc qui avait servi à conduire les eaux d'Arcueil dans ce palais. Charlemagne y relégua ses deux filles, accusées d'une conduite peu régulière.

HOTEL DE LA MONNAIE,

Quai de Conti.

C'est à M. Laverdy, ministre d'Etat, que l'on doit ce nouvel Hôtel des Monnaies; et c'est à M. Antoine, architecte, que l'on doit la construction de ce magnifique bâtiment, dont M. l'abbé Terray, contrôleur-général des finances, posa la première pierre, le 20 avril 1771. Au-devant de l'avant-corps qui est décoré de six colonnes ioniques, s'élève un attique qui, à l'aplomb des fenêtres, offre des tables renfoncées, ornées de festons. A l'aplomb des colonnes s'élèvent six statues, représentant la Paix, le Commerce, la Prudence, la Loi, la Force et l'Abondance. Les quatre du milieu sont de M. le Comte; celle du côté des Quatre-Nations est de M. Pigalle, neveu, et celle qui lui est opposée, de M. Mouchy. Cet avant-corps a trois arcades, dont celle du milieu est la principale entrée de

cet édifice. Vingt-quatre colonnes doriques cannelées décorent le vestibule qui se distribue en trois galeries. Sur la droite est un escalier qui conduit aux salles destinées au service, et aux assemblées des officiers de la fabrication. L'Hôtel des Monnaies renferme un cabinet précieux de minéralogie, qui est ouvert au public depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures; il est situé dans la principale pièce de l'avant-corps du bâtiment, du côté du quai. Il fut formé en 1778, avec la collection que le fameux le Sage fut dix-huit ans à recueillir. Le milieu de ce cabinet est occupé par un amphithéâtre pouvant contenir environ 400 personnes. Des armoires vitrées renferment dans le plus bel ordre les minéraux de presque toute la terre. Quatre autres armoires isolées, placées dans les autres entre-colonnements, offrent des modèles de machines. Un des cabinets renferme les analyses des objets déposés dans celui de la minéralogie. Sur le premier palier de l'escalier qui conduit à la galerie, est le buste de M. le Sage, qui a été consacré par la reconnaissance de ses élèves. Cette galerie est environnée d'armoires qui renferment les échantillons des mines, trop nombreux pour être déposés à la suite de ceux qui sont dans le premier cabinet des mines. La coupole qui

s'élève au-dessus est enrichie de caissons peints et rehaussés d'or, avec une large bordure et une corniche sur le plafond. L'intérieur de ce cabinet et de 45 pieds de long, sur 38 de large et 40 d'élévation.

La cour principale de l'Hôtel des Monnaies a 110 pieds de profondeur sur 92 de largeur; une galerie couverte règne au pourtour; elle est terminée par une pièce circulaire, percée alternativement d'arcades et de portes carrées, au-dessus desquelles étaient placés autrefois les bustes de Henri IV, de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV.

L'entrée de la salle destinée aux balanciers, est ornée de quatre colonnes doriques. Cette salle, dont la voûte surbaissée est soutenue par des colonnes d'ordre toscan, a 62 pieds de long, sur 39 de large, et contient 9 balanciers. Au fond est une statue de la Fortune, exécutée par M. Mouchy.

Au-dessus de cette salle est celle des ajusteurs : elle est de pareille étendue, et contient cent places. L'Hôtel des Monnaies renferme six cours, que l'on a jugé nécessaires pour le service de la fabrication. L'entrée des différents ateliers par la rue Guénégaud, présente une étendue de bâtiment d'environ 58 toises. Le milieu de ce bâtiment est indiqué par un avant-corps, qui, faisant retraite à la

hauteur de l'attique, est orné de quatre statues, représentant les quatre élémens, par MM. Caffieri et Duprez. Trois inscriptions latines, placées dans l'attique entre les figures, indiquent l'usage du monument, et l'année de son érection.

PALAIS DU TRIBUNAT,

Et son Jardin.

Le fameux cardinal de Richelieu fit commencer, en 1629, la construction de ce palais, par son architecte Mercier, sur les ruines des hôtels de Mercœur et de Rambouillet. En 1636, ce palais fut achevé, et l'on plaça sur la porte l'inscription suivante : *Palais Cardinal :* cette dénomination, peu digne du fondateur de l'académie française, excita beaucoup de critique. Les uns la trouvèrent pleine de vanité, en ce qu'elle semblait annoncer que Richelieu était le seul en France revêtu de cette dignité, ou bien qu'il était cardinal par excellence. D'autres soutenaient qu'elle n'était d'aucune langue. Balzac se mêla long-temps de cette querelle littéraire.

C'est au cardinal de Richelieu que l'on doit l'existence d'une salle de spectacle dépendante de ce palais. On connaît sa passion pour la comédie ; on sait qu'il avait une troupe de comédiens à ses gages, pour lesquels il avait fait

dresser deux théâtres. La salle actuelle du théâtre français a remplacé le théâtre du cardinal auteur. Ce ministre prélat dépensa 200,000 écus pour faire jouer, sur son grand théâtre, sa mauvaise tragi-comédie, intitulée *Mirame*. Cette pièce n'eut qu'un médiocre succès ; le cardinal furieux, dit à Desmarets : « Eh bien, « les Français n'auront jamais de goût pour les « belles choses ! ils n'ont point été enchantés « de *Mirame*. » Lorsque le même prélat eut fini la comédie d'Europe, il la communiqua à Boisrobert, qui eut le courage de lui déclarer qu'elle ne méritait pas l'honneur de la publicité. Le cardinal désolé, entra en fureur et déchira son manuscrit ; mais, se repentant bientôt d'avoir détruit un si bel ouvrage, il ne put dormir de toute la nuit. Dans le fort de son inquiétude, il tira la sonnette, éveilla tout le monde, demanda de la colle, et, sautant de son lit, il rapporta avec beaucoup de peine les fragments épars sur le plancher, et fit imprimer cette pièce sous le nom de Desmarets, qui était son admirateur.

Revenons au palais cardinal: Richelieu jugea qu'il était de la politique d'en faire cadeau à Louis XIII. En 1639, après la mort de ce roi, Anne d'Autriche, reine de France et régente du royaume, quitta le Louvre pour venir l'habiter avec ses fils, Louis XIV et le duc

d'Anjou. Alors la première inscription fut ôtée, et il fut nommé Palais royal, nom qu'il a toujours conservé depuis, malgré les sollicitations de madame d'Aiguillon, qui cependant obtint de la reine la permission de faire replacer, au-dessus de l'entrée, l'inscription *Palais Cardinal*. Dans la suite, Louis XIV accorda à Monsieur, son frère unique, la jouissance de ce palais, et la propriété à son petit-fils, le duc de Chartres. Il existe maintenant très-peu de bâtiments construits par le premier architecte.

Lors de la construction de la salle de l'opéra, brulée en 1781, on bâtit la façade du Palais royal, du côté de la rue St.-Honoré, sur les dessins de M. Moreau. Cette façade offre deux pavillons ornés de colonnes dorique et ionique, et couronnés d'un fronton chargé de figures sculptées par M. Pajou; un mur percé de portiques, unit de chaque côté ces pavillons aux trois magnifiques portes qui servent d'entrée.

Dans la première cour, on voit régner aux deux ailes des pilastres dorique et ionique. Des colonnes de ces deux ordres ornent l'avant-corps du milieu, qui est couronné par un fronton circulaire, dans lequel sont placées deux figures, qui supportaient autrefois les armes d'Orléans. Cet ouvrage est de M. Pajou.

La seconde cour, ou cour royale, est ornée de portiques au rez-de-chausseé, et de pilastres au premier étage. Le vestibule qui est entre ces deux cours, est décoré de colonnes doriques; à droite, en entrant, on y voit le superbe escalier qui mène aux appartements. Cet escalier, quoique placé dans un local peu favorable, est d'un bel effet; son plan est ovale; il est éclairé par les fenêtres d'un dôme fort-élevé, qui le couvre. M. Constantin, qui en a fourni les dessins, a imaginé, pour faire disparaître la masse trop rapprochée du mur de face, d'y représenter de l'architecture qui a été peinte en perspective par M. Machi.

La rampe est d'une grande beauté, son travail est aussi considérable que précieux; c'est un chef-d'œuvre de serrurerie. On assure que trente-deux ouvriers y ont travaillé pendant deux ans. Des deux côtés de eette rampe, à la moitié de sa hauteur, sont placés deux génies en bronze, portant chacun un palmier, au-dessus duquel est un réverbère. Le palier supérieur est décoré de colonnes ioniques cannelées; les portes sont couronnées de sculpture par Caffieri. Les appartements sont remarquables par leur étendue et leur richesse. Les changements qu'on exécute ne permettent pas de faire la description de l'intérieur.

La seconde cour est fermée par des gale-

ries de bois, sous lesquelles est un vestibule qui conduit au jardin. Ce jardin présente un parallélogramme, dont la longueur est de 117 toises, et la largeur de 50. Trois tapis de gazon, dont celui du milieu circulaire, et les autres parallélogrammes, décorent le milieu de cette promenade. De chaque côté sont trois allées plantées de jeunes tilleuls, qui ne vous mettent point à l'abri du soleil comme les marroniers qu'ils ont remplacés. Ces tilleuls sont environnés d'arbustes et de fleurs. On voit aussi des orangers qui bordent les tapis des gazons.

Ce beau jardin est bordé de trois côtés par trois corps de bâtiments uniformes, décorés de festons, de bas-reliefs, de grands pilastres composites cannelés, qui portent un entablement dans la frise duquel on a percé des fenêtres. Une balustrade, dont les piédestaux supportent des vases de distance en distance, couronne ce bâtiment dans toute son étendue. Au rez-de-chaussée, une galerie couverte règne autour du jardin; elle est éclairée par 180 portiques ouverts sur le jardin, qui ont chacun un réverbère suspendu au milieu de leur arcade. La nuit, ces réverbères allumés, au nombre de 180, produisent, du jardin, l'effet d'une illumination. Ces portiques, dont le contour entier forme une étendue de plus d'un

demi-quart de lieue, offrent au public, même dans les mauvais temps, une promenade aussi commode qu'agréable; d'un côté, l'aspect riant du jardin; de l'autre, les boutiques où sont étalés les objets les plus piquants du luxe et des beaux-arts, et par-tout une affluence continuelle de personnes de tous les états, de tous les pays, présentent le tableau le plus varié et le plus réjouissant; les cafés, les cabinets de curiosités, les maisons de jeu, les maisons de prêt, les ombres chinoises, la femme qui a de la barbe, et tant d'autres spectacles contenus dans les bâtiments de ce jardin, y augmentent le concours, et y ajoutent un nouvel attrait.

ÉGLISE St.-GERMAIN-L'AUXERROIS.

Cette église, qui renferme les cendres de tant d'hommes célèbres, mérite de fixer l'attention des curieux. Elle existait au 7.e siècle; mais son origine est fort incertaine. Elle porta jusqu'au 12.e siècle le nom de St.-Germain-le-Rond. Son grand portail paraît être du règne de Philippe-le-Bel. Cette église était autrefois collégiale, et avait un chapitre composé d'un doyen, d'un chantre, de treize chanoines, douze chapelains; mais l'esprit de chicane qui régnait entre le chapitre et le curé, joint au mauvais état des affaires des

chanoines de Notre-Dame, opérèrent la réunion de ces deux chapitres. L'œuvre de cette église est du dessin de Perrault, auquel le Brun a ajouté quelques ornements. Le manteau royal qui en fait le couronnement est admiré de tous les gens de goût.

En face de l'autel de la chapelle de Saint Germain et Saint Vincent, à gauche de la nef, est le cénotaphe du comte de Caylus. Il est élevé sur un socle de marbre veiné noir et blanc. Derrière, sur une grande table de marbre noir adossé au mur, on lit cette inscription : *Hîc jacet A. Cl. Ph. de Thubieres comes de Caylus, utriusque et litterarum et artium academiæ socius, obiit die 6 septembris A. M, DCCLXV, ætatis suæ LXXIII.* Près de cette chapelle est celle de la famille de Rostaing, où sont plusieurs mausolées. On en voit un sur lequel est une figure de femme à genoux, en marbre blanc: on voit encore les bustes de sa famille en marbre blanc. Cette chapelle est décorée de sculpture si bisarre et de si mauvais goût, qu'elle en devient curieuse. Voici la liste des autres hommes célèbres dont cette église renferme encore les cendres.

Pomponne-Bellièvre, chancelier de France, surnommé le Nestor de son siècle. Il mourut, le 5 septembre 1706, âgé de 78 ans.

Concino-Concini *, marquis d'Ancre et maréchal de France, fut inhumé la nuit du 24 au 25 avril 1617, au-dessous de l'orgue de cette église; mais dès qu'il fut jour, la populace en fureur le tira de sa fosse; on pilla sa maison, on le traîna par les rues jusqu'au Pont-Neuf. L'évêque de Luçon, qui fut depuis cardinal de Richelieu, passait sur ce pont précisément dans le moment que la populace effrenée exerçait mille indignités sur le cadavre du maréchal d'Ancre. Son carrosse ayant malheureusement pressé un de ces furieux, le prélat craignit que pendant la querelle qui s'éleva entre son cocher et cet homme, on ne le connût, et que la haine qu'on avait pour Concini, auquel on savait qu'il devait toute sa fortune, ne s'étendît jusques sur lui; son péril lui fit naître l'idée de demander ce

* Concini fut un adroit courtisan, par conséquent fourbe et ambitieux. Quand il sortait, dit Amelot de la Houssaye, de la chambre de la reine Marie de Médicis, aux heures qu'elle était couchée, ou toute seule, il affectait de renouer son aiguillette, pour faire croire qu'il revenait de coucher avec elle. Après avoir fait à la cour une fortune prodigieuse, Louis XIII ordonna à Vitry de l'arrêter; Concini résista, et il fut tué sur le pont-levis du Louvre. Sa femme, Eléonore de Galigai, accusée de magie, et d'avoir ensorcelé la reine sa maîtresse, eut la tête tranchée, par arrêt du parlement; elle répondit à ses juges: « Je ne me suis « jamais servi d'autre sortilège que de mon esprit. Est-il « surprenant que j'aie gouverné la reine qui n'en « a pas du tout? »

qu'on faisait. On lui répondit qu'on brûlait le cadavre de Concini. Aussitôt il loua le zèle des Parisiens, et les appela bons serviteurs de sa majesté, et se mit à crier *vive le roi.* On lui donna sur-le-champ passage, et sa présence d'esprit le sauva du plus grand danger.

Dans la chapelle de St.-Laurent est la sépulture de MM. Phelippeaux de Pont-Chartrain.

François Malherbe, poëte français. Boileau en fait l'éloge dans son Art Poétique; il disait que par lui la langue fut réparée, et qu'il fixa les règles de la poésie.

.....Et ce guide fidèle,
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

Dans une chapelle qui est auprès de celle du St.-Sacrement, est un mausolée de marbre noir, où l'on voit, l'une au-dessus de l'autre, deux figures de marbre blanc; l'inférieure, qui est à genoux, est celle d'Etienne d'Aligre, chancelier de France, mort en 1677; la supérieure qui est à demi-couchée, représente Etienne d'Aligre, père du précédent, aussi chancelier de France, mort en 1635. Ces deux figures sont l'ouvrage de Laurent Magnier, surnommé le Romain, sculpteur de l'académie des maîtres.

Jacques Stella, peintre célèbre, émule du

Poussin. Sa manière de peindre était agréable et fine; il a excellé dans les jeux d'enfants, dans les pastorales, la perspective et l'architecture. Ses ouvrages se sentent un peu de son caractère qui est froid et languissant. Il mourut en 1657, âgé de 61 ans, aux galeries du Louvre, où Louis XIII l'avait logé avec distinction.

Jacques Sarrazin, habile sculpteur, mort en 1666.

Jean Warrin, gentilhomme liégeois, peintre, sculpteur et fondeur. Il mourut le 26 août 1672, âgé de 68 ans; Santeuil fit les deux vers suivants pour être mis sous le portrait de cet homme extraordinaire :

Infuso novus ære Miron, liquidoque colore
Zeuxis, et inciso marmore Praxiteles.

Martin Vander Bogar, sculpteur, connu sous le nom de Desjardins; c'est lui qui a fait le grand groupe qui était à la place des Victoires, et quelques autres ouvrages estimés.

Guillaume Sanson, géographe ordinaire du roi, second fils de Nicolas Sanson, mort le 15 mai 1703. Tout le monde sait combien la géographie est redevable à ceux de ce nom.

Noël Coypel, peintre fameux, avait un

génie fécond ; l'expression, la correction paraissaient dans tous ses tableaux ; il s'était acquis un bon goût de couleur, et le Sueur lui revenait dans toutes les idées de ses compositions. Il mourut le 24 décembre 1707, âgé de 79 ans.

René-Antoine Houasse, peintre, ancien directeur de l'académie française de peinture établie à Rome, élève du fameux le Brun, mort le 7 mai 1710, âgé de 65 ans.

Jean-Baptiste Santerre, peintre très-estimé ; il dessinait correctement, avait une belle manière, du séduisant dans l'expression, de belles formes, et beaucoup de vérité dans les attitudes ; aussi froid dans sa peinture que dans ses discours, il s'est peint lui-même.

Antoine Coyzevox, né à Lyon, un des plus fameux sculpteurs du siècle de Louis XIV, aussi distingué par ses talents que par sa modestie. Il mourut le 10 octobre 1720, âgé de 81 ans.

Antoine Coypel, premier peintre du roi Louis XV, fils de Noël Coypel. Le duc d'Orléans, régent, fut si content de ses travaux, qu'il lui fit présent, en 1719, d'un carrosse, et d'une pension de 1500 liv. pour l'entretien de l'équipage. Son génie facile fournissait à tous ses ouvrages. Souvent outré

dans ses airs de tête, on lui a reproché de donner des grimaces pour des graces. Il mourut le 7 janvier 1722, âgé de 61 ans.

André Dacier, de l'académie française, et de celle des inscriptions et belles-lettres, littérateur fort connu, mort le 18 septembre 1722.

Anne le Fèvre, fille de Tannegui le Fèvre. Elle a égalé son père, André Dacier, et son mari en érudition, et les a surpassés dans l'art de bien écrire notre langue. Elle mourut le 16 août 1720.

HOTEL-DE-VILLE,

Place de Grève.

Les prévôt et échevins de la ville de Paris achetèrent, en 1357, la maison de Grève pour la somme de 2880 liv. Elle avait appartenu aux derniers dauphins du Viennois, et Charles V, n'étant que dauphin, y avait demeuré. C'est sur les ruines de cette maison et de quelques autres qui l'environnaient, que l'on commença, en 1533, à bâtir l'Hôtel-de-Ville sur les dessins de Cortonne; il ne fut achevé qu'en 1605.

Au-dessus de la porte d'entrée était, avant la révolution, une statue équestre de bronze en demi-bosse, sur un fond de marbre noir, représentant Henri IV. C'était l'ouvrage de

Pierre Biard, disciple de Michel-Ange. Au-dessus était cette inscription : *Sub Ludovico Magno, felicitas urbis.* Entre deux pavillons, on voit une campanille où est une horloge décorée d'un cadran d'émail. Dans les réjouissances publiques, une cloche de cette horloge, appelée *tocsin*, donne le signal, et sonne sans interruption. L'escalier qui conduit à la cour est formé de degrés faits en ovale. Cette cour est décorée d'arcades, au-dessus desquelles étaient autrefois des inscriptions relatives à l'histoire de Louis XIV, composées par André Félibien. Autour de cette cour on remarque les portraits des prévôts des marchands en médaillons. Les appartements de l'Hôtel-de-Ville sont grands, et ornés de tableaux. La commune de Paris y a tenu ses séances dans les temps orageux de la révolution. Robespierre s'y était réfugié le 9 thermidor. Cet édifice est maintenant destiné à l'administration du département. On vient de démolir plusieurs bâtiments qui l'environnaient du côté de la rue du Monceau-St.-Gervais.

La place que l'on traverse pour arriver à l'Hôtel-de-Ville, s'appelle la Place de Grêve. C'est là que les criminels trouvent la peine due à leurs forfaits. Jean Chastel, assassin de Henri IV, y fut exécuté : Foulon et Ber-

thier, assassins du peuple, y furent pendus par lui à un réverbère que l'on voit au coin de la rue du Mouton, maison d'un épicier.

ÉGLISE St.-GERVAIS.

C'est la plus ancienne église paroissiale de la partie septentrionale de cette ville; elle est située dans la rue du Monceau, en face celle du Martroy. Elle existait l'an 576. Elle fut reconstruite au XV.e siècle, et, en 1616, Louis XIII posa la première pierre du fameux portail élevé sur les dessins de Jacques des Brosses. Il passe pour un des plus beaux de Paris. Malgré l'harmonie de ses proportions, l'heureuse disposition des trois ordres, les architectes, qui tiennent aux règles, lui reprochent des défauts dans la frise de l'ordre dorique; les métopes qui doivent rigoureusement être par-tout carrés, ne le sont pas au-dessus des entre-colonnes. L'église de St.-Gervais renferme les cendres de Michel le Tellier, chancelier de France;

De Pierre du Ryer, de l'académie française, connu par un grand nombre de traductions, mort le 6 novembre 1658, âgé de 58 ans;

De Paul Scarron, fils d'un conseiller au parlement, d'une ancienne famille, devenu fameux par le contraste de son corps perclus

et souffrant, avec son esprit joyeux et bouffon, par ses poésies burlesques, ses comédies, dont quelques-unes sont restées au théâtre, et par son Roman comique; mais plus fameux encore par son mariage avec Mlle d'Aubigné, qui devint dans la suite l'épouse de Louis XIV. Scarron mourut le 1.er octobre 1660, âgé de 59 ans;

De Philippe de Champagne, peintre fameux, né à Bruxelles, en 1602, et mort à Paris, le 12 août 1674. Ce fut lui qui répondit au cardinal de Richelieu, qui voulait en faire une de ses créatures: « Je borne toute « mon ambition à devenir le premier de mon « art; ainsi je n'ai rien à desirer de son émi- « nence, puisqu'il lui est impossible de me ren- « dre plus habile peintre. »

Abraham-Nicolas Amelot de la Houssaye, mort à Paris, le 8 décembre 1706. Auteur distingué par son amour pour la vérité; son Histoire du Gouvernement de Venise lui fit beaucoup d'honneur, et le conduisit à la Bastille.

LE TEMPLE,

Au haut de la rue du Temple, vers le boulevard.

Cette maison était le chef-lieu de l'ordre des Templiers, qui fut détruit par décret du concile de Vienne, le 22 mars 1313. Le roi Philippe-le-Bel et le pape Clément V, à l'aide

d'un dominicain, eurent bientôt fait massacrer et brûler la plus grande partie des chevaliers de cet ordre. On les accusait de magie, et d'une foule d'horreurs très-invraisemblables; on les accusait d'adorer une tête de bois doré, qui avait une grande barbe, ainsi que le diable qui leur apparaissait pendant qu'ils tenaient chapitre, sous la forme d'un chat, qui répondait avec bonté aux uns et aux autres, et qu'ensuite plusieurs démons arrivaient sous des formes de femmes, et que chacun des frères s'accommodait fort bien de ces démons féminins. Les chevaliers de St.-Jean de Jérusalem furent mis en possession de tous les biens des Templiers. La maison du Temple devint alors la maison provinciale du grand prieuré de France. Le terrain qu'elle occupe est renfermé de hautes murailles. Le corps-de-logis qui est au fond de cette cour a été bâti par Jacques Souvré, grand prieur de France. Une partie du terrain de cet enclos est rempli de maisons habitées par des marchands et artisans qui jouissaient de la franchise. C'était dans l'ancien régime l'asile assuré de tous les banqueroutiers de Paris, et même des malfaiteurs. La grosse tour flanquée de quatre tourelles a été bâtie par frère Hubert, trésorier des Templiers, qui mourut en 1212; cette forteresse, regardée comme un des plus solides

bâtiments de France, a servi de prison à Louis XVI et à sa famille: ce monarque en est sorti pour monter à l'échafaud. Le Temple est maintenant une prison d'état.

PORTE ST.-DENIS.

La magnificence de son architecture la met au rang des plus beaux monuments de Paris, et l'on peut même ajouter qu'il n'est point en Europe de construction de ce genre qui la surpasse en beauté et en noblesse. Cette porte, qu'on nomme, à juste titre, arc de triomphe, présente un très-vaste portique accompagné de deux petits; elle a 72 pieds de face, et autant de hauteur: le dessus en est découvert à la manière des antiques arcs de triomphe. La porte principale est ornée de deux pyramides engagées dans l'épaisseur de l'ouvrage; elles sont chargées de trophées d'armes, et terminées par deux globes. Au bas de ces pyramides sont deux statues colossales, dont l'une représente la Hollande, sous la figure d'une femme consternée, et assise sur un lion mourant, lequel tient dans une de ses pattes, sept flèches qui désignent les sept Provinces-Unies. L'autre statue est celle du Rhin, désigné par un fleuve: ces figures sont du dessin de le Brun. Au-dessus est un bas-relief qui représente le passage du Rhin à Tolhuy.

La face de cette porte, du côté du faubourg, est également décorée, à l'exception qu'au lieu de figures au bas des pyramides, il y a deux lions qui les supportent. Le grand bas-relief offre la prise de Maëstricht ; on lisait autrefois dans la frise, des deux côtés, cette inscription en gros caractères de bronze doré: *Ludovico Magno.* L'architecture de cette porte est du dessin de François Blondel, et tous les ornements et sculptures sont de Michel et François Anguier. C'était par cette porte que les rois et reines faisaient leurs entrées. Toutes les rues, sur leur passage, jusqu'à Notre-Dame, étaient tapissées, et ordinairement couvertes en haut avec des étoffes de soie et des draps camelotés. Des jets d'eau de senteur parfumaient l'air ; le vin, l'hypocras et le lait coulaient de différentes fontaines. Les députés des six corps de marchands portaient le dais ; les corps de métiers suivaient, représentant en habits de caractère les sept péchés mortels, les sept vertus, foi, espérance, charité, prudence, force et tempérance ; la mort, le purgatoire, l'enfer et le paradis, le tout monté superbement. Il y avait de distance en distance des théâtres, où des acteurs pantomimes, mêlés avec des chœurs de musique, représentaient des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament ;

le sacrifice d'Abraham ; le combat de David contre Goliath ; l'ânesse de Balaam prenant la parole pour faire entendre raison à ce prophète ; des troupeaux dans un bocage avec leurs bergers, à qui l'ange annonçait la naissance de notre Seigneur, et qui chantaient le *Gloria in excelsis*, etc.

A l'entrée de Louis XI, en 1461, on imagina un spectacle très-agréable. « Devant la « fontaine du Ponceau, dit Malingre, page « 208, étaient plusieurs belles filles en sirè- « nes, toutes nues, lesquelles, en faisant voir « leur beau sein, chantaient de petits motets « et bergerettes. » Il paraît qu'à l'entrée de la reine Anne de Bretagne, on poussa l'attention jusqu'à placer de distance en distance de petites troupes de dix ou douze personnes, avec des pots-de-chambre pour les dames et demoiselles du cortége qui se trouveraient pressées de quelque besoin.

PORTE St.-MARTIN.

Elle fut élevée en 1674, sur les dessins de Pierre Bullet. Elle est percée de trois ouvertures, et ornée de quatre bas-reliefs. Les deux premiers représentent la prise de Besançon et la triple alliance ; les deux autres exposent la prise de Limbourg et la défaite des Allemands, représentées sous la figure d'un aigle

repoussé par le dieu de la guerre. Ces ouvrages sont de Dujardin, Marsy, le Hongre et le Gros, père.

PLACE-ROYALE,

Aujourd'hui Place des Vosges.

Charles IX ayant ordonné, en 1565 et 1569, au parlement de faire démolir l'hôtel des Tournelles et de le vendre, après l'avoir partagé en plusieurs places et rues, il fut procédé si lentement à l'exécution de cet ordre, que la démolition n'était pas encore achevée lorsque Henri IV parvint à la couronne. Ce monarque voulant établir en France une manufacture de soie d'or et d'argent, fit venir environ 200 ouvriers, et les logea dans ce qui restait de l'hôtel des Tournelles. Les entrepreneurs de ces manufactures ne s'y trouvant pas apparemment assez commodément logés, firent élever en 1605 un grand et magnifique logis, faisant face à une grande place qui restait du palais et du parc des Tournelles. Cela fit naître à Henri IV l'idée de construire en ce lieu une place publique qui serait nommée la Place-Royale, et qui aurait 72 toises en carré, c'est-à-dire, 5184 toises de superficie. Après avoir fait bâtir à ses dépens l'un des quatre côtés, (celui faisant face aux rues Royale et St.-Antoine) qu'il vendit ensuite à

des particuliers, Henri IV donna le terrain des trois autres côtés, chacun pour un écu d'or de cens, à la charge que les preneurs y feraient bâtir des pavillons conformes aux dessins qui leur seraient donnés de sa part.

La Place-Royale est régulièrement carrée; elle est environnée de 35 pavillons bâtis de pierre et de brique, et couverts d'ardoises. Ces pavillons sont portés sur le devant par une suite d'arcades, larges de huit pieds et demi, hautes de douze ou environ, et ornées de pilastres doriques qui règnent au pourtour de la place, et formant autant de corridors couverts d'une voûte surbaissée de pierre et de brique. Cette place est pavée le long de ces corridors, de la largeur d'une rue; le reste est fermé d'une grille de fer qui renferme de grands tapis de gazon vert, sur lesquels les enfants peuvent se rouler tout à leur aise. Cette place est une promenade infiniment agréable pour les paisibles habitants du Marais. Le costume, le caractère de physionomie, la démarche de ceux qui la fréquentent, forment un contraste piquant avec les personnages que l'on voit dans les autres promenades de Paris.

Au milieu de cette place, s'élevait jadis la statue équestre de Louis XIII, en bronze, posée sur un grand piédestal de marbre blanc, le 27 novembre 1639. Le cheval était de Da-

niel Ricciarelli de Volterre, disciple de Michel-Ange; sur les faces du piédestal étaient des inscriptions à la louange de Louis XIII et du cardinal de Richelieu, son premier ministre. On y lisait entre autres ce sonnet, de Jean Desmarest de Saint-Sorlin, de l'académie française :

SONNET.

Que ne peut la vertu ? que ne peut le courage ?
J'ai domté pour jamais l'hérésie en son fort.
Du Tage impérieux j'ai fait trembler le bord,
Et du Rhin jusqu'à l'Ebre, accru mon héritage.
J'ai sauvé par mon bras l'Europe d'esclavage ;
Et si tant de travaux n'eussent hâté mon sort,
J'eusse attaqué l'Asie ; et, d'un pieux effort,
J'eusse du saint tombeau vengé le long servage.
Armand, le grand Armand, l'ame de mes explo,
Porta de toutes parts mes armes et mes lois,
Et donna tout l'éclat aux rayons de ma gloire ;
Enfin il m'éleva ce pompeux monument,
Où, pour rendre à son nom mémoire pour mémoire,
Je veux qu'avec le mien il vive incessamment.

La Place-Royale fut achevée en 1612 : le 5 avril de cette année, Marie de Médicis y donna le spectacle d'un superbe carrousel, à l'occasion de la double alliance entre la France et l'Espagne.

JARDIN DES PLANTES.

Ce jardin réunit l'agrément et l'utilité. Jean de la Brosse, médecin de Louis XIII, engagea ce monarque à fonder un jardin pour la culture des plantes étrangères : protégé par

plusieurs ministres, cet établissement acquit une faveur qu'il perdit bientôt, et qu'il reprit par le zèle de MM. Valot et Fagon, qui repeuplèrent ce jardin d'un grand nombre de plantes ; le catalogue qu'ils firent en 1665, sous le titre d'*Hortus Regius*, se monta à plus de 4000. La surintendance passa en différentes mains jusqu'en 1718, que Louis XV y nomma M. Leclerc, comte de Buffon, de l'académie des sciences, qui l'a porté au degré de splendeur et d'utilité où on le voit maintenant. Ce jardin, qui s'étend jusqu'aux bords de la Seine, offre aujourd'hui une promenade, sinon des plus fréquentées, au moins une des plus vastes, des plus agréables, des plus variées et des plus salubres de la capitale. On y trouve des arbres, des arbustes, et chaque espèce de végétaux de tous les pays de la terre. Le cabinet et le jardin offrent le tableau en raccourci des productions de la nature entière.

Une petite éminence, au faîte de laquelle on parvient par une route en spirale, et d'où l'on découvre une superbe vue, des collines irrégulières, toujours ombragées, toujours couvertes de verdure, des points de vue, tantôt magnifiques, tantôt agrestes, délassent de la majesté symétrique du jardin. On s'y promène long-temps sans desirer en sortir.

Cette éminence est couronnée par un pavillon fort élevé, surmonté par une sphère, le tout en bronze, d'une forme aussi solide qu'élégante. A côté de ce pavillon, et sous une enveloppe de fer, est un méridien, formé d'un mortier à bombe, que le soleil fait partir, et dont le coup annonce l'heure de midi. Au bas, où se trouve le pavillon, les naturalistes français ont élevé, en 1790, un monument au célèbre Linneus. C'est un cype sur lequel est placé le buste de ce célèbre Suédois.

Un bassin carré, dont le fond est au niveau du lit de la rivière, et dont les talus en gradins forment des plates-bandes, où sont cultivées diverses espèces de plantes aquatiques, ajoute à l'utilité et à la variété de ce jardin. Une grille de fer, accompagnée de deux pavillons du meilleur goût, ferme l'entrée du côté de la rivière. En entrant est la ménagerie *; à l'autre extrémité est l'édifice qui contient le cabinet d'histoire naturelle. Cet édifice n'offre rien de remarquable en architecture; au premier étage est une galerie divisée en trois salles, dont les deux premières contiennent le règne minéral, et la troisième le règne végétal; au second est une autre galerie voûtée,

* On doit la rendre plus commode, c'est-à-dire, qu'on doit en construire une nouvelle où les animaux seront plus à leur aise.

éclairée par des ouvertures pratiquées dans la voûte: elle contient tout le règne animal.

Le jardin de l'école de botanique contient environ sept mille plantes.

ARSENAL.

Jardin de l'Arsenal.

Les granges de l'artillerie, sous Charles V, appartenant à la ville, furent prêtées, mais avec répugnance, par le prévôt des marchands à François I, qui en avait besoin pour fondre des canons. Ce que le prévôt des marchands avait appréhendé arriva; le roi s'empara des granges, et les garda, parce qu'il était le plus fort. Le 28 janvier 1562, le tonnerre tomba sur une tour appelée la Tour de Billy, qui faisait partie de cet arsenal. Quinze ou vingt milliers de poudre firent une explosion terrible; trente personnes y furent blessées, trente-deux y perdirent la vie; tous les bâtiments furent renversés, et les pierres en furent lancées par la violence du feu, jusqu'à l'abbaye de St.-Antoine et à celle de St.-Victor. Cette commotion, qui se fit sentir jusqu'à Melun, qui est situé à dix lieues de Paris, produisit un effet singulier: elle fit périr tous les poissons de la rivière. Les rois Charles IX, Henri III et Henri IV rétablirent l'Arsenal, et l'augmentèrent considérablement.

L'auteur des Mélanges d'histoire et de littérature dit qu'il a vu deux traités faits par Louis XIII avec Villedo, l'un du 29 janvier 1636, et l'autre du 3 octobre 1637, pour la construction d'un canal autour de Paris, depuis le bastion de l'Arsenal jusqu'à la Porte de la Conférence. Il ajoute qu'après beaucoup de dépense, cet ouvrage fut interrompu par M. de Bullion, surintendant des finances, contraire à cette entreprise, parce qu'elle était protégée par le père Joseph Leclerc, capucin, si connu sous le ministère du cardinal de Richelieu. Il serait singulier qu'un surintendant des finances, par pique contre un capucin, eût interrompu un ouvrage qui avait coûté considérablement, et qu'on avait imaginé comme le seul moyen de remédier aux inondations de la Seine.

En 1718, on fit abattre une partie des anciens bâtiments de l'Arsenal, pour y élever l'hôtel du gouverneur, qui fut construit sur les dessins de Germain Boffrand.

Les bâtiments de l'Arsenal composent plusieurs cours; les appartements, ci-devant occupés par le grand-maître de l'artillerie de France, sont richement meublés. Il ne faut pas oublier d'aller y admirer le grand salon que le célèbre Mignard peignit à son retour d'Italie: la France triomphante en est le sujet.

La porte, du côté du quai des Célestins, fut construite en 1584 : elle est décorée de quatre colonnes en forme de quatre canons. On remarque, à propos d'artillerie, que la poudre a été inventée par Berthold de Schwartz, moine allemand ; les bombes, par Galles, évêque de Munster ; les cages de fer, sous Louis XI, par l'évêque de Verdun, qui fit lui-même la première épreuve de ce supplice ; sous le ministère du cardinal de Richelieu, le père Joseph, capucin, imagina les espions soudoyés par la police, et les lettres-de-cachet.

Le jardin de l'Arsenal offre les seuls restes des fossés et des anciennes fortifications de Paris. Un quinconce qu'on y a planté, offre aux paisibles habitants du Marais une promenade agréable et salutaire, dont la vue s'étend sur la Seine.

PLACE DE LA BASTILLE.

Quel est l'étranger, le voyageur qui ne voudra porter ses pas sur le terrain naguère couvert de cette énorme et hideuse forteresse, devenue successivement le théâtre des vengeances royales et ministérielles, celui des premiers mouvements d'un peuple indigné, qui rompt ses fers après plusieurs siècles d'esclavage ; cet autre ténébreux où la tyrannie,

l'iniquité cachaient leurs attentats, enterraient toutes vivantes leurs victimes, en même temps qu'elles y abritaient leurs protégés scélérats ! Ce séjour de supplice et de désespoir, d'où sont partis les premiers rayons de la liberté qui éclairent aujourd'hui et vivifient toute la France, mérite un article détaillé. Je vais présenter ici ce que ce sujet a de plus intéressant.

Une petite partie de cette forteresse fut bâtie sous le règne et aux dépens de Charles V, qui fit fortifier ce côté de la ville pour se prémunir contre les attaques des Anglais. Le prévôt des marchands, Hugues Aubriot, en posa la première pierre, le 22 avril 1370. Cette espèce de fortification, appelée Bastide, qui servait de défense à la plupart des portes des villes, n'était pas la seule dans Paris : Charles V en fit bâtir en même temps plusieurs autres aux différentes portes. Chaque porte de Paris avait sa bastille ; celle de St.-Antoine ne consistait d'abord qu'en deux grosses tours qui flanquaient l'entrée de la ville. Ces tours étaient celles qui se présentaient au milieu de la façade du côté du faubourg : l'une s'appelait la Tour de Chapelle, et l'autre la Tour du Trésor. On y voyait encore avant la démolition de la Bastille, le cintre gothique de la porte murée, les

rainures où se plaçaient les montants du pont-levis, et quelques statues de saints qui ornaient cette entrée.

Cette Bastille de St.-Antoine devenant importante à cause de l'hôtel des Tournelles, situé près de là, dans le quartier de St.-Paul, hôtel où les rois faisaient leur séjour ordinaire, fut, quelque temps après, considérablement augmentée. Charles VI, vers l'an 1383, joignit aux deux premières tours six autres unies entre elles par d'épaisses murailles ; il en fit une citadelle : au milieu était une vaste cour. Ainsi augmentée, cette forteresse formait toujours une entrée publique de Paris. En 1553 on augmenta les fortifications à la moderne ; ce qui fut terminé en 1559. En 1634, on fit plusieurs réparations, soit pour fortifier ce château, ou pour en agrandir les dépendances. La Bastille, telle qu'elle était avant sa démolition, offrait un vaste édifice, dont le plan présentait à-peu-près un parallélogramme. Ce bâtiment était flanqué de huit grosses tours, dont les murs en pierre de taille avaient dix pieds d'épaisseur ; il était entouré d'un fossé profond de six toises, et large de dix à quinze toises, suivant les endroits. Au-delà du fossé, et du côté du faubourg, était le vaste bastion dont nous avons parlé, planté d'arbres, des-

siné en jardin, entouré du large fossé de la ville.

Chacune des huit tours qui flanquaient la Bastille, avait un escalier particulier, et contenait cinq étages : chaque étage était une prison. Ainsi chaque tour pouvait renfermer cinq prisonniers. Au sommet des tours était une plate-forme bordée de parapets, formant une terrasse qui servait de comble à tout l'édifice. Sur cette terrasse était une artillerie de treize canons destinés à annoncer les réjouissances publiques.

Les cachots étaient enfoncés de dix-neuf pieds au-dessous du niveau de la cour ; ils n'avaient d'autre ouverture qu'une étroite barbacane donnant sur le fossé. « Le malheureux habitant d'un de ces lieux horribles, « lit-on dans la Bastille dévoilée, privé d'air « et de la clarté du jour, plongé dans une atmosphère infecte et humide, au milieu d'un « limon où pullulaient des crapauds, entouré « de rats et d'araignées, ne pouvait vivre long-« temps dans un pareil séjour.... » Mais terminons ici le tableau de cet horrible séjour; tournons nos regards sur des scènes consolantes. La Bastille a disparu; le quartier St.-Antoine n'est plus attristé par cette énorme et sombre masse de pierres. Ce séjour de la douleur, des longues agonies, du plus

affreux désespoir, par une sorte d'enchantement, parut, le 14 juillet 1790, métamorphosé en un lieu de danse et de plaisir. Au milieu de ce terrain, étonné, pour ainsi dire, de se voir fouler par des pieds libres, s'élevait un long mât couronné de fleurs et de rubans, portant cette inscription simple et expressive : *Ici on danse.* On a formé plusieurs projets de monuments à élever sur l'emplacement de la Bastille, aucun n'est encore adopté.

ÉGLISE St.-PAUL.

Cette église, située rue et quartier St.-Paul, était dans son origine une chapelle que saint Eloi fit bâtir hors la ville, l'an 634, sous le titre de St.-Paul, dans un cimetière destiné aux religieuses du monastère de Ste.-Aure, qu'il avait fondé dans le lieu de la cité qu'occupaient les Barnabites ; elle fut érigée en paroisse en 1107. Etant devenue par la suite celle de nos rois pendant qu'ils habitaient l'hôtel St.-Paul et l'hôtel des Tournelles, elle s'accrut considérablement en peu de temps. Charles V fit bâtir l'église que l'on voit aujourd'hui ; elle renferme les cendres d'artistes célèbres, et de seigneurs distingués. François Rabelais, mort le 9 avril 1553, dans la rue des Jardins, a été inhumé dans le ci-

metière de cette paroisse, au pied d'un grand arbre : d'abord cordelier, puis bénédictin, puis chanoine, puis curé ; il était encore médecin, érudit, satirique, bouffon, et le premier homme de son siècle pour l'esprit et les connaissances. Il est auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua ;* le premier ouvrage est une violente diatribe contre les moines qu'il connaissait par sa propre expérience, et le second mérita d'être appelé le livre, ou le livre par excellence : la gaieté, l'extravagance, l'érudition, les obscénités et le génie caractérisent cet ouvrage. On a dit de lui que c'était un philosophe ivre, qui n'a écrit que dans le temps de son ivresse. Guy Patin rapporte que Rabelais dit en mourant : Tirez le rideau, la farce est jouée.

Dans le cimetière de la paroisse de St.-Paul on voit un monument élevé aux personnes dont on a trouvé les ossements à la Bastille, lors de la démolition de cette forteresse. Sur ce monument on lit les inscriptions suivantes ; voici la première :

Qui nos incarcerebat viventes
Nos adhuc incarcerat mortuos
Lapis.

Voici la seconde : « Sous les pierres même « des cachots où elles gémissaient vivantes, « reposent en paix quatre victimes du despo- « tisme ; leurs os découverts et recueillis par

« leurs frères libres, ne se leveront plus qu'au « jour des justices pour confondre leurs ty- « rans. » La cérémonie funèbre de ces malheureuses victimes a été exécutée avec la pompe convenable. Sur le cercueil était la chaîne et le boulet trouvés près de l'un de ces cadavres.

LE VAL-DE-GRACE,

Rue du faubourg Saint-Jacques.

Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, après 22 ans de stérilité, pour rendre grace à Dieu de sa grossesse inespérée, et de la naissance inattendue de Louis XIV, fit élever ce superbe monument des beaux-arts et de sa piété. Le célèbre François Mansard en fournit les dessins, et les vit exécuter jusqu'au rez-de-chaussée; mais, par une fatalité trop ordinaire aux gens à talents, Mansard fut forcé d'abandonner la direction de cet ouvrage. Des architectes bien moins habiles que lui, voulant renchérir sur les dessins de ce grand maître, altérèrent une foule de beautés. Mansard, piqué de se voir corriger par ses inférieurs, entreprit au château du Fresne, à sept lieues de Paris, une chapelle qui, en petite proportion, était l'exacte exécution de son dessin du Val-de-Grace, en voulant prouver la préférence qu'il méritait.

On ne peut s'empêcher d'admirer le dôme de cette église : c'est un chef-d'œuvre de peinture à fresque. On peut dire que dans ce genre le génie de son auteur, le célèbre Mignard, s'est surpassé. Cette peinture représente le séjour des bienheureux, divisé en plusieurs hiérarchies. On voit avec peine que cet ouvrage, si justement et si généralement admiré, en l'honneur duquel Molière a composé un poëme, perd insensiblement de son effet et de son mérite, en perdant de la vivacité des couleurs. On a fait de l'abbaye qui desservait cette église, un hôpital militaire, dans le jardin duquel on cultive un grand nombre de plantes qui forment une belle collection destinée à l'instruction des élèves en médecine.

ÉGLISE St.-SULPICE.

Cette église, dont la paroisse a été jusqu'à présent la plus étendue et la plus considérable de Paris, fut bâtie d'abord en 1211, pour suppléer à la paroisse de St.-Père ou de St.-Pierre, qui était la seule du faubourg St.-Germain, et qui a cessé d'exister en 1658. L'histoire de la vaste église actuelle ferait un gros volume : nous éviterons donc à nos lecteurs le récit des projets mal conçus, à demi exécutés, des querelles des uns, de la fri-

ponnerie de quelques autres, et des bienfaits de plusieurs ; nous dirons seulement qu'elle a été commencée en 1655 sur les dessins de Louis Leveau, continuée sur ceux de Daniel Guittard, jusqu'en 1678 ; qu'alors les travaux furent suspendus, et que la construction en a été reprise en 1718, sous la direction d'Oppenord. Les dessins du portail, fournis par Servandoni, n'ont pas entièrement été exécutés. Les campanilles furent élevées sous une forme différente, qui a encore été changée par M. Chalgrin. Ces différents changements n'ont rien produit de fort heureux ; ces campanilles paraîtront toujours étrangères au portail, et auront toujours l'air de jolis belvédères placés sur un temple d'une architecture noble et imposante. Ce portail a 64 toises de face ; il est formé de deux ordres, le dorique et l'ionique au-dessus, composant en tout 68 colonnes. Si l'on en sépare les deux campanilles, c'est un superbe morceau d'architecture. Un péristile d'ordre composite soutient la tribune où est placé l'orgue, qui est un des plus complets de l'Europe ; il a été fait par M. Cliquot, célèbre facteur : le dessin du buffet est de M. Chalgrin, et la sculpture a été exécutée par M. Duret. Les deux portails de la croisée sont décorés de plusieurs statues, par

François Dumont : elles ont neuf pieds et demi de proportion. Le chœur, entièrement bâti par Guittard, a 89 pieds de longueur, 42 pieds de largeur ; il est percé de 7 arcades, dont les pieds droits sont ornés de pilastres corinthiens, qui soutiennent l'entablement ; sa hauteur, depuis le pavé jusqu'à la voûte, est de 99 pieds. La première pierre du maître-autel fut posée avec une grande cérémonie par le nonce, au nom du pape Clément XIII, le 21 août 1732, et il fut consacré à Dieu en l'honneur de Saint Pierre et de St. Sulpice, par Jean-Joseph Languet, archevêque de Sens, frère de M. Languet, alors curé de cette paroisse. Cet autel isolé est de marbre bleu turquin, et a la forme d'un tombeau ; ses ornements sont de bronze doré d'or moulu ; le tabernacle, enrichi de pierreries, représente l'arche d'alliance ; le propitiatoire est soutenu par deux anges adorateurs. Cet autel est du dessin d'Oppenord. Au-dessus est suspendu un baldaquin doré, sculpté par les frères Slodtz, qui produit un très-mauvais effet.

Au milieu de la croisée est tracée sur le pavé, par Henri Sully, une méridienne au vrai nord. Les rayons du soleil passant par l'ouverture d'une plaque de laiton placée au côté occidental de la fenêtre méridionale de

la croisée, forment sur le pavé une image lumineuse d'environ 10 pouces et demi de long, dont le mouvement est d'occident à l'orient. L'heure du vrai midi est lorsque cette image est partagée également par la ligne méridienne. A son extrémité est un grand obélisque de marbre blanc, sur lequel cette ligne se prolonge verticalement. Cet obélisque, surmonté d'un globe doré, a son piédestal chargé d'inscriptions. Les bénitiers de la croisée sont très-curieux : ce sont des urnes sépulcrales de granit, venues d'Egypte. Les bénitiers qui se trouvent en entrant par le grand portail, ne sont pas moins curieux : ce sont deux coquilles dont la République de Venise fit présent à François Ier; elles sont montées sur un rocher de marbre, exécuté par M. Pigalle.

Les hommes célèbres qui ont été inhumés dans cette église, sont Claude Dupuy, conseiller au parlement, disciple de Turnèbe et de Cujas. — Pierre Michon, dit l'abbé Bourdelot : le pape lui permit d'exercer la médecine gratuitement : il est mort en 1685.— François Blondel, professeur royal de mathématiques et d'architecture, membre de l'académie des sciences, directeur général de celle d'architecture, maréchal-de-camp, et conseiller d'état ; il mourut en 1686, à 68 ans. — Gaston-Jean Zumbo, né à Syracuse l'an

1656, et mort à Paris en 1701, sculpteur, qui s'est distingué dans les figures de cire coloriées au naturel. — Roger de Piles, peintre estimé, doué d'un goût exquis; il a composé un abrégé de la vie des peintres, et plusieurs autres ouvrages de son art. — Elisabeth-Sophie Chéron, née à Paris en 1648, érudite, peintre, poète; elle eut une place à l'académie de Ricovrati de Padoue, sous le nom de la muse Erato; elle traduisit les psaumes et les cantiques sacrés en vers français, et composa le joli poëme *des Cerises*. Le Brun, admirateur des talents de cette muse universelle, la présenta à l'académie de peinture, qui la reçut au nombre de ses membres avec une distinction marquée. Un bon ton de couleur, un goût exquis de dessin, une entente d'harmonie, des draperies bien jetées, se trouvaient réunis dans cette illustre artiste. Tant de talents étaient rehaussés par les qualités les plus estimables du cœur.

Jean Jouvenet, un des meilleurs peintres de l'école française, né à Rouen en 1644, et mort à Paris en 1717. Son dessin est correct et savant; une pratique facile et prompte se remarque dans tout ce qu'il a fait, avec une intelligence de couleurs locales, un beau choix d'attitudes, des draperies bien jetées, et du meilleur goût. Cet artiste ne fut jamais en

Italie : étant devenu paralytique de la main droite, il peignit de la main gauche avec beaucoup de facilité *.

Etienne Baluze, né à Tulle en 1630, mort à Paris en 1718. Le roi érigea en sa faveur une chaire de droit canon au Collége-Royal. C'était un des célèbres érudits du dernier siècle. Il a composé une foule d'ouvrages volumineux et pleins d'érudition, et en a commenté beaucoup d'autres ; enfin il a rendu de grands services à l'histoire.

SÉMINAIRE DE St.-SULPICE.

Il vient d'être démoli, et l'œil peut maintenant, sans aucun obstacle, admirer le majestueux portail de cette église. Ce séminaire avait été bâti en 1745. Le fondateur fut M. Olier, curé de la paroisse. C'était le chef-lieu d'une congrégation connue sous le nom de Sulpiciens, dont les membres s'occupaient de l'éducation des jeunes ecclésiastiques. M. Olier avait commencé par vivre dans le monde avec régularité, mais sans annoncer cette piété

* Jouvenet eut un procès avec les religieux de St.-Martin, qui refusaient de recevoir les tableaux qu'ils lui avaient commandés, sous ce prétexte que ce peintre ne traitait pas assez la vie de Saint Benoit. Jouvenet répondit à ces religieux en présence des juges : « Que « vouliez-vous que je fisse dans une grande composition « de trente sacs de charbon, tels que ceux que vous por-« tez ? » Les juges sourirent, et Jouvenet gagna sa cause.

qui caractérise un fondateur d'ordre. L'auteur de sa vie rapporte qu'une religieuse d'Auvergne, nommée la sœur Agnès de Jébus, reçut de la Sainte Vierge l'ordre de le convertir entièrement ; que, grace à ses ardentes prières, M. Olier acquit le degré de foi et de piété qu'elle demandait pour lui, qu'il fonda la congrégation de St.-Sulpice.

Le séminaire de St.-Sulpice était vaste et bien bâti ; sa chapelle était riche en tableaux. Le plafond, peint par le Brun, représentait l'assomption de la Vierge. Le tableau de l'autel était du même peintre, et représentait la descente du Saint-Esprit sur les apôtres. L'auteur, très-satisfait de cet ouvrage, s'y était peint lui-même.

Les parties latérales de la chapelle étaient décorées de plusieurs ouvrages de Jouvenet. La chapelle de la communauté possédait aussi un des plus beaux ouvrages de le Sueur : c'était la présentation de Jésus-Christ au temple.

Les Sulpiciens étaient des hommes doux, modestes, pieux sans fanatisme ; ils portaient une vénération particulière à la mémoire de Fénélon.

ÉCOLE DE CHIRURGIE,

Rue des Cordeliers.

La nation et les arts se glorifient du superbe bâtiment des écoles de chirurgie. Ce monument, unique en Europe, où l'élégance et la majesté de l'ensemble se réunissent à la pureté des détails, élevé sous le règne de Louis XV, fut achevé sous celui de son successeur, d'après les dessins de M. Gondouin, architecte du roi.

La façade, sur la rue, offre un péristile d'ordre ionique antique, à quatre rangs de colonnes sur 33 toises de face, qui supportent un attique contenant la bibliothèque et le cabinet d'anatomie; attique où sans doute le goût de l'architecture a été contraint de céder à la nécessité.

Au-dessus du péristile est un bas-relief de 31 pieds de longueur, sculpté par Berruer, où l'on voit le Génie de la France accompagné de Minerve et de la Générosité, offrant le plan de l'école à la chirurgie, suivi de la Prudence et de la Vigilance; des groupes de malades remplissent l'arrière-plan du bas-relief. A gauche de la cour est une aile de bâtiment contenant plusieurs salles destinées à l'école pratique, aux séances académiques, à la chambre du conseil et aux archives. L'aile

droite contient, entre autres pièces, un petit hôpital composé de plusieurs lits pour les malades attaqués de maladies susceptibles d'opérations. Dans la salle des cures on voit six figures représentant les différentes sciences médicinales personnifiées : elles sont peintes à fresque sur le mur par M. Gibelin, ainsi que la déesse de la Santé, qu'on voit dans l'escalier. Dans la salle de l'académie sont deux tableaux allégoriques, représentant l'Accouchement et la Saignée. La belle façade de l'amphithéâtre est décorée des ordres ionique et corinthien ; au-dessus de ces ordres est un fronton orné d'un bas-relief qui représente la Théorie et la Pratique se donnant la main sur un autel : c'est l'ouvrage de M. Berruer. Cet amphithéâtre peut contenir environ 1,200 personnes. On voit dans son intérieur trois grands morceaux de peinture à fresque, de clair-obscur, par M. Gibelin.

ÉCOLE MILITAIRE,

Près le Champ-de-Mars.

Ce monument fut érigé en 1751, afin que 500 jeunes gentilshommes, sans fortune, ou dont les pères seraient morts au service, pussent recevoir une éducation militaire. Il fut construit sur les dessins de M. Gabriel : cette maison est vaste et magnifique. L'intérieur

renferme plusieurs objets précieux. La principale entrée de cette école est du côté de la ville : elle offre la vue d'une vaste cour environnée d'un grand corps-de-logis, et fermée par une longue grille. Les faces avancées des deux bâtiments latéraux sont ornées de deux frontons peints à fresque par M. Gibelin. Cette peinture, exposée à l'air, imite le bas-relief jusqu'à l'illusion. Celle qui est à droite représente un athlète qui, d'une main, arrête un cheval fougueux, et de l'autre s'exerce dans l'art de l'escrime. On voit dans le fronton qui est à gauche l'Etude personnifiée, entourée des attributs des sciences et des arts. Les colonnes accouplées, d'ordre dorique, dont la seconde cour est décorée, produisent un effet agréable qui annonce le caractère de cette maison. Cette ordonnance offre au centre un avant-corps de 8 colonnes portant un fronton chargé de trophées. Au centre du grand corps-de-logis est le vestibule à quatre rangs de colonnes d'ordre toscan, décoré de quatre niches renfermant autrefois les figures en pied du maréchal de Luxembourg, du vicomte de Turenne, du grand Condé et du maréchal de Saxe. Dans la salle du conseil, qui est au premier étage, on voit quatre tableaux représentant les batailles de Fontenoy, les sièges de Tournay, de Laufelt et de Fribourg,

ainsi que trois dessus de portes où sont peints les siéges de Menin, d'Ypres et de Furnes. C'est à M. le Paon, qui avait servi en qualité de volontaire dans les dernières guerres, que l'on doit ces tableaux.

HALLE AU BLÉ ET A LA FARINE.

Elle est située sur le terrain de l'ancien hôtel de Soissons. M. de Viarmes, prévôt des marchands, conçut le projet d'élever une halle aux farines dans l'emplacement de cet hôtel, dont la ville venait de faire l'acquisition : M. Lecamus de Mezière en fut l'architecte. Cet ouvrage a été commencé au mois de mars 1762, et dans l'espace de trois ans cette halle et les bâtiments circonvoisins ont été achevés.

La forme ronde de cette halle, la solidité de sa construction, la noble simplicité de sa décoration conviennent parfaitement au but et au caractère de sa destination. Au-dessus du rez-de-chaussée sont de vastes greniers voûtés, auxquels on monte par deux escaliers très-curieux : celui qui est du côté de la rue de Grenelle est en pierre de liais ; il est supérieurement appareillé. On monte à celui qui lui est opposé par quatre côtés jusqu'au premier palier, ensuite on reprend par deux rampes de fer qui se croisent parallèlement, et conduisent jusqu'au haut. On a élevé au-dessus de

cette halle une vaste coupole de 120 pieds de diamètre. Ce procédé ingénieux est dû au génie de Philibert Delorme, célèbre architecte de Henri II. La charpente de cette voûte est devenue la proie des flammes, il y a quelques mois, par l'imprévoyance de ceux qui la réparaient. La grande colonne, d'ordre dorique, que l'on voit à l'extérieur, servait d'observatoire à Catherine de Médicis. Elle fut construite sur les dessins de Bullant, par les ordres de cette princesse, qui y montait très-souvent accompagnée d'astrologues, et y faisait plusieurs opérations afin de découvrir l'avenir dans les astres. Catherine de Médicis croyait beaucoup à l'astrologie judiciaire. Elle portait sur l'estomac une peau de vélin, d'autres disent d'un enfant écorché, semée de figures, de lettres, et de caractères de différentes couleurs, bien persuadée que cette peau avait la vertu de la garantir de toutes entreprises contre sa personne.

Cette colonne cannelée, dans le fût de laquelle est un escalier à vis, est chargée en quelques endroits de couronnes, de trophées, de C et de H entrelacés, de miroirs cassés et de lacs d'amour déchirés, figures allégoriques du veuvage de cette princesse. On a pratiqué au bas de ce monument curieux une belle fontaine qui donne de l'eau de la Seine; en haut

est un méridien d'un genre singulier, qui marque l'heure précise du soleil à chaque point de la journée et dans chaque saison : il est de l'invention du père Pingré, chanoine régulier de Ste.-Geneviève, et de l'académie des sciences.

HALLE AUX DRAPS ET AUX TOILES.

Toutes deux sont construites dans leur ancien emplacement, entre les rues de la Poterie, de la Lingerie, de la Petite-Friperie et de la Tonnellerie, sur les dessins de MM. Molinos et le Grand, connus par la construction de la coupole de la Halle-aux-Blés. Ces architectes ont employé pour la couverture de ces halles le même procédé de charpente que pour la Halle-aux-Blés. La voûte à plein cintre de ces deux halles a 400 pieds de longueur, et 50 croisées qui l'éclairent. Un escalier à deux rampes est placé au milieu de ce bâtiment; des armoires pratiquées au pourtour servent à renfermer les marchandises, sans nuire à la décoration qui, à l'intérieur comme en dehors, a beaucoup de caractère. Une rue ouverte, rue St.-Honoré, en face de celle des Bourdonnais, conduit à l'entrée principale de cet édifice public.

FONTAINE DES INNOCENTS.

Elle était autrefois située au coin de la rue St.-Denis et de la rue Au-Fer, à côté de l'église des Innocents. Cette église ayant été détruite, et son cimetière ayant été converti en marché aux légumes, on a transporté cette belle fontaine au milieu de la place de ce marché. Dans l'ancien emplacement de cette fontaine, il en existait depuis long-temps une autre dont il est fait mention dans des lettres patentes de Philippe-Auguste de 1273. Elle fut reconstruite en 1550 avec une magnificence extraordinaire. Les beaux-arts qui commençaient alors à fleurir en France, laissèrent dans cette construction un monument de leurs progrès et de leur excellence. L'architecture en fut confiée à Pierre Lescot de Clagny, et la sculpture à Jean Gougeon, un des premiers et des plus habiles sculpteurs que la France ait produits. C'est sur-tout aux talents de ce dernier artiste que cette fontaine doit sa célébrité. Paris n'avait rien qui surpassât la beauté de ces sculptures, qui font encore l'admiration des connaisseurs. Ce morceau, fait pour illustrer la capitale, dépérissait: il fut réparé en 1708, et le fut encore en 1786; enfin, le 1er mai 1788, il fut transporté au centre de la place du marché.

Cette fontaine n'avait que deux façades ; l'une, du côté de la rue St.-Denis, offrait un portique de quatre pilastres, deux de chaque côté, et de deux naïades dans les entre-pilastres. Au-dessus était un attique couronné de son fronton. La façade, du côté de la rue Au-Fer, présentait la même ordonnance, mais elle était plus étendue; elle avait deux portiques, six pilastres, trois naïades, et l'attique était couronné de deux frontons. Pour isoler cette fontaine au centre d'une place publique, il a fallu y faire quatre façades absolument semblables pour le style et pour les formes. Il a fallu y suppléer par des ornements pareils, et aux cinq anciennes naïades de Jean Gougeon, il a fallu en ajouter trois, afin d'en présenter deux à chaque face. Il a fallu aussi conserver le même genre de l'architecture, et ajouter de nouveaux pilastres. Cette restauration a été exécutée sur les dessins de M. Bernard Poyet, architecte de la ville, et sous la conduite de MM. Jacques-Guillaume le Grand, architecte, contrôleur des bâtiments de la ville, et de Jacques Molinos, architecte. Quant à la sculpture, MM. Lhuilier et Mezières ont été chargés des ornements ; quant aux trois naïades en bas-reliefs, qui restaient à faire, c'est-à-dire, celles de la face de la rue de la Féronnerie, ainsi qu'une de celles de la

face de la rue de la Lingerie, ont été confiées aux talents de M. Pajou, qui s'est appliqué à copier fidèlement le style de Jean Gougeon.

Aux quatre faces du soubassement sont quatre carrés, sur lesquels sont posés quatre vastes bassins en plomb, de forme antique, avec leurs pieds en patte de lion du même métal. Au-dessus, et sur les quatre angles du socle, sont quatre lions égyptiens, aussi en plomb, moulés à Rome, sur ceux de la fontaine de Termini, qui doivent fournir chacun un jet, et le verser dans les bassins dont nous venons de parler. Au-dessus et dans le vide de la fontaine, on voit à travers les quatre portiques un bassin de métal, élevé sur un pié-douche très-svelte, du milieu duquel doit jaillir un champignon d'eau qui fournira celle que doivent lancer les lions. Chaque face de la fontaine présente maintenant un portique ouvert, accompagné de deux pilastres composites et cannelés, et entre lesquels sont deux naïades ; un bas-relief au-dessus, représentant des divinités des eaux, et un autre au-dessus de la corniche, dans l'attique qui est couronné par un fronton. Tout l'édifice est terminé par une calotte sphérique, recouverte en lames de cuivre étamé. Les naïades, les fleuves, les jeux de tritons en bas-reliefs, sont les objets les plus curieux de cette fontaine :

ils sont sur-tout recommandables par la grace des formes, la beauté du dessin et de l'exécution, et par la manière antique des draperies. Sur de petites tables de marbre noir, on lit cette inscription qui annonce que ce monument avait été dédié aux nymphes des fontaines :

Fontium Nymphis.

Le poète Santeuil avait fait en 1689 ces deux beaux vers latins qui furent alors gravés sur cette fontaine.

Quos duro cernis simulatos marmore fluctus,
Hujus Nympha loci credidit esse suos.

FONTAINE DE LA RUE DE GRENELLE.

Ce charme des proportions qui constitue le vrai beau, cette heureuse et savante disposition de petits détails et de grandes masses qui, en contrastant réciproquement, se font mieux sentir et se font admirer sans embarras; cette noblesse dans la composition qui ne produit que de grands effets, sont les qualités qui se trouvent réunies dans l'architecture de la fontaine de la rue de Grenelle. Elle fut achevée l'an 1739. C'est au génie et au ciseau du fameux Edme Bouchardon que l'on doit le dessin de ce beau monument, ainsi que la sculpture de tous les ornements, bas-reliefs, statues.

FONTAINE DE LA SAMARITAINE.

Ce bâtiment renferme une pompe qui élève l'eau et la distribue ensuite par plusieurs canaux, au Louvre et à quelques autres quartiers de la ville. Au-dessous du cadran est un groupe doré qui représente Jésus-Christ et la Samaritaine auprès du puits de Jacob, figuré par un bassin dans lequel tombe une nappe d'eau qui sort d'une coquille au-dessus. La première de ces figures est de Bernard, et la seconde de Fremin, sculpteurs de l'académie de peinture et de sculpture: sous le bassin est cette inscription :

Fons hortorum ;
Puteus aquarum viventium.

Application heureuse de ces paroles de l'écriture à la destination de cet édifice, qui consiste à fournir de l'eau au jardin des Tuileries. Au milieu et au-dessus du cintre est une campanille de charpente, revêtue de plomb doré, où sont les timbres de l'horloge et ceux du carillon.

FONTAINE DES AUDRIETTES.

Cette fontaine est élevée sur les dessins de M. Moreau. La simplicité de sa composition et la pureté de ses profils en font le principal

mérite ; la figure de naïade en bas-relief et les ornements qu'on y voit sont de M. Mignot.

FONTAINE D'ALEXANDRE,

Ou de la Brosse.

Elle est située rue St.-Victor, au coin de la rue de Seine. Elle tire son nom d'une vieille tour à laquelle elle est adossée, et qu'on nomme la Tour d'Alexandre. On y lit ces deux vers du poète Santeuil, qui font allusion à la bibliothèque de St.-Victor qui en était voisine:

Quæ sacros doctrinæ aperit domus intima fontes
Civibus exterior dividit urbis aquas.

FONTAINE D'AMOUR.

Elle est placée à la Butte-St.-Roch, au coin de la rue des Moineaux et des Moulins. Elle donne de l'eau de la Seine. Son nom rappelle celui des anciens puits d'amour, où les amants d'autrefois se donnaient des rendez-vous. On y chantait, on y dansait, et comme sur un autel, on y jurait de s'aimer toujours : les prédicateurs et les dévots, gens fâcheux, ennemis des amours, troublèrent ces galantes assemblées. (*Voy. les Essais sur Paris.*)

FONTAINE DE LA CHARITÉ.

Elle est dans la rue Taranne, près d'une des portes de l'église de l'hôpital de la Charité. On y lit ces deux vers de Santeuil :

Quem pietas aperit miserorum in commoda fontem,
Instar aquæ largas, fundere monstrat opes.

FONTAINE DE LA CROIX DU TRAHOIR,

Au coin de la rue de l'Arbre-Sec et de celle de St.-Honoré.

Elle était située autrefois au milieu de la rue de l'Arbre-Sec. François Ier, en 1529, l'avait fait reconstruire en cet endroit, mais comme elle gênait le passage, elle fut transférée, en 1636, dans le coin qu'elle occupe aujourd'hui. On la destina à servir de réservoir aux eaux d'Arcueil qui s'y rendent par des canaux qui passent sous le pavé du Pont-Neuf, et sont distribués ensuite en plusieurs endroits de la ville. En 1776, cette fontaine fut reconstruite d'après les dessins de M. Soufflot, et ce n'est pas son meilleur ouvrage.

FONTAINE DE St.-MARTIN,

Ou du Verbois.

Les religieux de St.-Martin-des-Champs offrirent, en 1712, l'emplacement qu'elle occupe, afin d'avoir eux-mêmes une partie de l'eau. La ville accepta l'offre, à condition que

le regard de la fontaine serait établi dans une ancienne tour du couvent, sur la rue St.-Martin, près l'encoignure de la rue du Verbois, et qu'il y serait fait une porte en dehors pour les officiers chargés de la garde des fontaines. On donna douze lignes d'eau aux religieux, et la fontaine fut construite en 1712. Elle donne de l'eau à l'aqueduc de Belleville.

FONTAINE St.-MICHEL,

Au haut de la rue de la Harpe, place St.-Michel.

Lorsqu'en 1684 on abattit la porte de la ville qui était en cet endroit, et qu'on appelait la porte St.-Michel, on y fit construire, sur les dessins de Bullet, cette fontaine qui présente une vaste niche, accompagnée de deux colonnes d'ordre dorique. Sur une table de marbre sont gravés ces deux vers de Santeuil :

Hoc in monte suos referat, sapientia fontes
Ne tamen hanc puri respuat fontis aquam.

FONTAINE DES CORDELIERS,

Rue des Cordeliers, près de la nouvelle entrée du passage du Commerce.

Elle fut d'abord construite en 1672, lorsqu'on abattit la porte de la ville qui était en cet endroit; elle fut ensuite rebâtie, en 1717, telle qu'on la voit aujourd'hui. On y lit ces deux vers de Santeuil :

Urnam Nympha gerens dominam properabat in urbem,
Hîc stetit, et largas lætus profudit aquas.

FONTAINE DESAIX,

Place Dauphine.

Aussitôt qu'on apprit la victoire de Marengo, on proposa d'ouvrir une souscription pour élever un monument au général DESAIX, tué sur le champ de bataille, et dont la valeur et le généreux dévouement contribuèrent au triomphe de cette mémorable journée. Plus de 600 personnes s'empressèrent de concourir à cet acte de reconnaissance; entre autres la plupart des officiers de l'armée d'Italie. Il y eut bientôt près de 27,000 francs de souscriptions. Le 7 thermidor an 8, les souscripteurs nommèrent un comité de treize personnes pour diriger l'exécution. Ce comité choisit la place Dauphine pour l'emplacement de ce monument, que l'on voulut utiliser en plaçant une fontaine dans sa base. Le projet fut mis au concours, et le citoyen Percier fut choisi pour l'architecture, et le citoyen Fortin pour la sculpture. La première pierre fut posée le 25 fructidor an 9. A cette époque, on apprit que l'armée d'Egypte, non contente d'avoir partagé la gloire de Desaix, avait voulu contribuer aux frais du monument qu'on lui élevait à Paris, et qu'elle avait versé à cet effet la somme de 19,000 francs dans les coffres de l'armée. Cette augmentation de fonds

donna l'idée de s'occuper des moyens de procurer abondamment de l'eau à la nouvelle fontaine, et l'on accepta la soumission du citoyen Montgolfier de construire un belier hydraulique, placé sous le Pont-Neuf, pour fournir à la fontaine 4 pouces d'eau courante.

Ce monument représente la France militaire couronnant la figure thermale du général Desaix. Sur le devant du piédestal le nom de Desaix est en lettres d'or, entouré d'une couronne de chêne, et au bas sont ses dernières paroles: « Allez dire au Premier Consul « que je meurs avec le regret de n'avoir pas « assez fait pour vivre dans la postérité. » Les deux fleuves, le Pô et le Nil, témoins des victoires de Desaix, sont représentés avec leurs attributs sur le bas-relief circulaire, et deux Renommées gravent sur des écussons, l'une, *Thèbes et les Pyramides*, l'autre, *Kehl et Marengo*. Un riche trophée, composé des dépouilles des peuples différents qu'il a vaincus, est placé derrière le piédestal. Sur la base sont gravées les deux inscriptions suivantes :

« Landau, Kehl, Weissembourg, Malte,
« Chebreis, Embabé, les Pyramides, Sédiman,
« Sammanhout, Kéné, Thèbes, Marengo, fu-
« rent témoins de ses talents et de son courage.
« Les ennemis l'appelaient le Juste; les sol-
« dats, comme ceux de Bayard, Sans-Peur

« et Sans Reproche. Il vécut, il mourut pour « la patrie. »

Sur celle de derrière :

« L. Ch. Ant. Desaix, né à Ayat, dépar- « tement du Puy-de-Dôme, le 17 août 1768, « mort à Marengo, le 25 prairial an 8 de « la république. Ce monument lui fut élevé « par des amis de sa gloire et de ses vertus, « sous le consulat de Bonaparte, l'an 10 de « la république. » Au-dessous de ces inscriptions on a gravé sur une plinthe en marbre, qui entoure la base, tous les noms des corps de l'armée d'Egypte et de l'armée d'Italie, et des personnes de toutes les classes qui ont souscrit pour ce monument. Quatre têtes de lion en bronze, jettent l'eau dans un bassin circulaire.

PALAIS DU CORPS-LÉGISLATIF.

Ce palais était autrefois le palais Bourbon, construit, en 1722, sur les dessins de Girardini, architecte italien, et de Lassurance. Cette construction fut ensuite continuée par Gabriel, le père; et lorsque le prince de Condé en eut fait l'acquisition, Barreau et le Carpentier y firent exécuter de grandes augmentations.

Une vaste demi-lune précède l'entrée magnifique de ce palais; un péristile d'ordre co-

rinthien avec un avant-corps au milieu, forme cette entrée. Deux pavillons terminent le péristile, ils sont décorés du même ordre, et se raccordent avec les colonnes isolées, par trois entre-colonnements de la cour. C'est pour recevoir le conseil des cinq-cents, que l'on a fait les changements que l'on voit aujourd'hui: ils ne sont pas heureux, et le bon goût ne les approuve pas. Ce palais est vaste; sa vue est magnifique: elle règne sur la place de la Concorde, les Champs-Elysées, les Tuileries, et la Seine qui coule au pied de la terrasse.

ÉGLISE DE LA MADELAINE.

Charles VII fonda une chapelle dans la partie du faubourg St.-Honoré, appelée la Ville-l'Evêque, sous le vocable de Sainte Madelaine. Il y fit instituer une confrérie, à laquelle lui et la reine sa femme se firent inscrire. La population de ce quartier s'étant considérablement accrue, elle fut érigée en paroisse; mais l'église se trouvant alors trop petite, on s'occupa de la construction d'une nouvelle. On voulut qu'elle fût construite avec une sorte de magnificence, et qu'elle servît même de décoration à la place Louis XV. M. Contant d'Ivry, architecte de M. le duc d'Orléans, fut choisi; ses plans et ses dessins furent acceptés; mais cet architecte étant mort au

milieu de sa construction, M. Couture lui succéda. Cet ouvrage a été interrompu.

Cette basilique forme une croix, et a 264 pieds de longueur, et 138 pieds de largeur. Le portail principal présente déja douze colonnes corinthiennes de face, chacune de 6 pieds de diamètre. De chaque côté de l'édifice, et en retour du portail, règne une galerie qui s'étend jusqu'à l'avant-corps de la croisée, et qui est formée en dehors par un rang de colonnes du même ordre et de la même proportion : ce qui produirait, si ce monument était achevé, du côté de la place de la Concorde, un magnifique péristile.

ÉGLISE St.-ROCH,

Rue St.-Honoré.

Ce temple, commencé en 1633, par le Mercier, fut achevé en 1736, par Jules-Robert de Cotte; le portail qui avait été dessiné par Robert de Cotte, son père, est formé des ordres dorique et corinthien: le premier porte en amortissement deux groupes de pierre, représentant les quatre pères de l'église latine, sculptés par Francois; le second est surmonté d'un fronton. Une croix accompagnée de deux anges adorateurs, couronne le tout. Les trophées, candélabres et autres ornements, ont été sculptés par Monteau. L'ar-

chitecture de l'église est dorique. Les trois chapelles qui sont placées successivement derrière le chœur, donnent à cette église un caractère de singularité qui n'a guère d'exemples, et dont l'effet est presque théâtral. Cet édifice s'honore de renfermer les cendres de plusieurs personnes illustres. Près de la sixième chapelle, à gauche en entrant, au pied d'une pyramide, une colonne tronquée indique le tombeau de Pierre-Louis Moreau de Maupertuis, né à St.-Malo en 1698, et mort à Bâle le 27 juillet 1759. Dans la sixième chapelle on y voit aussi celui d'André le Nôtre, le premier qui sut donner aux jardins cette magnificence dont brillent le jardin des Tuileries, les parcs de Versailles, Trianon, Chantilly, St.-Cloud. Les ombres de la tendre Déshoulières, du grand Corneille et du poète Regnier Desmarets, errent aussi sous les voûtes de l'église de St.-Roch.

SAINT-EUSTACHE. (Eglise)

Une ancienne chapelle, nommée Ste.-Agnès, bâtie à la fin du 12e. siècle, en fut l'origine. La construction de l'église qui existe aujourd'hui, fut commencée le 19 août 1532. Jean de la Barre, prévôt et lieutenant-général au gouvernement de Paris, en posa la première pierre. Elle ne fut achevée qu'en 1642. Cette

église est une des plus vastes de Paris ; son architecture est un mélange bizarre des genres grec et gothique. L'intérieur étonne par sa hardiesse : ce sont des piliers élancés, des colonnes sans proportion et d'une grande légèreté, terminées par des chapiteaux corinthiens qui supportent des voûtes d'une élévation et d'une coupe extraordinaires. On remarque à celle du chœur et à celle de la croisée deux clefs qui présentent une saillie prodigieuse, formée d'arêtes qui se présentent en faisceaux. Le portail est formé de deux ordres l'un sur l'autre, le dorique et l'ionique ; aux deux extrémités s'élèvent deux tours carrées ou campanilles. Au tympan du fronton est un bas-relief, représentant le sacrifice de la messe, par M. Berruer.

Plusieurs personnes illustres ont été enterrées dans l'église de St.-Eustache. Voici les plus considérables.

Le ministre Colbert. — Bernard de Girard, seigneur du Haillan, natif de Bordeaux, historiographe de France. — Marie Jars de Gournay, savante à qui le public est redevable de la compilation des *Essais de Montaigne*. — Vincent Voiture, poète, courtisan, et un des plus beaux esprits de son temps. — Claude Favre, sieur de Vaugelas, de l'académie française, célèbre grammairien. — François

de la Motte le Vayer, de l'académie française. — Ant. Furetière, de l'académie française. — Isaac Benserade, poète également favorisé de l'amour et de la fortune. — Le comte de Tourville, l'un des plus grands hommes de mer que la France ait produit. — Charles de la Fosse, un des grands peintres de l'école française, élève de le Brun. — François de Chevert, lieutenant-général des armées du roi: sans aïeux, sans fortune, sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au service à l'âge de onze ans; il s'éleva malgré l'envie, à force de mérite, et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.

HOTEL DE SOUBISE.

La principale entrée est rue de Paradis, quartier Ste.-Avoye. Les premières constructions de cet hôtel sont dues à Olivier de Clisson, connétable de France. Il a appartenu ensuite à la maison de Lorraine, et a porté le nom de Guise jusqu'en 1697, que François de Rohan, prince de Soubise, qui l'acheta des héritiers de la duchesse de Guise, le fit construire tel que nous le voyons à présent. Sa construction fut commencée en 1706. Le portail principal est orné de colonnes corinthiennes et de trophées, qui portent sur chaque chaîne de refends. Son amortissement est

formé des figures d'Hercule et de Pallas, sculptées par Coustou le jeune. Les statues de la Prudence et de la Renommée, assises sur les acrotères de la balustrade du côté de la cour, sont de le Lorrain. La cour est entourée d'une galerie couverte et soutenue par des colonnes groupées, d'ordre composite, couronnées de balustrades qui font un très-bel effet. La façade du bâtiment est ornée des ordres composite et corinthien, de groupes et de figures grandes comme nature, des Saisons sculptées par le Lorrain, et placées dans les arrières-corps de cette façade, sur des groupes de colonnes.

HOTEL THÉLUSSON,

Chaussée d'Antin.

Un salon circulaire, dont la moitié est en saillie, au milieu de la façade de cet hôtel, est orné d'un péristile corinthien, et paraît assis sur un rocher qui forme une grotte : c'est un temple à Vénus, auquel on a adossé une maison par-derrière. Malgré la bizarrerie de cette construction, l'intérieur est recommandable par la beauté de ses peintures ; celles du salon d'assemblée, et du plafond de la salle de concert, sont de la plus grande beauté.

HOTEL DE BULLION,

Rue Platrière.

Il fut bâti en 1630, par Claude de Bullion, surintendant des finances. En 1780, un particulier qui l'acheta, le fit reconstruire conformément à ses intérêts. Cet hôtel intéresse par les ventes qui s'y font presque journellement de meubles précieux, de bijoux, de livres provenant de quelques bibliothèques particulières, et de tableaux rares, souvent du plus grand prix.

GARDE-MEUBLE.

Ce bâtiment occupe toute la colonnade de la place de la Concorde. La porte d'entrée est sur la place, au milieu de la façade. Cet édifice renfermait autrefois beaucoup d'objets d'une grande valeur, et dignes d'exciter la curiosité ; mais la plupart se trouvent transportés à la bibliothèque nationale, et au muséum des arts. Il reste encore beaucoup de tentures curieuses par leur ancienneté et leur perfection. De ce nombre il faut distinguer les batailles de Scipion, en 22 pièces, achetées par François Ier, 22,000 écus à des ouvriers flamands. Ces tapisseries sont d'après les dessins de Jules Romain. On y voit aussi divers sujets de chasse, sur les dessins d'Oudry,

et plusieurs traits de l'histoire de dom Quichotte, sur les dessins de Coypel fils.

CHATEAU D'EAU.

Cet édifice fait face au Palais-Royal, aujourd'hui du Tribunat, où était auparavant l'hôtel de Sillery; il fut élevé du temps de la régence, sur les dessins de Robert de Cotte. Là sont les réservoirs d'eau de la Seine et d'eau d'Arcueil, pour les bassins du palais du Tribunat et des Tuileries. Ce bâtiment a 20 toises de face : au milieu est un avant-corps formé par quatre colonnes d'ordre toscan, couronnées d'un fronton. Au-dessus sont un fleuve et une naïade, figures à demi-couchées et sculptées par Coustou le jeune : l'une représente la Seine, l'autre, la fontaine d'Arcueil. Sur un marbre noir on lit : *Quantos effundit in usus.*

LE GRAND-CHATELET.

Cet édifice, qui résista aux efforts des Normands, vient d'être démoli. Cette démolition procurera plus d'air et de salubrité au quartier voisin de cette antique forteresse, que quelques historiens ont cru avoir été bâtie par Jules César; mais, pour apprécier cette opinion, il suffisait de considérer quelle était l'architecture des Romains, et quelle était

celle du Grand-Châtelet. On doit, dit-on, établir un marché sur l'emplacement de cet antique monument.

BAINS VIGIER,

Près le Pont-National, vis-à-vis le pavillon des Tuileries, dit le Pavillon de Flore.

On trouve des bains sur la rivière, au bas du Pont-Neuf, du Pont-Marie, du Pont-au-Change et du Pont-National; il y en a aussi sur le quai Bonaparte, au coin de la rue de Belle-Chasse, rue St.-Joseph, n.° 4, quartier Montmartre; sur le boulevard du Temple; au Wauxhall d'été; dans la rue du Temple, et dans celle des Petits-Augustins. Parmi les bains placés sur la rivière, on doit citer les Bains Vigier. Le bateau qui les porte a la longueur d'un grand navire; il contient 140 baignoires, et a deux étages. On trouve à chaque étage des galeries ornées de colonnes et de pilastres, avec de beaux plafonds : elles sont éclairées par des campanilles communiquant de l'une à l'autre galerie. Au dehors du bateau est une espèce de porche orné d'arbustes et de fleurs de toute espèce; et vis-à-vis, sur le bord de la rivière, on voit un parterre fort agréable. Tout, dans cet établissement, se réunit pour y faire trouver la commodité, l'élégance et l'agrément.

Ces bains sont ouverts au public pour la modique somme de 30 sous.

On trouve aussi sur la Seine deux écoles de natation, l'une, à la pointe de l'île St.-Louis, et l'autre, au bas du quai d'Orsay, entre le pont de la Concorde et le Pont-National.

BAINS CHINOIS,

Boulevard de Choiseul, au coin de la rue de la Michaudière.

Une compagnie d'actionnaires a profité, pour établir ces bains, des eaux conduites dans ce quartier par la pompe à feu, de la situation favorable du local, et du goût que l'on a aujourd'hui pour les constructions bizarres, extravagantes, et d'un genre neuf. Les actionnaires qui ont sans doute bien calculé ce qui peut résulter de l'attrait puissant qu'on trouve dans tout ce qui est d'un goût baroque ou barbare, sont parvenus, à cet égard, au dernier degré de perfection. Une masse de rochers sert de soubassement à une construction circulaire, terminée, à ses deux extrémités, par deux pavillons qui s'avancent sur le boulevard. Toute l'architecture est turque, chinoise et persane : elle est de M. le Noir, surnommé le Romain. L'intérieur est fort commodément distribué.

HOTEL DE LONGUEVILLE,

Place du Carrousel.

C'était l'ancien hôtel de Chevreuse, le berceau de la fronde et de la politique de ce fameux cardinal de Retz, qui eut, dit M. de Saint-Foix, toutes les grandes qualités qu'il voulut avoir, et qui ne voulut point avoir celles d'un évêque, d'un citoyen et d'un honnête homme. Cet hôtel, long-temps habité par des ducs et des princes, l'est aujourd'hui par des commis. On y a établi un magasin de tabac, un bureau de messageries, et un bal pour les grisettes.

COLLÉGE MAZARIN,

OU DES QUATRE-NATIONS,

Quai Malaquais.

Fondé en 1661, par le cardinal Mazarin, il fut commencé sur les dessins de Leveau, et achevé par Lambert et d'Orbay, à la fin de l'année 1662. Un demi-cercle, au milieu duquel est le portail de l'église qui fait avant-corps, deux ailes de bâtiments, d'ordre corinthien, dont l'avancement intercepte la vue du quai, et nuit à son agrément, voilà la façade de cet ancien collége. Le portail de l'église est orné de six groupes de figures

sculptées par Desjardins. Derrière ce frontispice s'élève le dôme, décoré de pilastres accouplés d'ordre composite. Il est regardé comme un chef-d'œuvre de l'art. Une singularité qui prouve l'adresse des architectes, c'est que la forme extérieure de ce dôme est sphérique, tandis que celle de l'intérieur est elliptique. Dans cette église reposent les cendres du cardinal Mazarin, à droite du sanctuaire.

COLLÉGE DE FRANCE,

Place Cambrai, rue St.-Jacques.

Le vœu de François Ier est accompli. Ce monarque, ami des lettres et des sciences, voulait établir un collége où toutes les sciences et les langues eussent été gratuitement enseignées : c'est ce qui se pratique aujourd'hui au collége de France. Des professeurs distingués, payés par le gouvernement, y donnent des leçons gratuites d'hébreu et de syriaque, d'arabe, de turc et de persan, de grec, d'éloquence latine, de poésie, de littérature française, de mathématiques, d'astronomie, de mécanique, de physique expérimentale, de médecine-pratique, d'anatomie, de chimie, d'histoire naturelle, de droit canon, de droit de la nature et des gens, d'histoire et de morale : ces leçons sont com-

munes à tous ceux qui veulent en profiter. Ce collége est reconstruit sur les dessins de M. Chalgrin. On voit dans la salle des séances publiques, un plafond où est peinte une allégorie à la gloire des princes, par M. Taraval.

MONT-DE-PIÉTÉ.

Cet utile établissement est situé rue des Blancs-Manteaux : il n'a commencé en France que l'année 1777. On y donne le tiers de la valeur des objets mis en gage; les intérêts sont peu considérables. Les bâtiments sont neufs, vastes et magnifiques.

HOTEL DE LA FORCE.

Cet hôtel, après avoir appartenu à plusieurs princes de la maison royale, à plusieurs seigneurs de la cour, fut possédé par Jacques de Caumont, duc de la Force, qui lui a laissé son nom. Cette maison sert maintenant de prison; son étendue, la salubrité de l'air qu'on y respire, la commodité des appartements, en font un lieu de sûreté plutôt qu'une prison. Sa principale entrée est près de la rue St.-Antoine, et au bout de celle du Roi-de-Sicile. Du côté de la rue Pavée, elle a une autre entrée qui présente une porte moderne, construite avec le caractère massif et solide

que doit avoir une prison. C'est le seul morceau d'architecture qu'il y ait à Paris dans ce genre.

CONCIERGERIE,

Située sous le Palais de Justice.

Elle renferme ceux des prévenus qui ont été mis en état d'accusation; c'est là qu'ils attendent leur jugement définitif. Son entrée est dans la cour du Palais : elle est indiquée par une arcade ornée de refends, qui conduit à la première porte.

SAINTE-PÉLAGIE.

Cette maison est située rue du Puits-de-l'Hermite, derrière l'hôpital de la Pitié: elle fut fondée par Marie Boneau, veuve de J. J. de Beauharnois de Miramion. Elle était destinée à recevoir les femmes et les filles condamnées à une pénitence forcée, et celles qui se condamnaient à une pénitence volontaire. Cette maison de pénitence et de dévotion est devenue une vaste prison où l'on renferme ceux que la sûreté publique oblige d'arrêter, et ceux qui sont condamnés à la détention par le tribunal de police correctionnelle.

PRISON DE L'ABBAYE.

Elle est particulièrement destinée aux militaires.

MADELONETTES.

Cette maison était jadis destinée aux femmes débauchées, que le ciel, par un effet de sa grace, voulait bien appeler à une conversion sincère, et à une pénitence volontaire. Elle sert maintenant de prison aux femmes prévenues de crimes et de délits de toute espèce.

SAINT-LAZARE,

Faubourg St.-Denis.

On y renferme les femmes et les filles condamnées à la détention. On fabrique dans cette maison des ouvrages de toute beauté, tels que chemises brodées, dentelles, etc.

HOTEL-DIEU.

Saint Landry fonda, dit-on, cet hôpital: Saint Louis et Henri IV en furent les bienfaiteurs. De quelque pays, de quelque religion que soit un malade, il est reçu dans cet hospice, pourvu qu'il n'ait aucunes maladies scrofuleuses, épileptiques et vénériennes. On est toujours étonné de voir ce monument élevé à l'humanité dans l'emplacement où il se trouve. Depuis long-temps on a reconnu la nécessité de le transférer dans un lieu plus salubre. Il serait à desirer que le gouvernement, dont toutes les vues sont

tournées vers le bien public, s'occupât d'accomplir les vœux de tous les habitants de Paris à cet égard.

HOPITAL GÉNÉRAL, DIT LA SALPÊTRIÈRE.

Cet hôpital est ainsi nommé de la préparation des salpêtres qui s'y faisaient. Louis XIV le fonda en 1656. M. Pomponne de Bellièvre, premier président, la duchesse d'Aiguillon, et le cardinal Mazarin, furent les bienfaiteurs de cet hospice. Plusieurs milliers de pauvres y sont entretenus, logés et nourris. Presque toutes les jeunes filles y sont occupées à faire de la dentelle, de la tapisserie, et autres ouvrages. Il y a trois grands dortoirs composés de 250 cellules pour les vieilles gens mariés, et ce lieu est nommé *les ménages*. Dans une cour séparée est la maison de force pour les filles et femmes débauchées qu'on y met en correction. Il y a aussi un emplacement pour les folles et les imbécilles. L'église est de M. Libéral Bruant. Elle consiste en un dôme octogone de 10 toises de diamètre, percé par huit arcades aboutissant à quatre nefs de 12 toises de long chacune, et formant une croix.

HOPITAL DES INCURABLES,

Rue de Sèves.

Il a été institué par le cardinal de la Rochefoucault, pour les vieillards et toutes les personnes attaquées de maux incurables, excepté les humeurs scrofuleuses et le mal caduc.

HOPITAL DES PETITES-MAISONS,

Rue de Sèves.

La ville de Paris l'a fondé en 1597. On nomme cet hôpital *Petites-Maisons*, parce que les cours sont entourées de maisons fort basses; on y reçoit les fous, ainsi que les vieilles gens des deux sexes, infirmes, moyennant une somme de 1400 liv. une fois payée.

HOSPICE ST.-LOUIS,

**** Au haut de la rue de Bondi.**

Henri IV en fut le fondateur en 1607; il dépend de l'Hôtel-Dieu, d'où l'on y transfère ceux qui sont attaqués de maladies contagieuses.

HOSPICE DE LA MATERNITÉ,

Rue d'Enfer.

On y reçoit les femmes enceintes, deux mois avant le terme présumé de leurs couches.

HOSPICE DES ORPHELINS.

Près le Jardin des Plantes.

C'est le refuge des petits garçons indigents. On les élève avec soin, et on les occupe à des travaux utiles.

Il est encore plusieurs hospices dont nous nous dispenserons de donner ici une notice.

INSTITUTION DES ENFANTS AVEUGLES.

Que ne doit-on pas à celui dont le génie seconde la bienfaisance et la charité! Par les soins ingénieux et assidus de M. Haüy, les enfants aveugles apprennent à réparer les torts de la nature, et à suppléer au sens qu'elle leur a refusé, avec l'instruction qu'ils reçoivent dans cet établissement. On leur enseigne la lecture, la géographie, le calcul, l'art de l'imprimerie, par le moyen des livres, des cartes et des caractères en relief. La finesse du tact est chez eux une chose étonnante. Ces infortunés pouvant ainsi se livrer à l'exercice de beaucoup d'arts d'utilité et d'agrément, deviennent précieux à la société et au gouvernement, et ils excitent l'intérêt qu'inspire le malheur, et que méritent les talents.

Rien n'est plus touchant que l'hymne composé par M. l'abbé Aubert, pour être chanté par ces enfants devant leurs bienfaiteurs:

il a été mis en musique par M. Gossec. Nous le rapportons ici, persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connaître ce morceau plein de sentiment.

O ciel! pour combler tes bienfaits,
Ouvre un instant notre paupière,
Et nous n'aurons plus de regrets
D'être privés de la lumière.
Que notre œil contemple les traits
De ceux dont la main nous soulage,
Et referme-le pour jamais :
Nos cœurs en garderont l'image.

L'institution des enfants aveugles, qui était rue St.-Denis, a été transférée aux Quinze-Vingts. Les mercredi et samedi, les curieux peuvent assister aux exercices de ces jeunes aveugles.

MANUFACTURE DES GOBELINS,

Au coin de la rue Mouffetard.

Gilles Gobelin, de Rheims, le plus fameux ouvrier pour la teinture en laine qu'on ait vu jusqu'alors, vivait sous le règne de François Ier; il fit bâtir une maison sur la rivière de Bièvre, qui fut d'abord appelée Folie-Gobelin; elle reçut par la suite le nom d'Hôtel des Gobelins, qu'elle a conservé jusqu'alors. C'est au zèle du ministre Colbert que la France doit l'établissement de cette célèbre manufacture. En 1667, le roi lui donna, par un édit, une forme constante, et en confia la

direction au fameux le Brun, son premier peintre. Rien n'est plus curieux que ce travail, rien n'est plus beau que les ouvrages qui sortent de cette manufacture, soit en haute, soit en basse lisse, et que les riches tentures qui y sont fabriquées. Par la correction du dessin, la richesse des matières, la force et la vivacité des couleurs, elles peuvent le disputer, pour l'effet, aux tableaux des grands maîtres.

Le citoyen Charles Guillaumot, directeur de cet établissement, se fait un plaisir de faire voir aux étrangers les chefs-d'œuvre de cette manufacture.

MANUFACTURE DES GLACES,

Rue de Reuilly, faubourg St.-Antoine.

On y polit et on étame les glaces acoulées à St.-Gobin et à Cherbourg. Autrefois Venise nous fournissait nos glaces; mais Colbert, qui n'avait rien tant à cœur que d'animer l'industrie française, et contribuer à la prospérité de sa patrie, établit en France plusieurs manufactures de glaces qui égalèrent bientôt celles de Venise.

MANUFACTURE DE PORCELAINE,

Rue du Temple.

Il existe à Paris plusieurs manufactures de porcelaine, parmi lesquelles on doit distinguer

celle des citoyens Guénard et Dyle, rue du Temple, au coin du boulevard. Pour la qualité de la matière et la beauté des vases, elle rivalise avec celle de Sèves. Un procédé nouveau et précieux lui assure la supériorité sous d'autres rapports. Ce procédé consiste à fixer les couleurs sur la couverte, de manière que l'action du feu n'en altère point les effets ni la fraîcheur. L'artiste qui l'a imaginé est un peintre très-habile attaché à cette manufacture. On a vu de lui des portraits sur porcelaine, d'une parfaite ressemblance, d'un dessin hardi et pur, et d'une beauté de coloris étonnante.

MANUFACTURE D'HYGIOCÉRAMES

DU C. FOURMY,

Rue de la Pépinière, n.° 741.

Les hygiocérames sont une espèce de poteries qui se rapprochent, pour le prix, des faïences et des poteries blanches appelées en France *terres anglaises ;* mais ils leur sont bien supérieurs par une réunion de qualités qui les placent parmi les inventions les plus utiles. A l'exemple des Chinois, qui ne se sont pas bornés à la seule porcelaine de luxe, le cit. Fourmy, par une longue suite d'essais, a obtenu dans ce genre des variétés infinies, propres à tous les besoins, et à la portée de toutes les classes des consommateurs. Pour les

usages communs, il en fait de moins précieux qui supportent encore mieux ces alternatives, et qui se rapprochent du prix de nos poteries communes, sans s'éloigner de la solidité, de la propreté, et de la salubrité des plus belles porcelaines.

PLACE DES VICTOIRES.

François d'Aubusson, duc de la Feuillade, pair et maréchal de France, fit construire la place des Victoires, et ériger le monument qui jadis s'élevait au milieu. Cette place est de forme elliptique; les bâtiments qui l'entourent sont réguliers, décorés de pilastres ioniques, et bâtis sur les dessins de Jules-Hardouin Mansard. On doit élever au milieu de cette place un monument à la gloire de Kléber et Desaix.

PLACE VENDOME.

La ville fit construire cette place sur les dessins de Jules-Hardouin Mansard. Sa forme est un parallélogramme dont les angles sont coupés à pans. Elle est décorée de pilastres corinthiens, au-dessus desquels règne une espèce de soubassement à refends percé de portiques. Au milieu de cette place était autrefois la statue équestre de Louis XIV, fondue en bronze d'un seul jet, par Jean-Balthasar Keller, d'après les dessins et modèles de Gi-

rardon. On assure qu'il y entra 70 milliers de métal, et que 20 hommes, assis et rangés des deux côtés d'une table, eussent été à l'aise dans le ventre du cheval. Cette statue équestre était sur un piédestal de marbre blanc de 30 pieds de hauteur, et de 24 pieds de long sur 13 de large.

PONTS DE PARIS.

PONT-DE-BOIS.

Il communique à l'île Louvier.

PONT-MARIE.

Il sert de communication du Port-St.-Paul à l'île St.-Louis. Il a été bâti en 1614.

PONT-DE-LA-TOURNELLE.

Il communique du quai de la Tournelle à l'île St.-Louis. Il est composé de six arches d'un grand caractère.

PONT-NOTRE-DAME.

Il fut bâti en 1499, sur les dessins de Jean Joconde.

PONT-DE-L'HOTEL-DIEU.

Appelé autrefois le Pont-au-Double, situé derrière l'Hôtel-Dieu: il n'y passe que des gens de pied.

PETIT-PONT.

Il fut commencé en 1394 sous Charles VI. En 1718, deux bateaux de foin embrasés le détruisirent, et consumèrent les maisons qui étaient dessus. Il a été reconstruit sans maisons.

PONT-AU-CHANGE.

Ce pont, qui était autrefois en bois, fut consumé en 1621 et en 1639; depuis il a été rebâti en pierre. On y voyait avant la révolution, les figures de Louis XIV, enfant, celle de Louis XIII et de la reine Anne d'Autriche. Ces figures en bronze sont actuellement au musée de la rue des Petits-Augustins.

PONT-St.-MICHEL.

Il communique de la Cité à la Place-St.-Michel.

PONT-NEUF.

Ce pont s'étend sur les deux bras de la Seine, et communique, de la rue de la Monnaie, à la rue de Thionville. Sa largeur est de 13 toises, et sa longueur de 170. C'est un des plus beaux ponts de l'Europe. Il a été commencé par Jacques Audrouet Ducerceau, sous le règne de Henri III, et fini sous celui de Henri IV, par Guillaume Marchand.

PONT-NATIONAL,

Vis-à-vis les Tuileries.

Il a été bâti par Louis XIV. Il remplace un ancien pont de bois qui fut emporté par le dégel de 1684. Il est soutenu par quatre piles et deux culées qui forment cinq arches, dont les cintres d'un trait hardi et correct sont d'une grande beauté. Sur une des piles de l'arche la plus voisine de la porte des Tuileries, on a tracé une échelle, divisée en pieds et pouces, qui marque la hauteur de la rivière.

PONT-DE-LA-CONCORDE,

Vis-à-vis le corps-législatif.

Il a été commencé en 1787, et fini en 1791, d'après les dessins et sous la conduite de M. Perronet, premier ingénieur des ponts et chaussées. Les arches surbaissées sont soutenues par des piles légères avec des colonnes engagées. Les parapets sont formés en balustrades légères.

PONT-DES-ARTS,

Vis-à-vis le Louvre et le collége Mazarin.

Ce pont, qui ne doit servir qu'aux gens de pied, sera bientôt achevé.

QUAIS.

Les deux quais qui bordent la rivière, depuis le Pont-Neuf jusqu'au pont des Tuileries, sont les deux plus beaux quais de Paris.

Quai-de-la-Mégisserie ou de la Ferraille, à cause des vieilleries qu'on y vend : il est aussi renommé pour la vente des fleurs, des plantes et des oiseaux.

Quai-des-Augustins ou de la Vallée. C'est sur ce quai que se vend la volaille. C'était autrefois un terrain planté de saules, ordinairement inondé l'hiver, et qui servait de promenade en été.

Quai-de-Gêvres. Il n'y passait que des gens à pied ; il était couvert et bordé de boutiques des deux côtés. On a construit, en 1787, un quai découvert avec parapets et trottoirs.

Quai-Pelletier. Il a pris son nom du prévôt des marchands qui le fit construire en 1675, par Pierre Bullet. Une voussure qui paraît suspendue, et dont le trait est admirable, forme le trottoir : il commence au Pont-Notre-Dame et finit à la place de Grève.

Quai-Desaix. Il sera du côté opposé au quai de la Ferraille, près le théâtre de la Cité ; il communiquera du Pont-au-Change au Pont-Notre-Dame.

Quai-Bonaparte. Il s'étendra du Pont-Na-

tional au Pont-de-la-Concorde. Il s'appelait autrefois quai d'Orsay.

THÉATRES.

En 1547, les confrères de la Passion ayant été contraints, à cause de leurs jeux indécents, d'abandonner leur théâtre de l'hôpital de la Trinité, ils achetèrent, le 18 juillet 1548, une partie de l'emplacement des hôtels de Bourgogne et d'Artois, situés rue Mauconseil. Le 17 novembre suivant, le parlement leur défendit expressément de représenter les mystères sacrés, et leur permit néanmoins de jouer des *mystères profanes, honnêtes et licites, sans offenser ou injurier autre personne.* Les mystères de la Passion furent alors remplacés par des pièces profanes. Mais comme d'après le titre religieux qu'avaient les confrères de la Passion, il ne leur convenait plus de monter eux-mêmes sur le théâtre pour y jouer des pièces profanes, ils louèrent leur hôtel de Bourgogne et leur privilége à une autre troupe de comédiens, et se réservèrent seulement pour eux et leurs amis deux loges qu'on appela les loges des maîtres. Ce fut par cette nouvelle troupe qu'Etienne Jodelle fit, pour la première fois, jouer des tragédies et des comédies de sa composition. Le parlement, en 1577, autorisa ces nouveaux comédiens

de l'hôtel de Bourgogne, à continuer leurs jeux sans scandale, et à les commencer à trois heures après-midi. En 1597, les confrères de la Passion sollicitèrent auprès de Henri IV la permission de jouer des mystères et autres pièces. Le roi la leur accorda; mais le parlement s'y opposa en partie, en n'enregistrant que ce qui concernait le jeu des pièces profanes, honnêtes et licites, et prohiba expressément les comédies de la Passion et des mystères. Une de ces pièces profanes, honnêtes et licites fut représentée à l'hôtel de Bourgogne, le 26 janvier 1607, devant Henri IV et toute sa cour. Dans cette pièce on voyait un Parisien qui se plaignait à sa femme de la cherté excessive du vin causée par les droits d'entrée, et lui disait qu'il était résolu de ne plus payer aucun impôt, puisque le fruit de son travail était tout entier pour ce *beau roi*. Enfin il déclamait contre les abus de la cour, de la justice et de la finance. Pendant qu'il parlait, on vint saisir ses meubles: il demanda aux exécuteurs qui ils étaient; ceux-ci lui répondirent: Nous sommes la justice. Sur ce mot, l'exécuté feint de les méconnaître, en traçant le caractère que doit avoir la justice, ce qui amenait des sarcasmes contre les tribunaux. Enfin un huissier veut emporter par force une cassette sur laquelle la femme du

Parisien est assise. La cassette s'ouvre, il en sort trois diables qui emportent les huissiers et les recors, à la grande satisfaction des spectateurs. Les huissiers et les magistrats se prétendirent injuriés dans cette farce, ils firent le lendemain traîner les acteurs en prison. Le roi, qui en fut instruit, ordonna sur-le-champ leur élargissement, en disant que ces robins étaient des sots, et que dans cette comédie il avait été lui-même bien plus maltraité qu'eux tous; mais qu'il pardonnait de bon cœur aux comédiens, d'autant plus que cette farce l'avait fait rire jusqu'aux larmes. L'Estoile, qui rapporte dans son Journal cette anecdote, ajoute: « Chacun disait que dès « long-temps on n'avait vu à Paris farce plus « plaisante, mieux jouée, ni plus gentille in- « vention, mesmement à l'hôtel de Bourgogne, « où ils sont assez bons coutumiers de ne jouer « chose qui vaille. » Les vols et les assassinats qui se commettaient en hiver dans les rues de Paris, et quelques autres circonstances, nécessitèrent une ordonnance de police, du 12 novembre 1609, dans laquelle il est fait mention de deux troupes de comédiens existant alors dans cette ville, et auxquelles on enjoint de terminer leur spectacle à quatre heures et demie du soir au plus tard en hiver; de ne recevoir par personne que cinq sous pour

le prix du parterre, et dix sous pour celui des loges, et de ne jouer aucune pièce qui n'ait été auparavant communiquée au procureur du roi: c'est-là l'origine de la censure des pièces de théâtre. C'était sur ce théâtre de l'hôtel de Bourgogne que les Jodelle, les Baïf, les Garnier, etc., firent tour-à-tour briller leurs talents dramatiques. On y voyait aussi avec admiration les Turlupin, les Gautier-Garguille, les Guillot-Gorju, les Tabarin, les Bruscambille. Ce Bruscambille a composé des prologues facétieux qu'il débitait sur le théâtre avant la représentation. Ces prologues étaient pleins de traits bizarres, de bons mots, d'érudition, et sur-tout d'un genre d'obscénité qui semble étranger au siècle des Corneille et des Molière. Voici un fragment d'un de ces prologues les plus polis que nous rapportons, parce qu'il donne une idée des spectateurs de ce temps-là. « Je vous dis donc « que vous avez tort, et même grand tort, « de venir depuis vos maisons jusqu'ici pour « montrer l'impatience qui vous est naturel- « lement habituelle, c'est-à-dire, pour n'être « entrés qu'à peine dans ce lieu de divertisse- « ment, que dès la porte vous criez à gorge « déployée: Commencez! commencez! Et que « savez-vous, Messieurs, si le seigneur Brus- « cambille aura bien étudié son rôle avant que

« de paraître devant l'excellence de vos sei-
« gneuries ? Nous avons bien eu la patience
« de vous attendre de pied ferme, et de rece-
« voir votre argent à la porte, de meilleur
« cœur pour le moins que vous ne l'avez pré-
« senté ; de vous préparer une jolie décoration
« de théâtre, une belle pièce toute neuve qui,
« sortant de la forge, est encore toute chaude.
« Mais vous ne voulez pas nous donner le
« temps de commencer méthodiquement une
« pièce qui doit divertir les individus de vos
« excellences. Mais c'est encore bien pis
« quand on a commencé ; l'un tousse, l'autre
« crache, l'autre pette, l'autre rit, l'autre au
« théâtre tourne le cul ; il n'est pas jusqu'aux
« laquais qui n'y veulent mettre le nez, tantôt
« en faisant intervenir des gourmades réci-
« proques, tantôt en lançant avec des cer-
« bacanes des pois au nez de ceux qui ne
« peuvent mais de leurs folies.... Vous ré-
« pondrez que le jeu ne vous plaît pas ; c'est-
« là où je vous attendais pour vous prouver que
« vous êtes d'autant plus fous d'y venir nous
« apporter votre bel et bon argent. Ma foi,
« si tous les ânes mangeaient des chardons,
« je n'en voudrais pas fournir la compagnie
« à cent écus par an... Je vous entends ve-
« nir avec vos sabots neufs. Il faudrait, pour
« vous ragoûter, faire voler quatre diables en

« l'air, vous infecter d'une puante fumée de « poudre, et faire plus de bruit que tous les « armuriers de la heaumerie n'en font. » Par ces derniers mots, Bruscambille veut parler de ces représentations infernales, appelées Diable-à-Quatre, qui plaisaient infiniment à la bonne compagnie de ce temps-là.

Sorel, dans son Histoire de la Maison des Jeux, dit qu'autrefois « l'hôtel de Bourgogne « n'était qu'une retraite de bateleurs gros- « siers et sans art, qui allaient appeler le « monde au son du tambour jusqu'au carrefour « St.-Eustache. » Le génie des Molière et Corneille, au milieu de ces ténèbres, commençait à jeter son éclat. La troupe du premier avait déja débuté à Paris, en 1635, sur un théâtre bâti au faubourg St.-Germain, à la Croix-Blanche; mais sans succès. En 1658 il fut plus heureux; il parvint à faire dresser un théâtre au Louvre, dans la salle des Gardes, où il débuta par *Nicomède* et les Docteurs amoureux. On lui donna ensuite le théâtre du Petit-Bourbon, en face de St.-Germain-l'Auxerrois. Il y débuta le 3 novembre suivant par l'Etourdi et le Dépit Amoureux. Enfin il joua sur le grand théâtre du Palais-Royal, que Louis XIV lui accorda en 1660. Molière occupa cette salle jusqu'à sa mort, arrivée en 1673. Alors le roi ayant disposé de ce théâtre

en faveur de l'Opéra, la troupe de Molière se logea rue Guénégaud.

Les comédiens de la troupe de Molière, établis dans la rue Guénégaud, y avaient déja débuté par Phèdre et le Médecin malgré lui. En 1680, le roi les réunit aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Ils abandonnèrent alors leur théâtre, acquirent l'emplacement du jeu de paume de l'Etoile, situé rue des Fossés-St.-Germain-des-Prés, et de quelques maisons voisines, et firent élever, en 1688, une salle de spectacle, sur les dessins de François d'Orbay, architecte; salle dont la façade existe en son entier. Ils prirent alors le titre de *Comédiens Français*, et y continuèrent leur spectacle jusqu'à Pâques de l'année 1770. Le 23 avril de la même année, ils quittèrent leur théâtre qui était insuffisant et peu solide, et en attendant la construction d'une nouvelle salle, on leur permit de jouer sur le théâtre du palais des Tuileries. La salle, bâtie sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Condé, étant achevée en 1782, ils en prirent possession après la quinzaine de Pâques de cette même année, et y débutèrent par une pièce intitulée : *Molière à la nouvelle salle*. Cette salle est devenue la proie des flammes le lendemain de la première représentation de

l'Envieux, comédie en cinq actes, en vers, du cit. Dorvo. Cet édifice était très-avantageusement placé. Un porche, composé de huit colonnes doriques, couronné d'une balustrade, en forme la principale décoration extérieure. Ce bâtiment communique par deux arcades à deux maisons latérales; du reste il est entièrement isolé. Une galerie couverte, percée de portiques, règne dans son pourtour. Le vestibule est décoré de colonnes toscanes. Ce monument, que l'on devait aux talents de MM. de Wailly et de Peyre, l'aîné, mériterait d'être reconstruit. Depuis long-temps les habitants du faubourg St.-Germain ont manifesté leurs vœux à cet égard.

I.er THÉATRE FRANÇAIS DE LA RÉPUBLIQUE,

Rue de la Loi, ci-devant Richelieu.

Cette salle, commencée en 1787, fut achevée dans deux années, et ouverte au public le 15 mai 1790. Elle occupe une partie de l'emplacement du parterre et de la galerie d'Enée. La façade qui est sur la rue de la Loi, présente une ordonnance de douze colonnes doriques, surmontées d'autant de pilastres corinthiens, couronnés de leur entablement. Au premier étage est une galerie extérieure, garnie d'une

balustrade en fer, qui règne sur toute la longueur de la façade, et qui communique au foyer. Tout autour de cet édifice est, au rez-de-chaussée, une galerie couverte, où l'on trouve des boutiques de libraires et de quincailliers. Le vestibule où viennent aboutir quatre escaliers, offre un plan elliptique, entouré de trois rangs de colonnes doriques et détachées. Celles qui forment la petite enceinte, au centre de laquelle est un poêle, sont accouplées. Le plafond de cette enceinte particulière est orné de sculptures et d'arabesques. C'est au-dessus de ce vestibule que sont le parquet et le foyer. La première distribution intérieure de cette salle a été changée sous la direction de M. Sageret. Celle que l'on y a substituée n'est pas heureuse : aimez-vous les colonnes ? on en a mis par-tout, et de manière à masquer le théâtre à l'œil du spectateur quand il n'a pas le bonheur d'occuper une loge directement en face de la scène. Je voudrais que l'élégance de l'architecture et de la décoration d'une salle de spectacle se trouvât réunie à la commodité que le public a droit d'exiger dans un lieu destiné à ses plaisirs. Le théâtre a 69 pieds de profondeur sur 69 de largeur. La charpente de cet édifice est remarquable en ce qu'au lieu de bois, on y a employé du fer. Il a été cons-

truit d'après les dessins de M. Louis. Ce théâtre brille moins par son architecture et sa décoration, que par les talents qu'il réunit, et le brillant répertoire qu'il peut offrir aux amateurs de l'art dramatique. C'est-là que les Français et les étrangers viennent admirer les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Regnard, de Destouches, de Piron. Et les interprètes de ces hommes de génie, où sont-ils ? me demandera peut-être un louangeur du temps passé. — Monsieur, lui répondrai-je avec douceur, comme vous, je n'ai pas le bonheur d'avoir connu les le Kain, les Brizard, les Dumesnil, les Clairon, les Gaussin ; mais j'ai vu Monvel, dans Auguste ; Talma, dans Oreste ; Lafond, dans Achille ; Saint-Prix, dans Agamemnon ; Saint-Phal, dans Hyppolite ; Duchesnois, dans Phèdre ; Mad. Talma, dans Andromaque ; Weymer, dans Emilie. — Fort bien : mais la comédie ? — Je conviens que Thalie doit avoir des regrets ; Préville, Joly, Molé ne sont plus ; mais il lui reste mesdames Contat, Mars, Devienne et Mézeray ; MM. Fleury, Baptiste, Grandménil, Dugazon, Michot, Dazincourt.

II. THÉATRE DE L'OPÉRA,

Rue de la Loi, vis-à-vis la Bibliothèque nationale.

Ce théâtre fut bâti en 1793, sous les auspices de M.lle Montansier. L'Opéra quitta la salle qu'il occupait près la Porte-St.-Martin pour venir s'y établir.

Cette nouvelle salle n'est point remarquable par son architecture extérieure ; rien n'annonce le temple des Muses. Du côté de la rue de la Loi est une galerie couverte, percée de portiques. Le vestibule est décoré de colonnes doriques. L'intérieur offre quatre rangs de loges, et est orné de colonnes d'ordre ionique. On est assis au parterre. La forme de la salle est circulaire.

Cet établissement où les arts, les talents, les graces et le génie se réunissent pour produire le plus magnifique, le plus brillant et le plus enchanteur de tous les spectacles ; où les héros de l'antiquité revivent pour chanter leurs amours ; où l'on voit tant de divinités s'humaniser, tant de Vénus descendre du radieux Olympe pour se jeter dans les bras de plus d'un Anchise : enfin ce théâtre des illustres galanteries, des belles illusions, a pour premier fondateur un abbé, M. l'abbé Perrin, de galante mémoire, qui voulut encore être poète : il composa quatre opéra.

Ce spectacle est le plus brillant, le plus fastueux de la capitale; plus fait pour le plaisir des yeux et des oreilles que pour celui de l'esprit: il est en conséquence le plus constamment suivi. Voltaire en a fait la peinture dans les jolis vers suivants :

Il faut se rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de charmer les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs, font un plaisir unique.

Lulli, Rameau, et, de nos jours, Gluck, Piccini, Sacchini, voilà les cinq musiciens qui ont fait époque dans les fastes de ce spectacle. Pour les auteurs des paroles, depuis Quinault, il n'en est guère plus question. Parmi les acteurs, on doit citer Laïs, Chéron, Lainez, Nourry, Roland; mesdames Maillard, Latour, Branchu et Armand. L'art de la danse y est porté à une perfection étonnante. Messieurs Vestris, Deshayes, Goyon, St.-Amand, Beaulieu, Duport, etc. etc.; mesdames Vestris, Pérignon, Clotilde, Cheviguy, ajoutent par leurs talents aux ingénieuses productions de l'auteur de Psyché, de Pâris, de Télémaque, et tant d'autres ballets charmants, que les Parisiens et les étrangers ne se lassent point d'admirer.

III. THÉATRE DE L'OPÉRA COMIQUE,

Rue Feydeau.

Cette salle a été ouverte au public le 6 janvier 1791, par une troupe italienne, qui jouait auparavant aux Tuileries. Elle est bâtie sur les dessins de MM. Legrand et Molinos. Elle présente, du côté de la rue Feydeau, un porche, dont le plan circulaire offre trois vastes portiques, qui permettent aux voitures d'entrer et de sortir facilement à couvert. Ce porche, destiné aux voitures, est suivi d'un second porche intérieur, séparé du premier par un rang de colonnes aussi disposées sur un plan ciculaire. C'est sous ce second porche, formant vestibule, que sont les bureaux et les escaliers qui conduisent aux loges. Autour de cet édifice règne une galerie couverte bordée de boutiques. La salle présente un plan demi-circulaire. Elle est décorée de deux ordonnances de colonnes gothiques, placées l'une au-dessus de l'autre, qui occupent presque toute la hauteur.

Les artistes du théâtre Favart ont quitté leur salle, et se sont réunis à ceux qui occupaient celle que nous venons de décrire. Le public a gagné à cette réunion. Il la desirait depuis long-temps. Les acteurs que l'on distingue à ce théâtre sont, Elleviou, Martin,

comme chanteurs ; Jausserand, Gavaudan, Rézicourt, Juliet, Chenard, comme acteurs ; et madame Scio, comme actrice et cantatrice ; Saint-Aubin, comme comédienne. On ne doit pas oublier madame Dugazon, quoiqu'elle ne soit plus sur le premier plan. De la gaieté, un dialogue vif et naturel, une musique agréable, voilà ce qu'on exige dans les pièces que l'on donne à ce théâtre ; et il faut convenir qu'il en possède quelques-unes qui, sous ce rapport, plaisent beaucoup au public. Ils en ont d'autres qui joignent au mérite du poëme et de la musique, le charme magique des décorations.

IV. THÉATRE DE LOUVOIS.

L'extérieur de cette salle n'a rien de remarquable ; mais sa distribution intérieure est agréable et commode. M. Picard est, ainsi que Molière, auteur, acteur et directeur de ce théâtre. Il a su se faire beaucoup d'amis. Cette adresse, autant que le mérite de ses ouvrages, lui a procuré un grand nombre de spectateurs. La pièce d'ouverture de ce théâtre était intitulée la Petite Maison de Thalie : ce titre modeste annonçait assez que M. Picard ne prétendait point rivaliser le Théâtre Français. Il a tenu parole. Cependant il a donné beaucoup d'ouvrages en cinq actes, entre autres

de MM. Colin-d'Harleville et Andrieux, qui ont obtenu du succès; et le plus grand nombre des pièces de M. Picard peuvent être placées à côté de celles de Dufresny et de Dancourt. Les acteurs de ce théatre brillent plus par le zèle que par le talent. Il en faut excepter M. de Vigny et M.me Delisle.

V. THÉATRE DE L'OPÉRA BUFFA,

Rue Favart.

Cette salle est batie sur les dessins de M. Heurtier. La façade de cet édifice, au lieu de se présenter avantageusement du côté des boulevards, est cachée dans un cul-de-sac. Rien ne saurait excuser cette ridicule disposition. Un péristile de huit colonnes ioniques, d'une grande proportion, décore la façade de ce théâtre, et porte un attique un peu lourd. Il est maintenant occupé par une troupe italienne, dont les virtuoses nous font goûter tout le charme des compositions des Cimarosa, des Paësiello, des Per, etc. Parmi ces chanteurs ultramontains, on doit citer les tenore Aliprandi et Nozari, les prima dona, Strina-Sacchi, et Georgi Belloc.

VI. THÉATRE DE L'ANCIEN OPÉRA,

Près la porte St.-Martin.

Cette salle fut construite et décorée dans l'espace de 75 jours, lors de l'incendie de la

salle du Palais-Royal, où était alors l'Opéra. Des entrepreneurs l'ont rouverte après l'avoir restaurée ; ils avaient adopté le genre des pièces à grand spectacle. Ils débutèrent par Pizarre, ou la Conquête du Pérou, mélo-drame en trois actes, dont le spectacle et la pompe étaient vraiment dignes de l'Opéra ; mais il paraît que les recettes n'ont pu suffire aux dépenses. Ce théâtre est fermé, et l'on dit qu'il est en vente par autorité de justice, pour payer les créanciers. Cette salle est très-belle, et dans un emplacement très-favorable.

VII. THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Français, né malin, créa le Vaudeville.

Telle est la devise de cette petite chapelle de Momus, située rue de Chartres, non loin du palais du Tribunat. Son extérieur n'a rien qui annonce un théâtre. L'intérieur répond à l'extérieur ; on a pensé qu'avec beaucoup d'esprit, on pouvait se passer des secours de l'architecture et de la décoration. Il ne faut point aller à ce spectacle pour voir des acteurs et des pièces régulières. Force épigrammes, pointes, jeux de mots, calembourgs, par-ci par-là quelques madrigaux, voilà ce que l'on entend à ce théâtre, qui s'empare des circonstances, des anecdotes, des artistes, des grands hommes, des vieilleuses, pour attirer

la foule. Il faut être Français pour goûter ce spectacle.

VIII. THÉATRE MONTANSIER,

Palais du Tribunat.

Ce théâtre est sans contredit un des plus fréquentés de la capitale. L'acteur Brunet est le coryphée de ce théâtre. Il faut convenir qu'il est d'une bêtise originale, qui force le rire des hommes les plus graves. Il est parfaitement secondé par M. Tiercelin, qui joue le genre poissard avec une vérité étonnante. L'opéra comique, le vaudeville, la comédie, les variétés, les facéties, les folies, etc. etc. se trouvent réunis à ce théâtre, dont le foyer, fréquenté par les courtisanes, attire aussi les amateurs de cette classe intéressée du beau sexe.

IX. THÉATRE DE MOLIÈRE,

Rue St.-Martin.

M. Boursault, ancien comédien et directeur du théâtre de Marseille, a fait bâtir cette salle dans les premiers jours de la révolution. Plusieurs troupes s'y sont succédé, sans pouvoir réussir à y fixer le public. La salle est assez jolie; le théâtre avantageux. Les premières loges sont ornées de glaces. Il est souvent fermé.

X. THÉATRE DE LA CITÉ,

Vis-à-vis le Palais de Justice.

Cette salle était autrefois une église qu'on appelait St.-Barthélemi. L'architecte Lenoir l'a acquise, comme domaine national, et de ce monument sacré, il en a fait un monument profane. Cette salle est très-vaste et très-élevée. On y a joué tour-à-tour la comédie-variété, la pantomime et le mélo-drame. Ce théâtre est souvent fermé.

XI. THÉATRE DE LA RUE DES VICTOIRES,

Chaussée-d'Antin.

Cette salle est sans contredit la plus élégante, la plus jolie et la plus commode de Paris. Sa forme est circulaire. Les ornements sont du meilleur goût. Au lieu de colonnes, ce sont des caryatides qui servent à séparer les premières loges, et qui soutiennent une galerie, au-dessus de laquelle est un second et dernier rang de loges séparées par de légères colonnes. Autour du parquet, où l'on est assis, se trouvent les places de rez-de-chaussée. Un foyer très-agréable est au niveau des premières. Il est décoré de colonnes et de caryatides. A chaque extrémité de ce foyer, se trouve la porte d'une terrasse, qui domine sur un gazon, autour duquel règne un porche

orné de colonnes ioniques, qu'il faut traverser pour arriver à la salle. Une nouvelle administration vient d'en faire l'ouverture par une pièce assez agréable : c'est *Fanchon de retour dans ses montagnes.* L'actrice, chargée de ce rôle, est intéressante, et n'est pas sans mérite.

XII. THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE,

Boulevard du Temple.

C'est le S.r Audinot, ancien acteur de l'Opéra-comique, qui fit bâtir cette salle. Elle est décorée de colonnes et de voûtes gothiques. L'ensemble de cette décoration ne serait pas sans quelque intérêt, si elle ne rappelait pas le cloître d'un vieux monastère. M. Corsse, directeur de ce théâtre, l'administre heureusement. Madame Angot au sérail, qu'il joue d'une manière fort originale, a commencé sa fortune. MM. Guilbert-Pixerécourt et Caigniez l'ont achevée. Ont-ils fait la leur ? nous ne le croyons pas. C'est à ce théâtre que tout Paris a couru pour voir l'Homme à trois visages, la Femme à deux maris, les Mines de Pologne, et le fameux Jugement de Salomon. Toutes ces pièces sont des drames bourgeois, dans lesquels les acteurs entrent en scène en musique. Il a plu à M. Corsse d'appeler cela du mélo-drame.

XIII. THÉATRE DU MARAIS,

Rue Culture-Ste.-Catherine.

C'est Beaumarchais, le père de Figaro, à qui l'on est redevable de cette salle de spectacle. Son architecture est gothique. Ce théâtre, dans son origine, fut très-suivi. C'est-là que Robert, chef des brigands, fut joué pour la première fois, ainsi que la Mère coupable. La troupe était très-bien composée : il s'y trouvait des talents distingués, tels que MM. Batiste aîné et Paillardelle ; MM.mes Verteuil-Forgeot et Masson. Depuis cette époque ce théâtre est tombé en décadence, et l'on n'y joue que très-rarement.

XIV. THÉATRE DE LA GAIETÉ,

Boulevard du Temple.

Cette salle est la plus ancienne des boulevards. Elle fut élevée par le S.r Nicolet. Autrefois l'on y voyait des danseurs et sauteurs de corde, qui s'intitulaient les grands Danseurs du roi. Aujourd'hui ce théâtre rivalise l'Ambigu-Comique, en donnant, comme lui, des mélo-drames, quelques pantomimes, et de petites pièces. Malgré le zèle des administrateurs et l'intelligence de M. Cuvelier, l'un d'eux, le public semble donner la préférence à l'Ambigu-Comique. Ce n'est pas au talent

qu'on peut l'attribuer, mais à la distribution désagréable de la Salle de la Gaieté, qui paralysera toujours les efforts de ses directeurs.

XV. THÉATRE DES JEUNES ARTISTES,

Rue de Bondi.

Ce théâtre est célèbre par la fameuse pièce de Nicodème dans la lune, de M. Beffroi-Reigny, qui fit la réputation de l'acteur Juliet, aujourd'hui artiste sociétaire de l'Opéra-Comique. Ce sont de jeunes artistes qui l'occupent maintenant, sous la direction de M. Foignet. On y joue la comédie, le vaudeville, l'opéra comique et des pantomimes-arlequinades, où M. Foignet fils fait briller son talent dans les rôles d'Arlequin. Ce jeune homme compose aussi de la musique agréable, qu'il exécute avec beaucoup de goût. C'est à ce théâtre que se joue le Petit-Poucet, le Chat botté, Riquet à la houpe, l'Oiseau bleu, Arlequin dans un œuf: tous ces ouvrages sont très-suivis.

XVI. THÉATRE DES DÉLASSEMENTS,

Boulevard du Temple.

Ce théâtre n'a point de troupe stable. La salle est petite, et n'a rien de remarquable qu'un péristile de quatre colonnes ioniques,

supportant une terrasse, où l'on pourrait au besoin faire la parade.

XVII. THÉATRE SANS PRÉTENTION,

Même boulevard.

Il peut être placé sur la même ligne que celui des Délassements; cependant il s'y trouve une troupe permanente, dont M. Prévost est directeur; il est aussi acteur et auteur inépuisable. On joue sur ce théâtre la comédie, le drame, la tragédie, sans prétention.

XVIII. THÉATRE DE LA RUE DU BACQ.

Cette salle remplace une église. Elle n'est occupée que momentanément par une colonie des jeunes artistes de la rue de Boudi.

XIX. THÉATRE DES JEUNES ÉLÈVES,

Rue de Thionville.

La forme intérieure de cette salle est très-jolie : c'est une petite bonbonnière. Ce sont des enfants que l'on forme à l'art dramatique, et parmi lesquels il s'en trouve de très-intelligents, et qui annoncent d'heureuses dispositions. La comédie, le vaudeville, l'opéra comique et le drame, y sont joués très-agréablement. Les trois Sultanes, la Fée Urgèle, y ont attiré beaucoup de monde. En général le répertoire de ce petit théâtre est intéres-

sant, et l'on peut dire que le goût préside au choix des pièces qui le composent. Quelques-uns de ces élèves sont entrés au Vaudeville et au théâtre de Louvois.

XX. THÉATRE DE L'ESTRAPADE.

Cette salle n'offre rien qui vaille la peine de se transporter jusqu'à l'extrémité de Paris où elle se trouve située. Elle est maintenant réservée aux amateurs du faubourg St.-Marceau, qui jouent pour leur plaisir, et non celui du public, Mahomet, Zaïre, etc. etc. etc.

XXI. THÉATRE MAREUX,

Rue St.-Antoine, n.o 46.

C'était autrefois un théâtre de société. La salle est très-jolie. On a tenté plusieurs fois d'y établir un spectacle payant, mais sans succès.

Outre les vingt-un théâtres dont on vient de parler, il existe encore plusieurs salles de société. On peut porter le nombre des théâtres que Paris renferme, à celui de trente-six.

JARDINS PUBLICS.

TIVOLI,

Rue Saint-Lazare.

Les dimanches et jeudis on y donne des fêtes magnifiques, terminées par des feux

d'artifice. Le jardin est moitié dans le genre français, moitié dans le genre anglais.

FOLIE-BEAUJON,

Avenue des Champs-Élysées.

Ce jardin est tenu par M. Ruggieri, qui, les dimanches et les jeudis, fait briller son talent d'artificier.

HAMEAU DE CHANTILLY.

Ce jardin donne dans les Champs-Elysées. On y trouve des amusements de toute espèce et des feux d'artifice.

FRASCATI.

M. Garchi, célèbre pour la fabrique des glaces, tient cette maison très-élégamment décorée. Elle est située au coin de la rue de la Loi et du boulevard Montmartre. Elle possède un jardin orné d'une terrasse qui se prolonge le long du boulevard. C'est un des séjours les plus séduisants de Paris. Les fleurs, les parfums, les lumières, les femmes agaçantes, la fraîcheur, la variété des parures, tout y provoque au plaisir : on se croirait aux fêtes de Vénus. Frascati est le temple de la frivolité, et pour être de mise, il faut le visiter.

PAVILLON D'HANOVRE,

Chaussée d'Antin.

Ce pavillon mérite aussi d'être visité ; il possède un jardin dont l'irrégularité offre des détours nombreux, des creux, des élévations, qui varient les effets de la lumière, ménagent des surprises, des rencontres imprévues, et offrent souvent une ombre favorable aux doux épanchements de l'amour, aux confidences de l'amitié et aux artifices de la coquetterie. On exécute par fois au Pavillon d'Hanovre des concerts qui méritent d'être entendus, par le choix des morceaux qui le composent, et celui des artistes qui les exécutent.

JARDIN DES CAPUCINES,

Boulevard de la Madeleine.

On peut appeler ce jardin l'arche de Noé. On y a rassemblé beaucoup d'animaux, parmi lesquels on doit distinguer les chevaux de Franconi, dont l'adresse, la docilité et l'instruction sont vraiment admirables.

JARDIN D'HÉBÉ,

Boulevard du Temple.

Ce jardin est le rendez-vous des beautés intéressées qui spéculent sur leurs charmes. Les dimanches et les jeudis on y danse dans une

vaste rotonde, pour la modique somme de 75 centimes. Les autres jours l'entrée est gratis.

JARDIN TURC.

Boulevard du Temple, au coin de la rue Charlot.

C'est le Frascati des bourgeois du Marais. Ce jardin n'est pas d'une grande étendue, mais sa distribution est agréable. De petits cabinets en treillage offrent un asile contre les importuns. Les dames du Marais sont l'ornement de ce jardin, tandis que leurs paisibles maris sont occupés à jouer une partie de dames, de trictrac, de domino ou de billard.

BOULEVARDS.

Quatre rangées d'arbres formant trois allées, celle du milieu pour ceux qui se promènent à cheval ou en voiture, les deux collatérales, pour les gens à pied, entourent la ville de Paris, et représentent une agréable bordure qui égaie tout ce qui l'environne: c'est ce qu'on appelle les Boulevards. C'était là que jadis les Parisiens jouaient à la boule sur le vert gazon. Le jeu et la couleur de l'herbe ont donné leur nom au local: on a dit d'abord Boulevert, enfin Boulevard: et voilà son étymologie.

Les Boulevards du nord, appelés les grands Boulevards, furent commencés en 1536, dans

le dessein de creuser des fossés, afin de se fortifier contre les Anglais qui ravageaient la Picardie, et menaçaient la capitale. On y planta des arbres pour la première fois en 1660.

Les Boulevards du midi, appelés les nouveaux Boulevards, ont été entièrement finis en 1761. Ils ont 3,683 toises de longueur, tandis que les anciens n'ont que 2,400 toises: ces deux quantités réunies forment une enceinte dont le total est de 6,083. Ces deux boulevards, quoiqu'à peu près disposés de la même manière, ne se ressemblent guère: ils ont chacun leur physionomie bien distincte. L'ancien boulevard rassemble tous les agrémens que peut produire l'industrie pour désennuyer les oisifs et délasser les gens occupés. Spectacles de toute espèce, charmants et variés, hôtels magnifiques, maisons délicieuses: ce sont des temples à l'Amour; il n'est pas jusqu'aux cafés et aux boutiques des traiteurs qui, par leur musique, leurs guirlandes de fleurs, et leurs bosquets ombragés, n'y donnent un air de féerie et d'enchantement. Parmi le concours tumultueux des promeneurs et des promeneuses de toute espèce, de tout âge, à pied ou en voiture, on y observe la beauté qui tend des piéges à la richesse; de vieux petits-maîtres, des élégants étourdis, qui étalent à l'envi le luxe de leurs chevaux,

de leurs voitures et de leurs maîtresses: tout y est divin. Passons aux nouveaux Boulevards. Les allées y sont plus longues, plus larges, plus majestueuses, et les arbres mieux venus qu'aux anciens Boulevards. Le sol est champêtre, l'air pur; on y voit des champs cultivés; on y voit croître la récolte. Il s'y trouve aussi, du côté de la ville, plusieurs jolies maisons; on y a même bâti des salles de spectacles qui n'ont pas eu de succès: ce n'était pas là leur terroir. On n'y rencontre presque jamais de voitures, point d'élégants personnages; mais de bons bourgeois avec leur famille entière, des amants et des maîtresses, dont les mœurs ont l'air aussi simple que leurs habits, qui se rendent modestement à la grande Chaumière et à la nouvelle Polonaise.

CHAMP-DE-MARS.

Terrain vaste et régulier, placé devant l'Ecole-Militaire, entouré de fossés revêtus en maçonnerie, et d'une terrasse en talus. Ce champ magnifique, destiné aux exercices de la guerre de l'ancienne Ecole-Militaire, présente un parallélogramme régulier qui, depuis la façade de cette maison jusqu'à son extrémité, du côté de la rivière, a 450 toises de longueur. Sa largeur, sans y comprendre les fossés et les quadruples rangées d'arbres qui s'é-

tendent de chaque côté, est de 150 toises. C'est sur ce bel emplacement qu'a été construit le plus vaste cirque qui existe au monde. C'est le théâtre où fut célébré, pour la première fois, l'auguste fête de l'anniversaire de la liberté française, ainsi que le pacte fédératif national. Soixante mille citoyens, de tous les rangs, de toutes les classes, ont travaillé à donner à ce vaste terrain la forme qu'il présente aujourd'hui. Plus de 500 mille personnes se sont trouvées rassemblées dans ce vaste cirque le 14 juillet 1790.

CHAMPS-ÉLYSÉES,

Ou ancien grand Cours.

C'est un vaste quinconce, planté vers l'an 1760, pour accompagner la place de Louis XV, aujourd'hui la Concorde. Il est traversé par la grande route de St.-Germain, bordé d'un côté de jolies maisons, et où sont dessinées plusieurs places régulières propres à divers exercices.

COURS-LA-REINE, ou PETIT COURS.

Ce fut la reine Marie de Médicis qui planta cette promenade en 1628. Elle s'étend le long de la Seine, dans la longueur de 1,540 pas, et n'est séparée de cette rivière que par la grande route de Versailles. Le voisinage des

Champs-Elysées, celui de la rivière et de la grande route, en feraient une promenade très-agréable et très-animée, si la poussière épaisse qui s'élève continuellement de cette route bruyante ne la rendait inhabitable pendant la plus grande partie de l'année.

CAFÉS.

Soliman Aga, ambassadeur de la Porte auprès de Louis XIV, en 1669, fut le premier qui introduisit l'usage du café à Paris. Quelques années après, un nommé Pascal, Arménien, établit un café à la Foire St.-Germain. La foire finie, il le transporta sur le quai de l'Ecole, et son établissement eut un succès assez considérable que ses successeurs ne purent obtenir. La mode du café était passée, lorsqu'un Sicilien, nommé Procope, le remit en honneur. Comme Pascal, il s'établit à la Foire St.-Germain; la belle décoration de sa boutique, la bonne marchandise qu'il y distribuait, y attirèrent la meilleure compagnie de Paris. De la foire, il vint s'établir dans une salle très-propre, vis-à-vis de l'ancienne Comédie-Française. Ce café, célèbre par les littérateurs qui le fréquentaient autrefois, tels que Voltaire, Piron, Fontenelle, Saint-Foix, existe encore à la même place; il se nomme aujourd'hui le café Zoppy. Parmi ces établissements très-

multipliés à Paris, nous citerons le café de Foi, le café du Caveau, décoré des bustes de Gluck, Sacchini, Piccini, Grétry et Philidor: il était autrefois le rendez-vous de plusieurs hommes célèbres; mais aujourd'hui il n'est guère fréquenté que par des courtiers; le café Corazza, le café du Lycée, le café des Mille-Colonnes, le café Borel, dont le maître possède le talent de ventriloque de manière à produire l'illusion la plus complète. Tous ces cafés se trouvent placés sous les galeries du Palais du Tribunat. Les boulevards en possèdent qui ne sont pas moins renommés: nous citerons les cafés Hardy, Harger, Godet, de la Victoire, des Arts, et particulièrement le café qui vient de s'établir tout récemment sur le Boulevard Montmartre, près des Panorama: il est vaste et décoré avec magnificence. On y jouit de l'agrément du jardin. Nous ne doutons pas du succès de ce nouveau café.

Le café de la Régence, où Jean-Jacques et Philidor avaient coutume d'aller jouer la partie d'échecs, mérite encore la faveur des amateurs par la qualité des liqueurs qu'il offre aux palais délicats. Il ne faut pas oublier aussi le café Manoury, Place de l'École, et le café de Conti, au coin de la rue Thionville et du quai de la Monnaie. Ils sont tous les deux très-fréquentés, et méritent de l'être.

CABINETS CURIEUX.

MUSÉUM UNIQUE DANS SON GENRE,

DU C. BERTRAND,

Ancien professeur de physiologie et d'accouchements, Palais du Tribunat, galerie du café de Foi, n.° 23.

On voit dans ce muséum des figures en cire préparée, qui présentent une imitation parfaite des diverses parties intérieures et extérieures du corps humain. Le cit. Bertrand est parvenu à offrir à l'œil de l'observateur les diverses périodes des maladies auxquelles nous expose le dérèglement de nos passions. Ce tableau, quelquefois rebutant, est aussi utile à l'humanité qu'aux progrès de l'art de guérir. Le cabinet du cit. Bertrand doit fixer l'attention des sages et des pères de famille. Les douleurs, les maux, les ulcères qui finissent par dévorer les hommes qui s'adonnent à la débauche, y sont représentés de manière à éteindre pour toujours les penchants funestes et les goûts dépravés auxquels on pourrait être enclin.

Ce muséum est ouvert tous les jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à dix heures du soir. Le prix d'entrée est de 1 franc 50 centimes.

CABINET-MUSÉE
DE M. PELLETIER,
Hôtel de Beauvais, rue St.-Antoine, n.° 324.

Ce cabinet est digne de l'attention des curieux. C'est le fruit des travaux de M. Pelletier, ingénieur, mécanicien, membre de l'Athénée des Arts, et pensionnaire du roi d'Espagne. Parmi les pièces mécaniques dont ce cabinet est enrichi, on distingue, 1°. un flûteur automate, jouant en même temps du galoubet et du tambourin, et variant ses airs; 2°. un instrument que l'artiste nomme *harmoni-metallica*, bien supérieur à celui des cloches de verre, tant pour la douceur des sons que pour le charme de la mélodie. Il imite un chœur d'opéra qu'exécuteraient les voix les plus gracieuses; 3°. un tableau mécanique dans lequel se meuvent vingt-neuf sujets différents; 4°. divers outils et machines. Nous citerons un rabot-scie qui coupe le bois en lames si déliées, qu'elles l'emportent en finesse sur les rubans les plus minces. Ces rubans ligneux sont susceptibles d'être peints. On en fait des fleurs avec plus d'avantage peut-être qu'avec la batiste. On peut s'en assurer par un très-beau et brillant bouquet dont M. Pelletier a orné son cabinet. Ces mêmes rubans pourraient peut-être s'employer avec avan-

tage dans nos modes. Cet ingénieux artiste paraît sur-tout avoir fait beaucoup de recherches sur l'aimant. Il applique ses propriétés à plusieurs expériences curieuses. Enfin tout ce qui se trouve dans le cabinet de M. Pelletier mérite d'être vu, et supposent des connaissances profondes qui ne peuvent être que le fruit d'un long travail.

CABINET D'HISTOIRE NATURELLE,

DE PHÉNOMÈNES ET D'ANTIQUITÉS,

Rue du Paon-St.-Victor, n°. 13.

I. Ce magasin offre le plus bel établissement particulier qui existe dans ce genre. On peut le regarder comme un abrégé du Muséum d'histoire naturelle que l'on admire au Jardin-des-Plantes : il est également riche dans les trois règnes de la Nature. On y trouve ce que la minéralogie offre de nouveau, de riche et de plus curieux ; la collection des pierres précieuses, tant cristallisées que taillées, en fait partie, ainsi que beaucoup d'agates, jaspes, cornalines et sardoines, taillés pour bijoux ; d'autres forment des tasses, coupes, socles, tabatières, etc.

II. Les coquilles y sont belles et en très-grand nombre : on y en distingue beaucoup de rares, dont quelques-unes ne sont point décrites,

Toute sorte de belles productions marines, dont les plus rares coraux.

III. On y voit des animaux, tant quadrupèdes que reptiles et poissons, et un beau choix d'oiseaux étrangers, dont celui de paradis, le touracou, les colibris et oiseaux-mouches, ainsi que des papillons et insectes.

IV. Le règne végétal offre un choix de plantes, fruits et graines étrangères non moins intéressant.

V. Les pièces qui fixent le plus l'attention des curieux, sont les phénomènes suivants : Un petit nègre, noir et blanc ; plusieurs belles agates figurées, dont une offre le vrai portrait de Louis XVI, monté dans un souvenir; une autre représente une irruption de volcan avec ses détails ; une belle et énorme perle, en forme de poire, du poids de 158 grains ; la tortue, la lyre plus grosse que celle du Muséum, et plusieurs autres phénomènes de la Nature.

VI. Ce cabinet réunit aussi un grand nombre de précieuses antiquités, tels que pierres gravées, tant en creux qu'en relief ; des médailles, des vases égyptiens et indiens, des idoles et fétiches, ainsi que des habillements, armes et ustensiles de sauvages.

VII. On y empaille avec soin toute sorte d'animaux pour particulier. On y vend aussi de

petites minéralogies portatives, à 24 fr. et au-dessus.

Les amateurs peuvent visiter ce beau cabinet, moyennant un franc, et les personnes qui achètent sont dispensées de rétribution. La complaisance avec laquelle M.lle Gaillard, qui en est propriétaire, donne toutes les explications qu'on lui demande, ne laisse rien à desirer à ceux qui visitent son magasin.

Nota. Ce cabinet est ouvert tous les jours. On le voit pour un franc.

CABINET DE PHYSIQUE EXPÈRIMENTALE ET AMUSANTE,

De M. Robertson, rue et cour des Capucines, vis-à-vis la Place-Vendôme.

Si nous étions encore au temps où Eléonore de Galigaï, épouse du maréchal d'Ancre, fut condamnée, par arrêt du parlement, comme sorcière, M. Robertson courrait de gros risques. Il a le talent de vous faire voir des spectres, des fantômes. Il fait aussi des expériences sur le fluide galvanique. En général, M. Robertson rend son cabinet très-amusant, par les diverses expériences dont il vous rend témoin.

PANORAMA,

Jardin des Capucines et boulevard Montmartre.

On y voit les villes de Paris, de Toulon, de Lyon et de Londres. Il est impossible d'imaginer une illusion plus parfaite que celle que produisent ces vastes tableaux. Tout est exact, tout est vrai, jusque dans les plus petits détails.

THÉATRE PITTORESQUE ET MÉCANIQUE,

Rue Neuve-de-la-Fontaine.

Jamais la peinture et la mécanique n'ont produit des effets plus surprenants et des illusions plus complètes que sur ce théâtre. Le cit. Pierre y présente la nature dans toute sa grandeur, et avec toutes ses diversités. Ce sont ses montagnes majestueuses, ses sites pittoresques et animés, ses vues lointaines, ses perspectives magnifiques; c'est la transparence des eaux, la verdure des prés, la teinte sombre et imposante des rocs, l'azur des cieux, la lumière du soleil, le mouvement des grandes villes et l'ordonnance de leurs places. On y voit le soleil levant chasser devant lui les nuages, et paraître sur l'horizon avec tout son éclat. Nos guerriers y reconnaissent, dans les environs de Mayence, le théâtre de leurs tra-

vaux et de leur gloire. En un mot, le théâtre pittoresque du cit. Pierre mérite d'être vu.

OMBRES CHINOISES.

Il en existe plusieurs théâtres ; mais le plus célèbre est sans contredit celui de M. Séraphin. Il est placé au Palais du Tribunat, galerie du café Valois. M. Séraphin a des hommes de lettres qui travaillent pour son spectacle, où l'on ne connaît point les chutes si fréquentes dans les autres théâtres.

POSTE-AUX-LETTRES,

Rue J.-J.-Rousseau.

C'est là qu'on affranchit les lettres que l'on reçoit, et que l'on délivre l'argent envoyé ou qu'on veut envoyer par la poste. Il faut que les lettres soient déposées dans la boîte avant deux heures, si l'on veut qu'elles partent le jour même qu'on les porte à la poste.

PETITE-POSTE.

Il y a, dans différents quartiers, des bureaux de petite-poste, où l'on reçoit toutes les lettres pour la ville, la banlieue et les départements. Ces dernières doivent y être mises avant midi ; les autres sont portées à leur destination plusieurs fois par jour.

POSTE-AUX-CHEVAUX,

Rue Bonaparte, enclos de l'abbaye St.-Germain-des-Prés.

Il y a aussi un dépôt aux anciennes écuries d'Orléans, rue St.-Thomas-du-Louvre.

BOURSE,

Passage et église des Petits-Peres, près la Place-des-Victoires.

En mémoire des victoires qu'il avait remportées sur les Huguenots, Louis XIII fonda le couvent des Petits-Pères, sous l'invocation de Notre-Dame-des-Victoires. L'architecture de cette église est remarquable par sa belle simplicité. Le portail est décoré de colonnes ioniques. Tous les jours, excepté le dimanche, depuis onze heures jusqu'à deux, les négociants s'y rassemblent pour y traiter du change et d'autres affaires de commerce.

BANQUE DE FRANCE,

Place-des-Victoires.

Les régents de cette banque sont les cit.
PERREGAUX, rue du Mont-Blanc.
LE COUTEULX DE CANTELEU, rue du Faubourg-St.-Honoré.
MALLET, rue du Mont-Blanc.
RECAMIER, *idem*.

DEMAUTORT, rue Vivienne.
PERRIER, rue St.-Honoré.
PERÉE, rue de l'Université.
ROBILLARD, Hôtel Longueville.
Hugues LAGARDE, à Marseille.
GERMAIN, rue de Provence.
CARIÉ, rue Taitbout.
Auguste SEVENNE, rue d'Amboise.
BARILLON, rue Neuve-des-Mathurins.

Les censeurs sont les cit. SABATHIER, Place-Vendôme; JOURNU-AUBERT, à Bordeaux; SANHÉE, à Paris.

CAISSE D'ESCOMPTE,

Rue Vivienne, n.° 40.

Elle est ouverte tous les jours, excepté le dimanche, depuis neuf heures jusqu'à quatre.

TRÉSORERIE NATIONALE,

Rue des Petits-Champs, à l'ancien hôtel de la Compagnie des Indes.

BUREAU DES DILIGENCES

ET MESSAGERIES NATIONALES,

Pour le service de la République, rue Notre-Dame-des-Victoires.

On y trouve des voitures pour toutes les routes directes de Paris à Londres, et des communications avec les chariots de poste de l'Allemagne et de l'Italie, et avec l'Espagne.

CABINETS LITTÉRAIRES.

Ces établissements se sont multipliés à Paris depuis quelques années. On y trouve généralement tous les journaux français et étrangers ; on y lit toutes les nouveautés. Quelques-uns ont une bibliothèque dont les abonnés peuvent disposer.

Parmi ces cabinets, nous indiquerons aux étrangers celui du cit. Saint-Jorre, galerie du Tribunat ; celui de madame Brigitte Mathey, cour du Palais du Tribunat ; celui du cit. Philibert le Noir, rue Neuve-des-Petits-Champs.

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE,

Rue Bergère.

Cet établissement, si nécessaire aux progrès de la musique française, est dû aux soins du Gouvernement. Il s'y fait tous les ans une distribution de prix aux élèves qui en sont jugés dignes. Cette cérémonie, précédée d'un concert, y attire une assemblée brillante. Le ministre de l'intérieur préside à cette distribution, à laquelle assistent les membres de l'académie française, les préfets, et les maires de Paris. Il y a, près de cet établissement, un commissaire du Gouvernement. MM. Gossec, Méhul, Cherubini, sont les inspecteurs

de cette école, d'où sont sortis déja plusieurs élèves qui brillent dans nos concerts ou sur nos théâtres. Les plus distingués sont MM. Nourrit, Roland, Eloi, et Mme. Branchu, qui jouent maintenant au théâtre de l'Opéra.

MUSÉE NAPOLÉON,

Palais National des Sciences et des Arts.

L'entrée est sur la place du Louvre. Sous le vestibule et dans la cour sont plusieurs figures en bronze et deux en plâtre : ces dernières, exécutées par des artistes vivants, représentent, l'une une scène du déluge, et l'autre le célèbre *pugit*. Un hermès, en marbre blanc, adossé au mur, à gauche de la porte, représente Jupiter.

A droite est un magnifique escalier construit sur les dessins de Brebion. Il conduit au salon d'exposition des ouvrages de nos peintres vivants, qui sert d'antichambre à la grande galerie, et à la galerie des dessins dite, d'Apollon.

Sous cet escalier, au rez-de-chaussée, est la porte de la galerie des antiques ; on vient d'en ouvrir une autre sur la place du Louvre.

GALERIE DES ANTIQUES,

Salle des Saisons.

Le plafond de cette salle, exécuté par Romanelli, offre les peintures des saisons.

Voici une notice des ouvrages qu'elle contient.

N.° 50. Un Faune en repos. La grace qui règne dans cette figure, exécutée en marbre pentélique, a fait conjecturer que ce pourrait être une copie antique du faune de Praxitèles ; mais cette conjecture n'est fondée que sur le desir qu'ont les amateurs de l'antiquité de retrouver quelques ouvrages de cet artiste fameux. Celui-ci a été trouvé à Civita-Lavinia, lieu où Marc-Aurèle avait une maison de plaisance.

N.° 51. Le Tireur d'épine. Ce bronze, tiré du Capitole, a pris sa dénomination vulgaire de son attitude. On ne peut trop admirer le travail de la tête, et sur-tout celui des cheveux, qui sont peignés simplement par-dessus la tête, où ils forment des sillons ondoyants, et tombent sur le cou en boucles légères. Pythagore, de Regium, dans la grande Grèce, fut le premier qui traita les cheveux avec soin.

N.° 52. Ce Faune, avec la panthère, est absolument nu. On distingue sur son front, couronné de branches de pin, de petites cornes naissantes. Il lève de la main gauche son *pedum*, ou bâton pastoral, dont il se dispose à frapper la panthère qui vient de renverser un vase à ses pieds.

N.° 53. Autre Faune absolument semblable au précédent, si ce n'est qu'il porte en écharpe, sur l'épaule droite, une peau de chevreuil. Ces deux statues, en marbre de Paros, sont assez bien conservées.

N.° 54. Cette statue, en marbre pentélique, porte les attributs de Flore; sa tête est comme celle de la muse Polymnie, couronnée de fleurs; elle tient aussi des fleurs dans sa main gauche qui est moderne.

N.° 55. *Cérès.* Sa tête est couronnée d'épis; elle en porte aussi dans sa main. Elle est entièrement couverte d'un ample manteau orné de franges. La tête paraît être le portrait de Julie, fille d'Auguste. On sait que les dames romaines étaient dans l'usage de se faire représenter avec les attributs de quelques divinités.

N.° 56. *Hygéa*, fille d'Esculape, est ici représentée debout, tenant d'une main une patère qu'elle représente à un serpent entortillé à son bras gauche. On peut d'autant moins la méconnaître à ces symboles qui lui sont particuliers, qu'une grande partie du serpent est antique. Cette statue est en marbre de Paros.

N.° 57. L'Amour caressant Psyché. Ce groupe est en marbre de Paros.

N.° 58. *Ariadne.* Elle est représentée en-

dormie ; état dans lequel Bacchus la rencontra sur les rochers de Naxos. Elle porte au bras gauche un bracelet en forme de serpent, qui fit croire long-temps que cette statue représentait une Cléopâtre.

N.° 59. Un *Cupidon* nu et ailé. Il est occupé à tendre son arc.

N.° 60. *Bacchante.* Sur le visage de cette statue, couronnée de pampres, vêtue de deux tuniques sans manches, on voit régner cette douce volupté, ce sourire de gaieté qui, beaucoup mieux que ses attributs, la font reconnaître pour une bacchante.

N.° 61. *Génie funèbre.* Cette figure est debout, et les jambes croisées, les bras élevés sur la tête. C'est ainsi que les anciens représentaient la mort même sous l'image agréable d'un sommeil tranquille ou d'un profond repos. Par là ils éloignaient des tombeaux les idées tristes de destruction que nous nous plaisons à rappeler par-tout.

N.° 62. *Cupidon.* Fragment en marbre de Paros, trouvé à Cento-Cello, sur la route de Rome à Palestrina.

N.° 63. La noblesse qui règne sur cette figure, cette beauté idéale que les anciens donnaient aux représentations de leurs grands hommes, y font reconnaître un héros grec. Quelques-uns ont cru y trouver l'attitude de

Thésée, prêtant une oreille attentive à sa mère Ethra, au moment où elle lui révèle le secret de sa naissance. Cette opinion nous paraît peu fondée.

N.° 185. Ce buste, en marbre pentélique, est incontestablement le portrait de l'empereur *Septime Sévère.*

N.° 186. *Athlète.* Les anciens donnaient aux figures d'athlètes un cou épais, marque symbolique de la force, des oreilles à bords nerveux, applatis par les coups, et ayant les cartilages sillonnés et gonflés de manière à rendre l'ouverture intérieure très-étroite. Ces deux signes distinctifs se trouvent dans ce buste; le second paraît à l'oreille gauche entièrement conservée.

N.° 187. *Bacchus Indien.* Cet hermès, en superbe rouge antique, est remarquable par les creux pratiqués dans les yeux pour recevoir des incrustations. Les anciens représentaient quelquefois Bacchus avec une longue barbe : c'était alors Bacchus, vainqueur de l'Orient.

N.° 188. *Antonin Pie.*

N.° 189. *Lucius Verus*, fils adoptif d'Antonin. Ces deux empereurs sont représentés dans le costume des frères Arvales.

N.° 190. *Auguste.* Ce buste, exécuté en marbre de Paros, porte une couronne civique:

il est remarquable par la vérité avec laquelle le maître a rendu les chairs et la peau.

N.° 191. *Vitellius*. Ce buste, en marbre grec veiné du Mont-Hymette, passe, sans aucun fondement, pour une représentation de cet infâme empereur, quoique l'expression du visage soit bien celle d'un homme adonné à tous les crimes, et livré à tous les genres de débauche.

N.° 192. Ce buste, en marbre de Paros, passe pour un buste d'*Ælius César*, fils adoptif d'Adrien.

N.° 193. *Lucius Verus* jeune. Ce fils d'Ælius César est ici représenté dans toute la fraîcheur de la jeunesse; sa chevelure frisée est d'une belle exécution, son regard est doux et gracieux.

N.° 194. *Maridie*, nièce de Trajan, et belle-mère d'Adrien, est ici représentée dans un âge avancé.

N.° 195. On croit que ce buste représente *Plautille*, fille du célèbre jurisconsulte Papinien, et malheureuse épouse de Caracalla. Cette figure, ainsi que celle de Maridie, étaient au Garde-Meuble.

N.° 210. *Diane* est ici représentée avec une tunique sans manches, plissée et succincte, avec son arc et son carquois. Ses cheveux sont relevés de tous côtés sur sa tête;

son visage est celui d'une vierge noble, au-dessus des faiblesses de son sexe, qui paraît en ignorer les plaisirs. Les seuls qu'elle connaisse, et auxquels elle est entièrement livrée, sont ceux de la chasse. Ses yeux animés sont tournés vers quelque bête féroce qu'elle vient d'apercevoir, et sa main saisit une flèche dont elle va la percer.

N.° 211. Statue colossale de *Néron*. Ce monstre, qui mettait toute sa gloire à remporter le prix de la course des chars, ou de la poésie, ou du chant, et tout son bonheur à verser le sang des hommes, est ici représenté sous des traits ennoblis par l'artiste. Cette statue est en marbre de Paros.

N.° 213. Voici *Néron* tel qu'il était; ses traits hideux portent l'empreinte de la cruauté, et décèlent son ame atroce. La tête de ce buste est en marbre de Paros, et le reste en marbre pentélique.

N.° 214. *Roma*, buste. Les Romains avaient personnifié et élevé des autels à leur ville. On reconnaît cette divinité, née de l'orgueil de ce peuple, à son casque, sur lequel on voit une double représentation de la louve qui allaita Romulus et Rémus.

SALLE DES HOMMES ILLUSTRES.

Cette salle est décorée de huit colonnes de granit, tirées de l'église d'Aix-la-Chapelle, où elles décoraient le tombeau de Charlemagne. Les peintures du plafond sont de Romanelli.

N.° 60. Cette statue, qui représente un philosophe grec, a été regardée long-temps comme celle de *Zénon*, chef de la secte des Stoïciens. Cette opinion a été détruite depuis qu'on a trouvé un buste qui offre les traits assurés de Zénon, et fort différents de ceux de cette statue. Elle est en marbre grec dit *grechetto*.

N.° 71. Figure tirée du Vatican, représentant *Démosthène*. Cet orateur célèbre, dont l'éloquence ne put sauver sa patrie de l'ambition de Philippe, est représenté assis et couvert d'un manteau; il déroule un volume, et paraît livré à une profonde méditation.

N.° 72. *Trajan*. Cet empereur philosophe est assis, et porte un globe dans la main gauche. Cette figure est tirée du Vatican.

N.° 73. *Sextus Chéronée*, oncle de Plutarque, statue en marbre grec, tirée du Vatican.

N.° 74. *Phocion*. On ne peut trop admirer l'attitude simple et noble de cette statue,

couverte en partie d'une chlamyde. Quelques-uns y ont reconnu Ulysse allant avec Diomède reconnaître le camp des Troyens. Quoi qu'il en soit, on peut regarder cette statue, tirée du Vatican, comme un superbe monument des beaux temps de l'art.

N.° 75. Cette figure représente *Ménandre*, regardé par les Grecs comme le prince de la nouvelle comédie; il nous reste quelques fragments des ouvrages de cet auteur, qui attestent son mérite.

N.° 76. On a cru reconnaître dans cette figure *Posidipe*, de Cassandrée en Macédoine, un des meilleurs auteurs de la nouvelle comédie grecque. Cette opinion n'est fondée que sur l'analogie qu'elle a avec la précédente. L'une et l'autre sont de marbre pentélique, et ont été tirées du Vatican.

N.° 77. Statue représentant *Minerve*. On y reconnaît la plupart des attributs de cette déesse : son casque, son égide bordée de serpents, avec la tête de Méduse.

SALLE DES ROMAINS.

Le plafond de cette salle, peint par Romanelli, offre plusieurs sujets tirés de l'Histoire romaine.

N.° 80. Orateur romain, dit *Germanicus*. Cette statue a donné lieu à beaucoup de con-

jectures. Quelques-uns ont voulu y reconnaître Germanicus ; d'autres, fondés sur l'attitude de cette statue, et plus encore sur la tortue qu'on voit à ses pieds, n'y ont vu qu'un orateur romain, figuré sous les traits de Mercure, dieu de l'éloquence.

La première de ces opinions est dénuée de toute vraisemblance ; l'âge et les traits de cette figure ne peuvent convenir à Germanicus, mort à 34 ans. Quoique la coupe des cheveux indique un personnage romain, la nudité de cette statue repousse cette opinion, et rappelle les temps héroïques, puisqu'on sait que la coutume des Romains était de vêtir les hommes illustres. Sur l'écaille de la tortue on lit une inscription grecque, qui nous apprend que ce bel ouvrage, en marbre de Paros, est de Cléomènes, fils de Cléomènes, Athénien.

N.° 81. *Scipion l'Africain* l'ancien. On ne peut méconnaître ici le vainqueur d'Annibal, quoique le maître de ce bronze ait négligé cette cicatrice en croix que Winkelman a observée sur une des tempes dans plusieurs autres têtes de cet illustre Romain.

N.° 82. Cette belle statue, en marbre de Paros, dont on admire sur-tout la draperie, porte à la main gauche, qui est moderne, des épis, des attributs de Cérès.

N.° 83. On reconnaît, dans ce bronze, les

traits de l'empereur *Adrien*, le restaurateur des arts.

N.° 84. La tête rapportée, couverte d'un casque, l'épée dont le restaurateur a armé la main gauche, donnent à cette statue le caractère du dieu *Mars*.

L'inscription nous apprend qu'elle est d'*Héraclides*, fils d'Agasias, Ephésien, et d'Harmatius.

N.° 85. *Portraits romains*. Ce groupe offre probablement les portraits de deux époux. La coiffure de la femme, la tête rase du mari, prouvent que cet ouvrage est du temps d'Alexandre Sévère, et font rejeter les noms de Caton et de Porcie qu'on lui a donnés.

N.° 86. *Lucius-Caninius*. L'inscription de cette statue ne laisse aucun doute sur son sujet. Elle est tirée de Fontainebleau.

N.° 87. *Marcus-Junius-Brutus*, meurtrier de César.

N.° 88. *Uranie* assise. D'une main elle tient un globe, et de l'autre le *radius*. L'ornement qu'on voit sur sa tête passe pour être de plumes arrachées aux sirènes, lorsqu'elles eurent l'imprudence de défier les Muses. Cette figure est en marbre de Paros; la tête est en marbre pentélique.

N.° 89. *Lucius-Junius-Brutus*. Le fondateur de la République romaine, le juge impi-

toyable de ses enfants, est représenté dans ce bronze tiré du Capitole.

N.° 90. *Personnage romain*, dans le costume de sacrificateur.

N.° 91. *Auguste* debout, et revêtu de la toge.

N.° 92. *Prêtresse d'Isis*, dite la Vestale du Capitole. Cette statue est en marbre de Paros.

N.° 93. *Matrone romaine.* La forme singulière de la coiffure annonce que cette statue est de la fin du deuxième siècle. Elle est en marbre grec.

N.° 94. *Guerrier blessé*, dit le Gladiateur mourant. Cette figure a été attribuée au célèbre Crésilana; mais, selon Winkelman, cet artiste, dont le grand talent consistait à donner de la noblesse à ses figures, ne pouvait descendre jusqu'à représenter un personnage de la classe du peuple tel qu'est celui-ci, comme on le reconnaît à son visage, et à une de ses mains qui est antique, et qui porte les marques d'une vie laborieuse. Mais comme cette statue paraît être des beaux temps de l'art, qu'alors les Grecs ne connaissaient point les combats de gladiateurs, et qu'une inscription nous apprend que les hérauts des jeux olympiques portaient une corde au cou, et sonnaient du cors, on peut croire, selon le même auteur, que les

Grecs étaient dans l'usage d'équiper les hérauts qui leur servaient de députés aux armées, comme ceux d'Olympie ; de-là il conclut que cette figure pourrait bien être une représentation de Copréas, héraut d'Eurythée, massacré par les Athéniens, ou celle d'un héraut de Laïus, tué avec son maître par OEdipe, ou enfin celle d'Anthimocrite, héraut massacré par les Mégariens. D'autres y reconnaissent un guerrier barbare, peut-être Gaulois ou Germain, blessé à mort et expirant sur le champ de bataille. Au reste, rien n'autorise l'opinion vulgaire qui donne à ce personnage le nom de Gladiateur mourant. Cette statue est tirée du Musée du Capitole.

N.° 95. *Matrone* ou *vestale*. Le voile dont la tête de cette statue est couverte, l'autel qui l'accompagne, y font reconnaître une vestale. Cette statue était dans la galerie de Versailles.

N.° 96. *Melpomène*. Ce qui porte à reconnaître la Muse de la tragédie dans cette statue, c'est la hauteur de la semelle de la chaussure du pied droit, qui ressemble au cothurne.

N.° 97. L'*Antinoüs* du Capitole. On ne sait sur quel fondement on croit que cette statue représente Antinoüs : ses traits n'ont aucun rapport avec ceux des portraits avérés

de ce favori d'Adrien. L'extrême jeunesse qui brille dans cette figure, suffit pour faire rejeter cette opinion, puisqu'il est certain qu'Antinoüs était parvenu à un âge plus mûr lorsqu'il sauva, aux dépens de sa vie, celle d'Adrien, dont la reconnaissance lui fit ériger tant de monuments. Nous développerons davantage notre opinion, lorsque nous parlerons des autres représentations d'Antinoüs.

N.° 98. *Vénus* au bain. C'est probablement une imitation antique de la Vénus Polycharme, qui se voyait à Rome du temps de Pline. Cette figure, en marbre de Paros, est tirée de l'ancienne salle des Antiques du Louvre.

N.° 99. *Euterpe*. Cette statue, en marbre de Paros, est tirée des antiques du Louvre.

N.° 196. *Minerve*. Cette statue se voyait autrefois à Versailles, dans le parc de Trianon.

N.° 197. *Drusus*, père de Germanicus. Tête en bronze.

N.° 199. L'empereur *Claude*.

N.° 209. Fragment d'une statue d'Hercule, dite le Torse du Belvédère. Cette statue, toute mutilée qu'elle est, brille encore, aux yeux habitués à pénétrer les mystères de l'art, de tout son éclat primitif. Ce n'est point Her-

cule au milieu de ses pénibles travaux; c'est Hercule au milieu de sa gloire éternelle; son corps commence à perdre de l'aspérité de ses formes, pour prendre cette douceur céleste que les Grecs affectaient à la représentation de leurs divinités. Aucune veine ne paraît sur ce corps; ici la poitrine élevée d'Hercule n'est point haletante, mais elle semble respirer le bonheur que l'Olympe réserve aux héros. Hercule est assis; le bras droit devait être passé par-dessus la tête, ce qui désigne le repos éternel dont il va jouir, après ses travaux.

SALLE DU LAOCOON.

On voit dans cette salle quatre colonnes de vert antique, tirées de l'église de Montmorency: elles décoraient le mausolée du connétable Anne de Montmorency.

N.° 54. *Vénus* sortant du bain. Les anciens se sont plu à multiplier les représentations de Vénus: cette mère des amours et des graces, qui inspirait leurs plus beaux ouvrages, méritait bien ce témoignage de leur reconnaissance. Celle-ci semble attendre, en sortant du bain, que ses aimables compagnes jettent sur elle un voile: c'est ce qu'indique le mouvement des bras; elle est accroupie et appuyée sur un vase renversé. On lit sur le piédestal une inscription grecque qui attribue

cet ouvrage au célèbre sculpteur Balbus ; mais elle est moderne. Cette jolie figure a été trouvée à Salone, sur la route de Rome à Palestrina.

N.° 100. *Jason.* Le soc de charrue qui accompagne cette statue, lui a fait donner le nom de Cincinnatus ; mais sa nudité qui rappelle les temps héroïques, et qui ne saurait convenir à un personnage consulaire, y a fait reconnaître Jason. Ce héros y est représenté au moment où, après avoir traversé le torrent Anauros, portant sur son dos Junon déguisée en vieille, il remet sa chaussure au pied droit, et va se rendre chez son oncle Pélias, qui l'avait fait inviter à un sacrifice qu'il préparait à Neptune. Le mouvement de la tête indique la surprise de Jason au moment où il reconnaît la déesse brillante de tout son éclat. Saisi de respect, il oublie de chausser le pied gauche, et se rend dans cet état chez son oncle Pélias, qui, à son aspect, comprit le sens d'un oracle obscur qui l'avertissait de se garantir de celui qui viendrait le voir chaussé d'un seul pied. Cette statue est en marbre pentélique.

N.° 101. *Lucius Verus* est ici représenté couvert d'une cuirasse et du *paludamentum.* Ce buste est en marbre de Luni.

N.° 102. *Commode.* Le buste de cet empereur est en marbre pentélique.

N.° 103. *La Tragédie.*

N.° 104. *La Comédie.* Ces deux têtes ont été trouvées à Tivoli.

N.° 106. Cette tête, qui devait faire partie d'un groupe représentant Ménélas enlevant le corps de Patrocle, tué par Hector, est remarquable par son expression.

N.° 107. *Adonis.* Cette belle statue, en marbre grec, a été trouvée de nos jours sur la route de Rome à Palestrina; le bras droit qui porte un javelot est moderne.

N.° 108. *Laocoon.* Ce groupe célèbre rappelle ces beaux vers de l'Enéide, où Virgile décrit la mort de ce fils de Priam et de ses deux enfants. Deux énormes serpents enlacent ces trois corps, les étreignent, les déchirent de leurs morsures venimeuses; Laocoon, au milieu de ces tourments inexprimables, montre l'ame d'un héros qui supporte tout avec courage. L'extrême douleur est exprimée dans ce groupe sans grimaces, sans contorsions, et sans altérer la beauté des figures. On ne peut voir ce chef-d'œuvre sans éprouver un sentiment pénible: on cherche à s'en éloigner, mais sa beauté attache; on y revient, et on ne peut se lasser de l'admirer. Il a été trouvé, en 1506, à Rome, dans les ruines du palais Titus.

N.° 109. *Discobole* en repos. Ce jeune

athlète s'apprête à lancer le disque qu'il tient dans sa main gauche. Cette statue est en marbre pentélique.

N.° 111. *Amazone.* Tout engage à reconnaître dans cette statue une de ces femmes guerrières, connues sous le nom d'*Amazones.* Le carquois qu'elle porte à son côté, l'arc qu'elle est dans l'action de tendre, le casque posé à son pied gauche, ses formes un peu viriles, ne laissent aucun doute à cet égard. Cette statue est en marbre de Paros.

N.° 113. *Dieu marin.* Cet hermès colossal est en marbre de Paros.

N.° 116. *Jupiter.* La douceur et la majesté qui conviennent au père des dieux, sont exprimées dans tous les traits de cet admirable monument. Ce buste est en marbre de Luni.

N.° 118. *Méléagre.* Le chien, la tête de sanglier qui accompagnent cette statue, rappellent l'histoire du fameux sanglier de Calydon. Le fils d'Enée se repose, après avoir tué cet animal redoutable qui avait si long-temps ravagé les Etats de son père. La tête de cette statue nous offre l'image des graces, de la jeunesse et de la beauté. Ce groupe de marbre grec un peu cendré, est un des plus beaux monuments de l'antiquité.

N.° 120. *Discobole.* Ce joueur de disque

passe pour une copie antique de celui de Myron, un des plus célèbres sculpteurs grecs.

N.° 200. *Antinoüs.* On ne doit point s'étonner de voir des feuilles, attributs d'Harpocrate, au bas de la large poitrine de ce buste, puisqu'on sait qu'Adrien, peu content d'avoir fait bâtir en Egypte la ville d'Antipolis, en mémoire de son jeune favori, voulut encore l'associer aux dieux de ce pays. Les Romains en firent un grand nombre de représentations, dans lesquelles on remarque toujours quelques caractères du style égyptien. Je crois même qu'on est suffisamment autorisé à ne regarder comme des figures de l'Antinoïs, que celles qui portent quelques-uns de ces caractères. Ce buste est en marbre grec dur. Il a été trouvé à Tivoli en 1790.

N.° 201. *Adrien.* Cette tête, de grandeur colossale, destinée à être posée sur une statue élevée à Rome, dans le vestibule du mausolée de cet empereur, est en marbre pentélique, et a été trouvée au château St.-Ange.

N.° 202. *Caracalla.* Ce buste, en marbre pentélique, est incontestablement un portrait de ce cruel empereur.

N.° 203. L'empereur *Galba.* Ce buste, en marbre pentélique, se voyait à la ville Albani.

N.° 204. On a reconnu dans ce beau buste, en marbre pentélique, *Claudius-Albinus*, collègue et rival de l'empereur Septime Sévère.

SALLE D'APOLLON.

Cette salle est ornée de quatre colonnes de granit rouge oriental. Le pavé est à grands compartiments, exécuté en marbre précieux.

Dans des niches pratiquées sous la porte qui conduit de la salle du Laocoon à celle d'Apollon, sont deux statues, dont une, sous le n.° 114, représente *Bacchus :* elle est en marbre pentélique ; l'autre, sous le n.° 115, est un ministre de Mythra, connu sous le nom de *Pâris.* Le bonnet phrygien que porte cette statue, et la pomme que le restaurateur a placée dans sa main droite, l'ont fait prendre pour une représentation de *Pâris.* Mais, en examinant son attitude, le mouvement de ses bras, la largeur de ses hanches, et la grosseur de son ventre, il est facile de la reconnaître pour une représentation d'un ministre de Mythra ou de Cybèle.

N.° 105. Ce buste, représentant Antinoüs, est parfaitement conservé : il se trouvait en France depuis long-temps.

N.° 110. L'*Alexandre* du Capitole. Winkelman l'a pris pour une tête d'Alexandre ;

mais Visconti y a remarqué sept trous dans la chevelure, qui étaient destinés à recevoir les rayons qui l'ornaient, tels qu'ils sont à la tête colossale de *Séraphis*, qu'on voit à la même salle, sous le n.° 153. D'ailleurs il y voit une ressemblance parfaite avec les médailles de Trajan, qui portent la légende *oriens*; ce qui a décidé tous les antiquaires à y reconnaître *Apollon-Soleil*.

N.° 117. *Minerve*. Cette tête est en marbre pentélique.

N.° 125. Ce prétendu *Antinoüs du Belvédère*, nommé *Méléagre* par Winkelman, d'après une légère ressemblance d'attitude avec le Méléagre du muséum Pio-Clémentin, est *Mercure*, selon Visconti, éditeur de ce musée. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable, puisqu'on a vu long-temps à la galerie Farnèse une petite statue de Mercure parfaitement conservée, avec tous ses attributs, et qui ressemblait trait pour trait à ce prétendu Antinoüs. Il est bon d'observer encore que toutes les têtes d'Antinoüs ont les cheveux bouclés et retombant sur le front, tandis que ceux de cette figure sont très-courts, crépus, et arrondis autour de la tête. Cette statue, en marbre de Paros, est une des plus belles productions de l'art qui nous soit restée

de l'antiquité. Winkelman, tout en critiquant la partie basse, ne peut s'empêcher d'admirer la beauté de la tête.

N.° 126. *Le trône de Saturne.* Ce bas-relief, en marbre pentélique, est tiré de la salle des Antiques du Louvre.

N.° 127. *Apollon Sauroctonos* qui tue un lézard. Quoique l'artiste qui a restauré cette statue, de marbre grec, lui ait donné une lyre, on n'y reconnaît pas moins une imitation de l'Apollon Sauroctonos, ouvrage de Praxitèles. Dans l'ouvrage de ce grand maître, Apollon était représenté dans sa condition pastorale, le bras gauche appuyé contre un arbre, et tenant dans la main droite un stylet dont il menaçait un lézard gravissant sur le tronc. Voici deux vers de Martial relatifs à cette statue :

Ad te reptanti, puer infidiose, lacertæ
Parce : cupit digitis illa perire tuis.

N.° 128. *Mercure.* Cette petite statue, en marbre de Luni, est remarquable en ce qu'elle réunit presque tous les attributs du dieu qui y est représenté.

N.° 139. *Vénus de Troade.* Winkelman, en parlant de la Vénus de Médicis, dit : La Vénus de Médicis est semblable à une rose qui s'épanouit au lever du soleil ; elle entre dans cet âge où les vaisseaux commencent à s'étendre, où le sein prend de la consistance.

Quand je la contemple dans son attitude, il me semble voir Laïs qu'Apelle instruisait dans les mystères de l'amour, comme elle parut lorsqu'elle se vit obligée, pour la première fois, d'ôter ses vêtements, et de se présenter nue aux yeux de l'artiste extasié. Cette statue, tirée de la galerie de Versailles, est en marbre grec.

N.° 130. *Mars* est ici représenté dans un âge mûr, et avec de la barbe; il est caractérisé par son casque et son bouclier. Cette petite figure est en marbre de Luni.

N.° 131. *Apollino*, ou jeune Apollon.

N.° 132. *Uranie.* Cette statue est tirée de la galerie de Versailles. On n'est fondé à croire qu'elle représente Uranie, que sur la couronne étoilée qu'elle porte en tête; le volume qu'elle porte à la main droite ne pouvant servir d'appui à cette opinion, puisqu'il est de l'invention de Girardon, qui a totalement restauré le bras droit.

N.° 133. *Apollon delphique.* Cette petite figure est en marbre grec dur.

N.° 134. *Trépied d'Apollon.* On trouve sur ce précieux morceau, en marbre pentélique, des festons de laurier, des griffons ailés, des dauphins, des lyres, un carquois suspendu à un baudrier, un serpent, attributs d'Apollon,

N.° 135. *Antinoüs.* C'est une imitation en petit de l'Antinoüs exposé dans la salle des Romains, sous le n.° 97.

N.° 136. *Isis salutaire.* On sait que les Romains rendirent un culte public à cette divinité égyptienne. Sa coiffure, remarquable par un frontal sur lequel sont sculptés deux serpents séparés par un petit masque, lui donne le caractère d'Isis. Cette figure, tirée du Musée du Vatican, est en marbre de Paros.

N.° 137. *Minerve.* Cette figure d'ancien style grec, est en marbre pentélique; elle est tirée du palais ducal de Modène.

N.° 138. Autre *Minerve.* La figure extraordinaire, et dont les jambes se terminent en serpent, sur laquelle la déesse appuie son bouclier, nous rappelle la victoire que Minerve remporta sur le géant Pallas. Cette figure est en marbre de Luni.

N.° 139. *Mars vainqueur.* Mars est ici représenté dans la force de l'âge et dans une attitude guerrière; il porte un globe dans la main gauche, et l'artiste qui l'a restauré, lui a mis dans la droite un sceptre au lieu d'une épée. Cette statue est en marbre pentélique.

N.° 140. *Melpomène.* Cette figure, en marbre de Paros, a été trouvée dans l'Attique.

N.° 141. Cette petite figure, en marbre

pentélique, passe pour une représentation de Junon.

N.° 142. *Vénus* du Capitole. Qui pourrait méconnaître ici la mère des Amours? Cette divinité, à qui les Grecs et les Romains élevèrent tant de temples, et qui aura toujours des autels dans tous les cœurs, placée près de l'Apollon du Belvédère, la majesté de ce dieu, loin de flétrir sa beauté, semble répandre sur les formes de cette belle figure un feu divin qui la fait briller ici d'un nouvel éclat. Le spectateur n'est point incertain: une impulsion naturelle le porte à rendre à l'un et à l'autre de ces chefs-d'œuvre, l'hommage qui leur convient. L'un étonne son esprit, l'autre appelle son amour. Cette statue de Vénus est la plus belle que nous connaissions après celle de Médicis.

N.° 143. *Sacrifice*, appelé *Suovetaurisia*. Ces sacrifices se faisaient à Rome avec pompe, à des époques solennelles; on y immolait un porc, une brebis et un taureau. Ce bas-relief, en marbre pentélique, est tiré de la bibliothèque de St.-Marc à Venise.

N.° 144. Deux *sphinx* de granit rouge oriental. Ces animaux chimériques appartiennent au culte des Egyptiens. Ceux ci sont un monument de l'art chez ce peuple, à l'épo-

que où les Romains en firent la conquête.

N.° 145. *Apollon Pythien*, ou *l'Apollon du Belvédère*. L'origine de ce monument, comme celle des peuples les plus célèbres, se perd dans la nuit des temps. Nul homme n'a attaché son nom à cette sublime production : elle n'est point le fruit du faible génie des mortels; comme les mondes; elle semble sortie des mains de l'Eternel. Cette statue a été trouvée dans les ruines de l'ancien Antium.

N.° 146. *Vénus d'Arles*. Cette Vénus a été trouvée à Arles en Provence. Sa tête, ceinte d'une bandelette qui retombe sur ses épaules, est un modèle de grace et de beauté. Girardon qui en a restauré les bras, a placé dans la main droite un miroir, et dans la gauche la pomme, signe de son triomphe sur Minerve et Junon. Cette statue, en marbre grec dur, était de la galerie de Versailles.

N.° 147. Ce bas-relief, en marbre de Luni, représente une cérémonie funèbre en usage chez les Romains, dite Conclamation.

N.° 148. *Bacchus Indien*, dit *Sardanapale*. Quoique la jeunesse idéale soit le caractère des portraits de Bacchus, les anciens l'ont quelquefois représenté sous les traits de l'âge viril; et comme il s'était laissé croître la barbe dans son expédition aux Indes, ou

le représentait sous cette forme, quand on voulait caractériser le conquérant ; mais dans ces figures mêmes, la physionomie du dieu offre encore cette image de gaieté et de volupté qu'on remarque dans toutes ses têtes : c'est un mélange idéal des formes de l'âge viril, et des graces de la jeunesse. Le nom de Sardanapale, gravé en caractères grecs sur le bord du manteau, n'est ici employé que pour désigner la mollesse et la volupté, auxquelles on sait que Bacchus s'abandonnait ; il ne faut pas en conclure que l'on ait voulu représenter le roi efféminé de l'Assyrie. Cette statue, en marbre pentélique, est tirée du musée du Vatican.

N.° 149. *Hercule* et *Télèphe*, dit *Hercule Commode*. Cette figure est, sans contredit, un chef-d'œuvre ; la tête est superbe, et ses cheveux sont parfaitement traités. Quelques-uns ont cru y voir un portrait de Commode ; mais cette opinion est sans vraisemblance. L'enfant que porte Hercule, dans cette statue, a donné lieu à plusieurs conjectures. Winkelman a cru y reconnaître Ajax, fils de Télamon ; mais depuis la mort de ce célèbre historien de l'art, cet enfant a été reconnu pour Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé. Ce groupe est tiré du belvédère du Vatican.

N.° 150. *Apollon Lycien*. Ce dieu avait

en Lycie un temple célèbre. La statue que les habitants de ce pays lui avaient érigée, avait comme celle-ci un bras passé par-dessus la tête.

N.° 151. *Antinoüs* égyptien. C'est un mélange de style grec et égyptien. Les Romains, pour flatter Adrien, se plurent à donner aux représentations de son favori, les formes et les attributs des dieux de l'Egypte: tout annonce que cette statue est l'ouvrage des Romains.

N.° 152. *Bacchus* en repos. La jeunesse idéale est le caractère de Bacchus; son image est celle d'un beau jeune homme qui entre dans le printemps de la vie; ses traits sont pleins de douceur, ses membres délicats sont arrondis, et ses hanches sont saillantes comme celles des femmes. Son front est couronné de lierre; sa longue chevelure tombe en boucles sur sa poitrine; son bras droit est ployé sur sa tête, tandis que le gauche est appuyé sur un tronc d'orme, autour duquel serpente une vigne. Cette statue en marbre pentélique, est tirée de la galerie de Versailles.

N.° 153. *Sérapis.* Ce dieu des Egyptiens avait beaucoup de rapports avec le Pluton et le Jupiter des Grecs. Comme ceux du maître des dieux, ses cheveux sont relevés avec noblesse au-dessus du front, et retombent on-

doyants des deux côtés ; sa tête porte le modius ou le calathus, et est ornée de rayons de bronze doré. Ce buste colossal est tiré du Musée du Vatican.

N.° 154. *Mercure.* Cette statue a quelque rapport avec le prétendu Antinoüs du Belvédère : elle est en marbre pentélique.

N.° 155. *Junon*, dite *la Junon du Capitole.* L'attitude imposante de cette statue a fait imaginer qu'elle représentait Junon, quoiqu'elle soit bien loin d'avoir tous les caractères de la fière épouse de Jupiter.

N.° 156. *Bacchus.* Cette statue est en marbre grec dur.

N.° 157. Les *Danseuses.* Ce bas-relief est monté sur l'antique qu'on voit à Rome à la villa Borghèse.

N.° 204. *Omphale.* La peau de lion qui couvre la tête de cette statue, engage à y reconnaître cette reine de Lydie, célèbre par les faiblesses d'Hercule.

N.° 206. *Pâris.* Le bonnet phrygien, et la manière dont sont traités les cheveux de cette figure, y font reconnaître l'amant d'Hélène. Cette tête, ainsi que la précédente, viennent de la villa Albani.

N.° 207. Tête de *Bacchus* indien, en marbre de Paros.

N.° 208. *Matrone* romaine, avec les attri-

buts de Junon. Cette tête est tirée de la villa Albani.

SALLE DES MUSES.

N.° 165. Buste représentant Bacchus. On ne peut méconnaître ici l'image d'une jeunesse éternelle, et les traits qui caractérisent le Dieu des vengeances.

N.° 166. Colonne de granit oriental, surmontée d'une boule en marbre serpentin.

N.° 167. *Hyppocrate*, père de la médecine. Cette tête est en marbre pentélique.

N.° 168. *Calliope*, muse de la poésie épique.

N.° 169. *Apollon*, au milieu des Neuf Muses, est représenté revêtu d'une robe flottante et d'un manteau traînant; il touche sa lyre enchanteresse; et sa bouche légèrement ouverte, semble annoncer qu'il s'accompagne de sa voix: sa physionomie n'a point la majesté de celle de l'Apollon du Belvédère, mais elle est animée d'un feu divin, mêlé de cette douceur qui convient à l'inventeur de la musique.

N,° 170. *Clio*, muse de l'histoire.

N.° 171. *Melpomène*, muse de la tragédie.

N.° 172. *Socrate*, prince des philosophes, célèbre par ses vertus et sa fin tragique.

N.° 173. *Polymnie*, muse de l'éloquence.

N.° 174. Buste de Bacchus indien.

N.° 175. *Homère*, père de la poésie.

N.° 176. *Érato*, muse de la poésie érotique.

N.° 177. *Euripide*, célèbre poète tragique grec.

N.° 178. *Euterpe*, muse de la musique.

N.° 179. *Terpsychore*, muse de la poésie lyrique.

N.° 180. *Uranie*, muse de l'astronomie.

N.° 181. *Thalie*, muse de la comédie.

N.° 182. Autre portrait de Socrate.

N.° 183. Colonne de marbre africain, surmontée d'une boule d'albâtre oriental.

N.° 184. *Virgile*. Ce buste, qui représente l'auteur de l'*Énéide* et des *Géorgiques*, est tiré de l'académie de Mantoue.

GRANDE GALERIE DES TABLEAUX.

Ecole française.

Sous François Ier, nous avions déja des peintres qui travaillèrent sous le *Liosso* et le *Primatice ;* mais le plus ancien des peintres français qui ait laissé un nom, est Jean Cousin ; il exerça son talent sur des vitres ; il s'adonna aussi à la sculpture. Son dessin était correct, mais peu élégant. Sous le règne de Louis XIII l'on vit Jacques Blanchard,

formé à l'école de Venise, et sur-tout le *Titien* français; mais il mourut jeune et sans avoir laissé d'élèves.

Simon Vouet peut donc être regardé comme le fondateur de l'école française; il fut le maître de Charles le Brun.

Bon *Boullongne*, né à Paris en 1649, mort en 1717, élève de son père, Louis Boullongne.

N.° 1. Le combat d'Hercule contre les Centaures.

Sébastien *Bourdon*, né à Montpellier en 1616, mort à Paris en 1671, disciple de plusieurs maîtres.

2. La décollation de saint Protais.

3. Le Christ ordonnant aux apôtres de laisser approcher de lui les enfants.

4. La sainte famille.

5. Le sacrifice de Noé au sortir de l'arche.

6. Halte de Bohémiens.

7. La purification de la Vierge.

8. Le crucifiement de saint Pierre.

Charles *le Brun*, né à Paris en 1619, mort dans la même ville en 1690, élève de Vouet et de le Poussin.

9. Courage de Mutius Scévola.

10. La mort de Caton.

11. Le portrait de le Brun dans sa jeunesse, peint par lui-même.

12. Saint Etienne lapidé.

13. La Madeleine chez le Pharisien.

14. Le sommeil de Jésus ou le silence.

15. Le *benedicite*.

16. Le crucifix aux anges.

17. La défaite de Porus.

18. La tente de Darius.

19. L'entrée d'Alexandre dans Babylone.

20. La mort de Méléagre.

21. La conquête de la Franche-Comté.

22. La nativité.

Simon *Chardin*, né à Paris en 1701, mort dans la même ville en 1779.

23. L'intérieur d'une cuisine.

Nicolas *Colombel*, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, mort à Paris en 1717, élève de le Sueur.

24. Les amours de Mars et de Rhéa.

Jacques *Courtois*, dit le *Bourguignon*, né à St.-Hyppolite, près Besançon, en 1621, mort à Rome en 1676, élève du Guide et de l'Albane.

25. Un choc de cavaliers et de cuirassiers.

26. Une escarmouche, dans laquelle on voit des cuirassiers aux prises avec un gros de cavalerie turque.

27. Une bataille entre les Turcs et les Polonais.

Noël *Coypel*, né à Paris en 1628, mort

dans la même ville en 1707, élève de Poncet et d'Errard.

28. Le meurtre d'Abel.

29. Ptolomée donne la liberté aux Juifs.

30. Prévoyance d'Alexandre Sévère.

Alexandre-François *Desportes*, né à Champigneul, en Champagne, en 1661, mort à Paris en 1743, élève de Nicasius.

31. Le portrait de Desportes, peint par lui-même.

32. Un panier de raisin, des pêches, trois perdrix mortes, et un chien endormi.

33. Un garde-manger, au croc duquel on voit un canard, un lièvre, et autres pièces de gibier : en bas sont des choux et des cardons.

34. Un cerf aux abois atteint par la meute.

Charles-Alphonse *Dufresnoy*, né à Paris en 1611, mort à Villiers-le-Bel en 1665, auteur du poème intitulé : *De Arte graphica*.

35. Des nymphes et naïades.

Charles de *Lafosse*, né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1716, élève de le Brun.

36. L'enlèvement de Proserpine par Pluton.

37. L'annonciation de la Vierge.

38. Le mariage de la Vierge.

Gastiels, peintre français ; l'époque de sa

naissance et celle de sa mort ne sont point connues ; il vivait en 1650.

39. Deux vues, dont une de Paris à cette époque.

Claude *Gelée*, dit le Lorrain, né à Chamagne, près de Toul, en 1600, mort à Rome en 1682, élève de Goffredo et d'Augustin Casti.

40. Le débarquement de Cléopâtre.

41. David sacré par Samuel.

42. La fête villageoise.

43. Vue d'un port au soleil couchant.

44. Vue du Campo-Vaccino, à Rome.

45. Une marine par une belle matinée.

46. Un paysage éclairé par un soleil couchant.

Laurent de *la Hire*, né à Paris en 1606, mort en 1656, élève d'Etienne de la Hire, son père.

47. Laban cherchant ses idoles.

48. L'ombre de saint Pierre.

49. Le Christ apparaissant aux trois Maries.

50. La Vierge et l'enfant Jésus.

51. Un paysage avec des baigneuses.

Jean *Jouvenet*, né à Rouen en 1644, mort à Paris en 1717, élève de son père, Laurent Jouvenet.

52. Les vendeurs chassés du temple.

53. Le repas chez Simon le Pharisien.

54. La descente de croix.

Nicolas de *Lagilière*, né à Paris en 1656, mort en 1746, élève d'Antoine Goëbouw.

55. Le portrait de Charles le Brun.

Louis *Licherie*, né à Houdan, en Normandie, mort en 1687, élève de le Brun.

56. La rencontre de David et d'Abigaïl.

Pierre *Mignard*, né à Troyes, en Champagne, en 1610, mort à Paris en 1695, élève de Vouet.

57. La Vierge, dite *la grappe*.

58. Sainte Cécile chantant les louanges de Dieu.

François *Lemoine*, né à Paris en 1688, mort en 1737, élève de Galloche.

59. L'assomption de la Vierge.

60. Héracle assommant Cacus.

Louis et Antoine *le Nain*, frères, nés à Laon, morts tous deux en 1648.

61. Le maréchal et sa famille.

Joseph *Parrocel*, né à Brignoles, en Provence, en 1648, mort à Paris en 1704, élève de Bourguignon.

62. Le siége de Maëstricht.

Le père Patel.

63. Un paysage éclairé du soleil levant.

64. La vue d'une forêt, éclairée du soleil couchant.

65. L'ânesse de Balaam.

Antoine *Pesne*, né à Paris en 1680, mort à Berlin en 1757.

66. Le portrait de Vleughels, peintre d'histoire.

Nicolas *Poussin*, dit *le Poussin*, né à Andely en 1594, mort à Rome en 1665, élève de Quintin-Varin. Il quitta la France en 1624, pour aller exercer ses talents à Rome, où il vécut long-temps dans l'indigence. Il peignit pour le cardinal Barberin, la mort de Germanicus; ce grand tableau lui valut une grande réputation, et le fit appeler en France, où il eut le titre de premier peintre du roi; mais l'envie s'attacha à lui : Vouet et ses élèves employèrent tous les moyens les plus bas pour lui enlever sa gloire et sa faveur. Fatigué de leurs persécutions, Poussin demanda un congé, et retourna à Rome exercer ses talents, bien résolu de ne pas revenir.

67. Le martyre de saint Erasme, évêque.

68. Les Philistins frappés de la peste.

69. L'enlèvement des Sabines.

70. La manne dans le désert.

71. Le temps fait triompher la vérité.

72. L'institution de l'eucharistie.

73. Saint François Xavier dans les Indes.

74. Saint Jean baptisant dans le Jourdain.

75. Rébecca et Eliézer.

76. Diogène jetant son écuelle.

77. Le jugement de Salomon.

78. Les aveugles de Jéricho.

79. Le portrait de le Poussin, peint par lui-même.

80. La femme adultère.

81. La mort de Saphire.

82. L'hiver ou le déluge.

83. La mort d'Eurydice.

84. La sainte famille dans un paysage.

85. L'assomption de la Vierge.

Jean-Baptiste *le Prince*, né à Metz en 1733, mort à Paris en 1781, élève de Boucher.

86. Le corps-de-garde russe.

Jean *Raoux*, né à Montpellier en 1677, mort à Paris en 1734, élève de Bon Boullongne.

87. Pygmalion amoureux de son modèle.

Jean *Restout*, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1768, élève de Jouvenet.

88. Alphée et Aréthuse.

Hyacinthe *Rigaud*, né à Perpignan en

1659, mort à Paris en 1743, élève de Rane.

89. Le portrait du sculpteur Desjardins.

90. Le portrait de Pierre Mignard, peintre.

91. Saint André appuyé sur sa croix.

Jean-Baptiste *Santerre*, né à Magny, près de Pontoise, en 1651, mort à Paris en 1727, élève de Bon Boullongne.

92. Suzanne au bain.

Jacques *Stella*, né à Lyon en 1596, mort à Paris en 1657.

93. Jésus-Christ recevant la Vierge dans le ciel.

Pierre *Subleyras*, né à Uzès en 1699, mort à Rome en 1749, élève d'Antoine Rivalz.

94. Le serpent d'airain.

95. La Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, chez Simon le Pharisien.

96. Saint Ambroise donnant l'absolution à Théodose.

97. Saint Bruno guérissant un enfant.

Eustache *le Sueur*, né à Paris en 1617, mort en 1655, élève de Vouet. Aucun peintre n'a plus approché de *Raphaël* dans l'art de jeter les draperies, et d'en disposer les plis dans l'ordre le plus noble. Son dessin, pur et correct, paraît formé d'après l'antique,

quoiqu'il ait eu peu d'occasions de l'étudier : le Sueur est le plus grand peintre dont l'école française puisse se glorifier.

98. Prédication de saint Paul à Ephèse.

99. La descente de croix.

100. La messe de saint Martin.

101. Saint Gervais et saint Protais.

102. Clio, muse de l'histoire.
Euterpe, muse de la musique.
Thalie, muse de la comédie.

103. Calliope, muse de la poésie épique.

104. Uranie, muse de l'astronomie.

105. Terpsychore, muse de la danse.

106. Melpomène, muse de la tragédie.
Erato, muse de la poésie lyrique.
Polymnie, muse de l'éloquence.

N. Théolon, né à Aigues-Mortes en 1739, mort en 1781.

107. Une tête de femme âgée.

François de *Troy*, le père, né à Toulouse en 1645, mort à Paris en 1730, élève de Nicolas Loir.

108. Le portrait du sculpteur Desjardins.

Moyse *Valentin*, né à Coulomiers en Sorie, en 1600, mort à Rome en 1632, élève de Vouet et du Caravage.

109. Un concert.

110. Un concert.

111. Martyre des SS. Processe et Martinien.

112. Le denier de César.

113. Judith tenant la tête d'Holopherne.

114. Herminie chez le berger.

Carle *Van-Loo*, né à Nice en 1705, mort à Paris en 1765, élève de Jean-Baptiste Van-Loo, son frère, et de Benedetto Luti.

115. Enée et Anchise.

116. Le mariage de la Vierge.

Jean-Baptiste *Van-Loo*, né à Aix en 1684, mort dans la même ville en 1745, élève de son père, Louis Van-Loo, et de Benedetto Luti.

117. Diane et Endymion.

Louis-Michel *Van-Loo*, né à Toulon en 1707, mort à Paris en 1771.

118. Le portrait de Carle Van-Loo, peintre d'histoire.

Joseph *Vernet*, né à Avignon en 1712, mort à Paris en 1786.

119. La cascade.

120. La tempête.

121. Port de mer au soleil couchant.

122. Le naufrage.

123. Le matin ou la pêche.

124. Le midi ou l'orage.

125. Le soir ou le retour au village.

126. La nuit ou le clair de lune.

127. Le pont et le château de St.-Ange.

128. Le Pont-Rotto, à Rome.

129. Vue des environs de Naples, par une mer calme.

130. Un paysage ; effet de clair de lune.

131. Marine au soleil couchant, par un temps brumeux.

132. Port de mer par un brouillard.

133. Le torrent.

134. Port de mer au clair de la lune.

135. Port de mer au soleil couchant.

136. Le soleil levant ou les baigneuses.

137. La bergère des Alpes.

Claude *Vignon*, né à Tours en 1593, mort en 1670.

138. Jésus au milieu des docteurs.

139. Simon *Vouet*, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1641, élève de son père, Laurent Vouet.

139. Réunion d'artistes.

140. La présentation de Jésus-Christ au temple.

141. Le Christ expirant sur la croix.

142. Une sainte famille dans un paysage.

Antoine *Wateau*, né à Valenciennes en 1684, mort à Nogent, près Paris, en 1721, élève de Gillot.

143. Le pélerinage à Cythère.

ÉCOLE ALLEMANDE, FLAMANDE ET FOLLANDAISE.

Albert *Durer*, peintre et graveur, peut être regardé comme le premier peintre allemand; il a fait un grand nombre d'ouvrages d'un fini précieux, mais d'un dessin roide et sec. On lui reproche aussi trop peu de choix et de noblesse dans l'expression, mais il a de la vérité. Il ignorait l'art de draper, la perspective aérienne, et la dégradation des couleurs.

On doit à l'école flamande l'invention de la peinture à l'huile. Ce fut Jean *Van-Eyck*, surnommé Jean de Bruges, qui en fut l'inventeur; on doit donc le regarder comme le fondateur du métier de la peinture flamande, et Rubens comme celui de l'art.

L'école flamande joint à l'éclat de la couleur et à la magie du clair-obscur, un dessin savant, quoiqu'il ne soit pas fondé sur le choix des plus belles formes, une composition qui a de la grandeur, une certaine noblesse dans les figures, des expressions fortes et vraies, enfin une sorte de beauté naturelle.

L'école hollandaise ne possède de tous ces avantages que celui de la couleur. Les Hollandais se distinguent par les perspectives, les campagnes, les ciels, les marines, les animaux, les fruits, les fleurs, les insectes; en

un mot, tout ce qui n'exige qu'une imitation fidèle de la couleur, et un pinceau précieux. On compte parmi eux quelques peintres d'histoire et de portraits en grand ; mais ce n'est point par le caractère de ces artistes qu'il convient de spécifier celui de l'école hollandaise.

Guillaume *Van-Aelst*, né à Delft vers 1620, mort en 1697, élève d'Everard-Van-Aelst.

160. Un vase de fleurs ; sur la table est une montre ouverte.

161. Deux perdrix mortes, avec une giberne et autres ustensiles de chasse.

Jean *Asselyn*, né à Anvers en 1610, mort à Amsterdam en 1660, élève d'Isaïe Vanden Velde.

162. Vue du Tibre.

163. Paysage montueux arrosé par un fleuve.

164. La ruine.

165. Vue du pont Lamentano, sur le Teverone, près de Rome.

Jacques *de Backer*, né à Harlingen en 1608 ou 1609, mort en 1641.

166. Le jugement dernier.

Ludolphe ou Louis *Backuysen*, né à Embden en 1631, mort à Amsterdam en 1709, élève d'Everdighan.

167. Escadre hollandaise de dix bâtiments

de guerre, sous voile, et faisant route de conserve.

168. Le coup de vent.

169. Le débarquement en Hollande du roi Guillaume III (de Nassau.)

Pierre *Van-Laar*, dit Bamboche, né à Laaren, près Naarden, vers 1613, mort à Harlem vers 1674.

170. Le départ de l'hôtellerie.

171. Des bestiaux, une femme qui trait une chèvre, et un pâtre jouant du chalumeau.

Nicolas *Berchem*, né à Harlem en 1624, mort en 1683, élève de Van-Goyen et de Jean-Baptiste Weenix.

172. Vue d'une partie des ruines du Colysée de Rome, avec figures et animaux.

173. Marche d'animaux dans un paysage montueux.

174. Vue des côtes de Nice.

175. La chasse au sanglier,

176. Le gué.

177. Le passage du bac.

178. Le soleil couchant.

179. L'abreuvoir.

180. Un riche paysage.

Job *Berckheyden*, né à Harlem en 1628, mort en 1698.

181. Diogène.

Drick ou Thierry *Van-Bergen*, né à Har-

lem, vers 1640, élève de Adrien Vanden-Velde.

182. Paysage avec une marche de bestiaux.

Nicasius Bernaert, né à Anvers en 1608, mort à Paris en 1678, élève de François Snyders.

183. Des lièvres, un faisan, des perdrix et autre gibier mort. Deux chats survenus pour y goûter, sont surpris par un chien de chasse.

Abraham *Bloëmaërt*, né à Gorkum en 1567, mort à Utrecht en 1647.

184. Les noces de Thétis et de Pélée.

P. Van-Bochs.

185. Un tonneau, une bassinoire, une marmite, et autres ustensiles de cuisine.

Ferdinand *Bol*, né à Dordrecht vers 1620, mort en 1681, élève de Rembrandt.

186. Le portrait d'un géomètre, tenant en main un compas de proportion.

187. Des enfants traînés dans un char par des chèvres.

Jean *Both*, dit Both d'Italie, né à Utrecht en 1610, mort dans la même ville en 1650, élève d'Abraham Bloëmaërt.

188. Vue d'Italie au soleil couchant.

189. Le défilé.

Antoine-François *Boudewyus*, né à Bru-

xelles vers 1660, élève de Vander-Meulen.

190. Le marché au poisson dans une ville de Flandre, situé sur un canal.

Adrien *Brauwer*, né à Harlem en 1608, mort à Anvers en 1640, élève de François Hals.

191. L'intérieur d'une tabagie.

Barthelomé *Breemberg*, né à Utrecht en 1620, mort vers 1660.

192. Ruines de Campo-Vaccino, à Rome.

193. Ruines des édifices de Rome.

194. Le repos en Egypte.

195. Mercure et Hercé.

N. *Brekelenkamp*, peintre de portraits et intérieur de chambres.

196. Vieillard à mi-corps, occupé à écrire.

Paul *Bril*, né à Anvers en 1556, mort à Rome en 1626, élève de Daniel Woltermans.

197. Les pélerins d'Emmaüs.

Pierre *Brueghel*, dit le Vieux, né à Brueghel, près Bréda, florissait à Anvers et à Bruxelles en 1550, élève de Pierre Koeck.

198. Un village de Flandre sur un canal.

199. La danse de village.

Pierre *Brueghel*, dit d'Enfer, né à Bruxelles en 1569, mort en 1625, fils du précédent.

200. Jésus-Christ délivrant les ames du purgatoire.

Jean *Brueghel*, dit de Velours, né à Bruxelles vers 1589, mort vers 1642, élève de Pierre *Goekenot*.

201. La bataille d'Arbelles.

202. L'air, représenté par Uranie, entourée des instruments de l'optique et de l'astronomie.

203. La terre figurée par le paradis terrestre.

204. L'eau, exprimée par un fleuve et une naïade.

205. Le feu, représenté par des forges et des fonderies.

206. Le pont.

207. La petite chapelle.

208. Daniel dans la fosse aux lions.

209. Le repos en Egypte. Les figures sont de Rottenhamer.

210. Le paradis terrestre. Les figures d'Adam et d'Eve sont de Rubens.

211. La vue d'une forêt traversée par un chemin, qui est couvert de bestiaux et de voyageurs.

Philippe *de Champagne*, né à Bruxelles en 1602, mort à Paris en 1674, élève de Fouquières,

212. L'archevêque de Milan, saint Ambroise.

213. Saint Ambroise fait transporter les

corps de saint Gervais et de saint Protais de l'endroit où ils ont été trouvés, à la Cathédrale de Milan.

214. Le Christ mort, et étendu sur son linceul.

215. La cène, sous les attributs du Christ et des apôtres. On trouve les portraits des principaux solitaires de Port-Royal, parmi esquels on distingue Antoine e Maître, Arnaud d'Andilly, Blaise Pascal.

216. Les religieuses.

217. Philippe *de Champagne*, peint par lui-même.

Antoine *Claissens*, né en Flandre, florissait en 1498.

218. Le jugement de Cambyse.

219. *Cambyse* fait écorcher un juge qui avait prévariqué, et de sa peau fait garnir le siége de son successeur.

Nicolas *Conniny*.

212. Charles Ier, roi d'Angleterre.

Salomon *Coning*, né à Amsterdam en 1609, élève de Nicolas Moyaer, et imitateur de Rembrandt.

221. Jacob, aidé de Rébecca, surprenant à son père Isaac la bénédiction due, par droit d'aînesse, à son frère Esaü.

222. L'adoration des rois.

Michel *Coexie*, né à Malines en 1497,

mort à Anvers en 1592, élève de Bernard Van-Orley.

223. La mort de la Vierge.

Joseph *Van-Craesbeke*, né à Bruxelles vers 1608, élève d'Adrien Brauwer.

224. Craesbeke dans son atelier, faisant le portrait de Brauwer, son maître et son ami.

225. Le portrait de Corneille Sast-Leven à son chevalet.

Gaspard *de Crayer*, né à Anvers en 1582, mort en 1669, élève de Raphaël Coexie.

226. Hérodiade recevant la tête de saint Jean-Baptiste.

227. Le triomphe de sainte Catherine.

Albert *Cuyp*, né à Dort en 1606 ou 1609, élève de Jacques Gerrits-Cuyp, son père.

228. Un pâturage sur les bords d'un fleuve.

229. Cavalier partant pour la promenade.

230. Cavalier revenant de la promenade.

231. La petite bergère.

Direk ou Thierry *Van-Delen*, né à Heusden, florissait vers 1625; élève de François Hals.

232. Les joueurs de ballon.

Christian-Guillaume-Ernest *Dietrich*, né à Weymar en 1712, mort à Dresde en 1774, élève d'Alexandre Thiele.

233. L'adoration des mages.

Gérard *Dov*, né à Leyden en 1613, mort

dans la même ville en 1680, élève de Rembrandt.

234. La femme hydropique.

235. La jeune ménagère.

236. La famille de Gérard Dov.

237. Le peseur d'or.

238. L'épicière de village.

239. L'arracheur de dents.

240. Une servante regardant par la fenêtre, à la lueur d'une lampe qu'elle tient en main.

241. Une femme accrochant une volaille à sa fenêtre.

242. La cuisinière hollandaise.

243. Gérard Dov, peint par lui-même.

244. Le trompette. Dans le fond on aperçoit l'enfant prodigue à table avec des femmes.

245. Une vieille lisant ses prières.

246. Un astrologue, un compas à la main: il consulte les constellations.

Jean *Leduc*, né à La Haye, en 1636, élève de Paul Potter.

247. Le corps-de-garde hollandais.

248. Les voleurs.

Albert *Durer*, né à Nuremberg en 1470, mort dans la même ville en 1528, élève de Michel Wolgemut.

249. Portrait d'un géomètre.

250. Portrait d'un musicien.

251. Le crucifix. Aux pieds de la croix on voit la Vierge, saint Jean l'évangéliste, et les saintes femmes; à droite, saint Denis et Charlemagne; à gauche, saint Jean-Baptiste et saint Louis; et en haut, le Père Eternel et le saint Esprit.

Antoine *Van-Dick*, né à Anvers en 1592, mort à Londres en 1641, élève de Rubens.

252. Le Christ mort dans les bras de la Vierge; près de lui sont la Madeleine et saint Jean.

253. Saint Augustin ravi en extase.

254. Charles Ier, roi d'Angleterre, décapité à Londres le 6 février 1649, dans sa 49.e année.

255. La mère de pitié.

256. François de Moncade, marquis d'Aytone, gouverneur des Pays-Bas pour Philippe IV, guerrier et historien, mort à Clèves en 1635.

257. Saint Martin coupant son manteau pour en donner la moitié à un pauvre.

258. Antoine Van-Dick, célèbre peintre d'histoire et de portraits.

259. Le comte du Luc tenant une orange à la main.

260. Un portrait d'homme à mi-corps,

ayant la main droite sur le pommeau de son épée.

261. Un portrait d'homme vêtu de noir, avec une fraise blanche, et ayant la main droite sur sa ceinture.

262. *Ex voto* à la Vierge.

263. Jésus portant sa croix.

264. Les portraits en habit militaire de Charles I.er, électeur palatin, et de son frère le prince Robert.

265. Le portrait en pied d'un homme tenant sa fille par la main.

266. Le portrait en pied d'une dame avec son fils.

267. Le portrait à mi-corps d'un homme âgé de 37 ans, ayant la main gauche gantée.

268. Portrait à mi-corps d'une jeune femme, tenant à la main un éventail de plumes.

269. Jean Richardot, président du conseil privé des Pays-Bas, l'un des négociateurs envoyés par le roi d'Espagne à Vervins, mort en 1609.

270. Le portrait en buste d'un homme vêtu d'un manteau noir, et vu de trois quarts.

271. Vénus demandant à Vulcain des armes pour Enée.

272. La déposition de croix, esquisse.

Philippe *Van-Dick*, dit le petit Van-Dick, né à Amsterdam en 1680, mort en 1752, élève d'Arnold Boonen.

270 *bis*. Sara présentant Agar à Abraham.

271 *bis*. Agar répudiée par Abraham, à l'instigation de Sara.

272 *bis*. Judith remettant à sa servante la tête d'Holopherne.

273. Une femme à sa toilette.

274. Une jeune femme pinçant de la guitare.

Adam *Elzheymer*, né à Francfort en 1574, mort à Rome en 1620, élève de Philippe Offenbach.

275. Saint Jean prêchant dans le désert. Le paysage est de Poëlembury.

276. La fuite en Egypte. Le fond offre un paysage éclairé par la lune.

277. Le bon Samaritain.

Jean *Van Eyck*, dit Jean de Bruges, né à Maseyck vers l'an 1378, mort à Bruges en 1441, inventeur de la peinture à l'huile.

278. L'agneau de l'Apocalypse.

279. Dieu le père.

280. La Vierge.

281. Saint Jean-Baptiste.

282. Les noces de Cana.

Pierre *Van-der-Faes*, dit le chevalier, Lély, né à Soest, en Westphalie, en 1618,

mort à Londres en 1680, élève de Crebber.

283. Le portrait en buste, et de grandeur naturelle, d'Olivier Cromwel, protecteur de l'Angleterre.

284. Le portrait en miniature d'un homme en collet blanc à dentelle.

Bartholet *Flemaël*, né à Liége en 1614, mort dans la même ville en 1675, élève de Gérard Duffeit, et maître de Lairesse.

285. Charles Borromée priant pour les pestiférés de Milan.

286. Le Christ en croix, entre les larrons.

Govaer *Flink*, né à Clèves en 1616, mort à Amsterdam en 1660, élève de Rembrandt.

287. L'annonce aux bergers.

François *de Vriendt Flore* ou *Floris*, dit Franc Flore, né à Anvers en 1520, mort dans la même ville en 1570, élève de Lambert Lombard.

288. La chute des anges rebelles.

Fibdeler ou *Sibdeler*, peintre peu connu.

289. Des fruits, des légumes, et des instruments de musique, sur une table recouverte d'un tapis.

François *Frank* le jeune, né en 1580, mort à Anvers en 1642, élève de son père sir Frank le Vieux.

290. La fortune dispensant les biens et les maux.

291. Le Christ entre les larrons. Autour sont huit sujets de la passion, et les quatre évangélistes peints en grisaille.

292. La Vierge, saint Joseph, et le Sauveur du monde, dans un médaillon ovale. Dans les angles sont les quatre évangélistes en grisaille ; les fleurs sont de Daniel Segers, dit le Jésuite d'Anvers.

Jean *Glauber*, dit Polidor, né à Utrecht en 1646, mort à Amsterdam en 1726, élève de Berchem.

293. La vue d'un riche vallon occupé par des rochers et des masses d'arbres artistement variés.

Jean *Van-Goyen*, né à Leyden en 1596, mort à La Haye en 1656, élève de Willem Garrits.

294. Un village sur un canal.

Pierre *Gyzen*, né à Anvers, florissait vers 1636.

295. Une fête de village.

Grimoux, peintre de portraits, mort à Paris en 1740.

296. Un portrait d'homme.

Jean *Van-Hayen*, né à La Haye, florissait vers 1660.

297. La vue d'une vaste campagne, au milieu de laquelle est un village, et sur le

devant un paysan qui conduit en laisse des chiens de chasse.

François *Hals*, né à Malines en 1584, mort en 1666, élève de Charles Van-Mander.

298. Les portraits d'un homme et de sa femme.

Jean-David *de Heem*, né à Utrecht en 1600, mort à Anvers en 1674, élève de son père David de Heem.

299. Un dessert composé de fruits de toute espèce.

300. Un cartouche entouré de fleurs et de fruits : le portrait d'un prince de la maison d'Orange est au milieu.

301. Des raisins, des pêches, et autres fruits. On voit une flûte et des coquillages.

302. Une orange, et autres fruits.

303. Un homard et des raisins.

Barthelomé *Van-der-Helst*, né à Harlem en 1613, mort à Amsterdam.

304. Des bourguemestres distribuant des prix du jeu de l'arc.

305. Un portrait d'homme.

Hans ou Jean *Hemmelink*, né à Damme, près de Bruges, florissait vers 1460.

306. Un tableau en trois parties, sous le même numéro. Dans la partie du milieu, on

voit saint Christophe portant l'enfant Jésus, saint Benoît et saint Gilles; dans celle droite, on voit sainte Barbe debout, une femme et ses filles à genoux; et dans l'autre, saint Guillaume, un homme à genoux, accompagné de ses enfants.

Jean *de Hemmessen*, né à Anvers, florissait en 1550.

307. Le jeune Tobie, accompagné de l'ange, rendant la vue à son père.

Guillaume *de Hens*, élève de Jean Both, né à Utrecht en 1638, mort dans la même ville, dans un âge fort avancé.

308. Un paysage. Sur le devant, un pâtre conduit des bestiaux.

Jean *Van-der-Heyden*, né à Gorkum en 1637, mort à Amsterdam en 1712.

309. Vue de la maison-de-ville d'Amsterdam, avec sa place et les édifices qui l'environnent.

310. La place d'une petite ville de Hollande, avec l'église dans le fond.

311. Une des portes de la ville d'Anvers, avec le derrière de l'église des Jésuites.

312. Vue d'un village situé sur le bord d'un canal.

Hans ou Jean *Holbeen*, né à Bâle en 1498, mort à Londres en 1554, élève de Jean Holbeen son père.

313. Un portrait d'homme, ayant une toque noire sur la tête, et les mains croisées.

314. Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, décapité en 1535 par ordre de Henri VIII.

315. Portrait d'un jeune homme portant un faucon sur le poing.

316. Sacrifice d'Abraham.

317. Une jeune femme avec un collier de perles, et un corset rouge.

318. Didier Erasme, célèbre écrivain, né à Rotterdam en 1467, mort à Bâle en 1536.

319. Une jeune femme coiffée d'un voile jaune, et les mains croisées sur ses genoux.

320. Robert Cheseman, peint à l'âge de 48 ans, tenant sur le poing un faucon coiffé.

321. Maître Nicolas Krutzer, né en Bavière, astronome du roi d'Angleterre Henri VIII.

322. L'archevêque de Cantorbéry, peint en 1528, à l'âge de 70 ans.

323. Anne de Clèves, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre.

324. Le portrait en petit, et vu de trois quarts, de Didier Erasme, auteur de l'*Eloge de la Folie.*

Melchior *Hondekoeter*, né à Utrecht en en 1636, mort en 1695, élève de son père.

325. La ménagerie hollandaise.

326. Deux coqs combattant un paon, un pélican, et d'autres oiseaux.

327. Deux oies avec leurs petits, et autre volaille.

328. Deux coqs, des oies, des canards, et un chien qui aboie.

Gérard *Homtorst*, connu en Italie sous le nom de Gherardo Dallenotti, né à Utrecht en 1592, mort vers 1660, élève d'Abraham Bloemaërt.

329. Pilate se lave les mains devant le peuple, déclarant qu'il est innocent du sang du juste.

Pierre *de Hoog*, élève de Nicolas Berghem, florissait vers 1660.

330. Un intérieur d'appartement.

Arnold *Houbraken*, né à Dort en 1660, mort à Amsterdam en 1719, élève de Samüel Hoogstraten.

331. Tête de vieillard avec barbe.

Jean *Van-Hugtemburch*, né à Harlem en 1646, mort à Amsterdam en 1733, élève de Van-der-Meulen.

332. Un parti de cavalerie attaquant des bagages.

333. Un choc de cavalerie.

Jean *Van-Huysum*, né à Amsterdam en

1682, mort en 1749, élève de Juste Van-Huysum, son père.

334. Un grand vase de roses, de tulipes et de pavots, au pied duquel est un nid d'oiseaux.

335. Des raisins, des pêches, une amaranthe, et autres fleurs.

336. Une corbeille de fleurs.

337. Des fruits avec des tubéreuses, un œillet d'inde, et autres fleurs.

338. Un vase de fleurs.

339. Un paysage.

340. Deux petits paysages, avec figures, sous le même numéro.

Karel ou *Carle Dujardin*, né à Amsterdam vers 1640, mort à Venise en 1678, élève de Berchem.

341. La cascade.

342. Le Calvaire.

343. Le voyageur charitable.

344. Un pâturage.

345. Les charlatans.

346. Le gué.

347. Le bocage.

348. La filense.

Jacques *Jordaens*, né à Anvers en 1504, mort en 1678, élève de Van-Oort et de Rubens.

349. Jésus-Christ chassant les vendeurs du Temple.

350. Saint Martin, évêque de Tours, délivrant un possédé.

351. La fête des rois.

352. Le concert de famille.

353. Les quatre évangélistes.

Guillaume *Kalf*, né à Amsterdam vers 1630, mort en 1693, élève de Henri Pot.

354. L'intérieur d'une chaumière.

Jean *Van-Kessel*, né à Anvers vers 1626, mort dans la même ville.

355. Un cartouche entouré de fleurs, de fruits, d'armures et de gibier.

Théodore *Keyser*.

356. Les bourguemestres d'Amsterdam.

357. Le portrait d'un homme vêtu de noir.

Gérard *de Lairesse*, né à Liége en 1640, mort à Amsterdam en 1711, élève de son père, et de Bartholet Flamaël.

358. L'institution de l'eucharistie.

359. Hercule jeune, entre la Volupté et la Vertu.

360. Achille reconnu par Ulysse.

361. Le débarquement d'Hélène.

Jean *Lievens*, né à Leyden en 1607, élève de Lastman.

362. La Vierge visitant sainte Elisabeth.

363. Une tête de vieillard.

Henri *Van-Limborch*, élève d'Adrien Vander-Werff.

364. Les plaisirs de l'âge d'or.

365. La sainte famille.

Jean *Lingelbach*, né à Francfort-sur-le-Mein en 1625, mort à Amsterdam en 1687.

366. L'arrivée de la flotte hollandaise aux Dunes.

367. Une marche de cavalerie.

Jacob ou Jacques *Van-Loo*, né à l'Ecluse, en Flandres, en 1614, mort en 1670.

368. Le portrait de Michel Corneille, peintre d'histoire, et graveur, né à Paris en 1642, mort en 1708.

Lucas *Dammesz*, dit Lucas de Leyden, né à Leyden en 1494, mort dans la même ville en 1533, fils et élève d'Hugues Jacobs.

Lucas de Leyden peut être regardé comme le patriarche de l'école hollandaise; il avait un style gothique comme les anciens peintres allemands. Les premiers jeux de son enfance furent l'étude de la peinture et de la gravure. A treize ans, il fit en détrempe le tableau étonnant, pour ce temps, de l'histoire de saint Hubert. Les tableaux de ce peintre sont d'une touche légère, et finis avec soin; sa couleur est fraîche, ses compositions riches, ses ordonnances variées, et ses paysages bien touchés.

369. La descente de croix.

370. Hérodiade portant dans un bassin la tête de saint Jean-Baptiste.

Jean *Meel* ou *Miel*, né près d'Anvers en 1599, mort à Turin en 1664, élève de Gérard Seghers.

371. Des paysans à table à la porte de leur chaumière : un pauvre leur demande l'aumône.

372. Le barbier napolitain.

373. La dînée des voyageurs.

374. Halte militaire.

375. Un petit paysage.

Gabriel *Metzu*, né à Leyden en 1615, mort à Amsterdam vers 1658, imitateur de Gérard Dov et de Terburg.

376. Le marché aux herbes d'Amsterdam.

377. Le chimiste en méditation.

378. Un chasseur tenant un verre de vin.

379. Une dame à laquelle un militaire fait servir des rafraîchissements.

380. Deux femmes faisant de la musique ; un jeune homme les écoute.

381. Une femme assise, tenant un pot de bière.

382. Une cuisinière pelant des pommes.

Quintin *Metsys*, dit le maréchal d'Anvers, né à Anvers vers 1450, mort dans la même ville en 1529.

383. La Vierge, l'enfant Jésus, et sainte Elisabeth, entourés de leur parenté.

384. Le mariage de sainte Elisabeth avec Zacharie.

385. Zacharie n'ayant pas voulu croire à la grossesse de sainte Elisabeth, perd la parole.

Antoine-François *Van-der-Meulen*, né à Bruxelles en 1634, mort à Paris en 1690, élève de Pierre Snayers.

386. L'arrivée de Louis XIV à Arras, lorsqu'en 1680 il visita les places de Flandres, accompagné de la reine et de toute la cour.

387. Un combat de cavalerie.

388. L'attaque d'un pont.

389. Marche de cavaliers.

390. Halte de cavaliers à la porte d'une hôtellerie.

391. Un combat à l'entrée d'une forêt.

Théobalde *Michau*, né à Tournay en 1676, mort très-vieux.

392. Un hiver.

François *Van-Mieris*, le père, né à Delft en 1635, mort à Leyden en 1681, élève de Gérard Dov.

393. Le portrait de François Mieris, pinçant de la guitare, peint par lui-même.

394. Deux portraits à mi-corps, sous le même numéro.

395. Le petit faiseur de bulles de savon.

396. Une dame à sa toilette.

397. Une femme en mante rouge, tenant sur ses genoux un petit chien qu'un homme tire par l'oreille.

398. Portrait d'homme à mi-corps, coiffé d'une toque de velours violet.

399. Une femme tenant un enfant au maillot, que baise son jeune frère.

400. Portrait d'un jeune homme à mi-corps, appuyé sur une balustrade.

Guillaume *Van-Mieris*, le fils, né à Leyden en 1662, mort en 1747, élève de François Miéris, son père.

401. Un jeune homme, à la fenêtre, faisant des bulles de savon; sa sœur, placée derrière lui, tient une grappe de raisin.

402. La cuisinière.

403. Le marchand de gibier.

404. La marchande épicière.

Abraham *Mignon*, né à Francfort en 1640, mort en 1679, élève de Jean-David de Heem.

405. Un écureuil, du poisson, des fleurs, et un nid d'oiseaux.

406. Un bocal rempli de roses, de tulipes, et autres fleurs.

407. Des coquelicots, des marguerites, et autres fleurs champêtres.

Peeters *Van-Mol*, né à Anvers en 1580, mort à Paris en 1650, élève de Rubens.

408. Le Christ, descendu de la croix, entre les bras de saint Jean et des femmes.

Antoine *Moro*, né à Utrecht en 1512, mort à Anvers en 1568, élève de Jean Schvoreel.

409. Le nain de Charles-Quint.

410. Le portrait d'un homme en soutane rouge, assis devant une table.

411. Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint.

412. Le portrait d'un homme en habit et toque noire.

413. Jésus-Christ, ressuscité, couronné par deux anges, et accompagné des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Frédéric *Moucheron*, né à Embden en 1633, mort à Amsterdam en 1686, élève de Jean Asselyn.

414. La vue d'un parc en terrasse, avec un escalier orné de grands vases.

Peeters *Neeffs*, né à Anvers vers 1570, mort en 1651, élève de Steinwick, le père.

415. La vue de la cathédrale d'Anvers.

416. Autre vue de la cathédrale d'Anvers.

417. L'intérieur d'une église vue de nuit.

418. Deux petites vues d'église, de forme ovale, sous le même numéro.

Eglon *Vander-Neer*, né à Amsterdam en

1643, mort à Dusseldorf en 1703, élève de Vander-Neer, son père.

419. Un paysage.

420. La marchande de poisson.

Gaspard *Netscher*, le père, né à Prague en 1636, mort à La Haye en 1684, élève de *Koster*.

421. La leçon de chant.

422. La leçon de basse de viole.

423. Un homme assis, accompagnant du luth une jeune dame.

Constantin *Netscher*, le fils, né en 1670, mort à La Haye en 1722, élève de son père Gaspard Netscher.

424. Vénus pleurant Adonis changé en anémone.

Jacques *Van-Oost*, le père, né à Bruges vers 1600, mort dans la même ville en 1671, imitateur du Carrache.

425. Saint Charles Borromée communiant les pestiférés dans la ville de Milan.

Adrien *Van-Ostade*, né à Lubeck en 1610, mort à Amsterdam en 1685, élève de François Hals.

426. Un fumeur assis, et dans le fond, deux joueurs de cartes.

427. Le chansonnier.

428. La famille d'Adrien Van-Ostade, peinte par lui-même.

429. Le notaire dans son étude.

430. Une tabagie.

431. Le maître d'école, la férule en main, entouré de ses écoliers.

432. Un buveur le verre en main.

433. L'intérieur d'une chaumière.

Isaac *Van-Ostade*, né à Lubeck en 1612, élève de son frère Adrien Van-Ostade.

434. Un hiver.

435. Une halte de voyageurs à cheval et en chariots, à la porte d'une hôtellerie.

436. Un paysan dans sa charrette, arrêté devant un cabaret.

Corneille *Poelonburg*, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, élève d'Abraham Bloemaërt.

437. L'annonce aux bergers.

438. Le bain de Diane.

439. Le martyre de saint Etienne.

440. Le portrait d'une femme tenant une couronne de fleurs.

441. Plusieurs petits paysages avec figures et animaux, sous le même numéro.

E. *Vander-Poël.*

442. La ferme rustique.

François *Pourbus*, le père, né à Anvers en 1540, mort à Anvers en 1580, élève de Pierre Pourbus, son père, et de Franc Flore.

443. Jésus au milieu des docteurs.

François *Pourbus*, le fils, né à Bruges en 1570, mort à Paris en 1622.

444. Saint François, en extase, recevant les stigmates.

445. Guillaume *du Vair*, né à Paris en 1656, garde-des-sceaux sous Louis XIII, mort en 1666.

Paul *Potter*, né à Enkuisen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, élève de Pierre Potter, son père.

446. Un vaste pâturage.

447. Un pré.

448. Une prairie arrosée par une rivière, dans laquelle on voit des bestiaux s'abreuver, et des hommes qui se baignent.

449. Des bœufs et des cochons dans un pâturage, près d'une chaumière.

450. Deux chevaux à l'auge, à la porte d'un cabaret; un homme leur apporte à boire.

451. Une prairie.

Adam *Pynacker*, né en 1621, mort en 1673.

452. Une hôtellerie. A la porte on voit l'hôtesse donnant un verre de vin à un voyageur, et un muletier qui décharge son mulet.

453. Une marine.

Erasme *Quellyn*, le père, né à Anvers en 1607, mort dans la même ville en 1678, élève de Rubens.

454. Les quatre pères de l'Eglise, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Augustin et saint Ambroise.

Paul *Rembrandt van-Ryn*, né près de Leyden en 1606, mort à Amsterdam en 1675, élève de Lastman et autres maîtres. La nature fut son unique maître; le moulin de son père son atelier, les gens du peuple ses modèles, et son éducation grossière la mesure de ses idées. Pour la couleur, la touche et le clair-obscur, on peut l'égaler aux plus grands maîtres; personne n'a poussé plus loin que lui l'intelligence de l'opposition des ombres et de la lumière. On a de lui des tableaux très-finis, mais qui n'en ont pas moins tout le feu et toute la force qu'on admire dans ses ouvrages. Il savait animer ses tableaux par une expression quelquefois triviale, mais vraie, vive et savante. En général, il n'a manqué à cet artiste que l'étude de l'antiquité, pour égaler les plus grands peintres.

455. Une tête d'homme coiffé d'un chapeau à plumes noires.

456. Le portrait de Rembrandt, peint par lui-même.

457. Une tête de femme ayant des pendants d'oreille et une mante de fourrure.

458. Le bon Samaritain.

459. Une tête de vieillard à longue barbe, et chauve.

460. Une jeune mariée juive.

461. Une tête de jeune homme, à toque noire et chaîne d'or au cou.

462. Le philosophe en méditation.

463. Le philosophe en contemplation.

464. Une petite tête d'homme coiffée d'un bonnet de poil.

465. Le ménage du menuisier.

456. Tobie et sa famille prosternés devant l'ange Raphaël, qui disparaît à leurs yeux après s'être fait connaître.

467. Susanne au bain.

468. Les pélerins d'Emmaüs, ou la fraction du pain.

469. La présentation de Jésus au temple.

470. Saint Matthieu, évangéliste.

471. Le portrait de Rembrandt dans un âge plus avancé.

472. Vénus et l'Amour.

473. Un vieillard méditant.

Guillaume *Van-Romeyn.*

474. Un bœuf, des moutons et autres animaux dans un pâturage.

Romeien.

475. Un philosophe assis, méditant dans son cabinet.

Jean-Henri *Roos*, né à Otterberg, dans le Palatinat, en 1631, mort à Francfort en 1685.

476. Une vache s'abreuvant à une source, et autres bestiaux gardés par un pâtre et sa femme.

Jean *Rottenhamer,* né à Munich en 1564, mort à Augsbourg en 1600, élève de Donouver.

477. Phaëton foudroyé par Jupiter.

478. Le Christ portant sa croix.

Pierre-Paul *Rubens*, né à Cologne en 1577, mort à Anvers en 1640, élève d'Otto-Venius.

Il fut la gloire de l'école flamande. Il étudia d'abord les lettres, dans lesquelles il fit des progrès ; mais entraîné par le penchant qu'il avait pour la peinture, il engagea ses parents à le placer chez un paysagiste ; il entra ensuite à l'école d'Adam *Van-Oost*, où il fit des progrès ; mais ennuyé des manières brusques et de la vie crapuleuse de son maître, il le quitta pour Octave *Van-Vein*, connu sous le nom d'*Otto-Venius*. Rubens trouva dans cette école des modèles de graces, de beautés pittoresques et de coloris ; il ne la quitta que pour passer en Italie, au service du duc de Mantoue, en qualité de gentilhomme ; il profita des loisirs que lui laissait sa place, pour étudier les ouvrages des grands maîtres, et bientôt il fut capable de produire des chefs-d'œuvre. Le nombre des ouvrages de Rubens est immense. Histoire,

paysage, portrait, fleurs, fruits, animaux, il embrassait tous les genres avec succès. Son grand talent est celui du coloris. Son dessin est grand et facile ; mais il préférait l'éclat des effets à la beauté des formes, et sacrifiait trop souvent la correction à la magie des couleurs. Considéré de Philippe III, roi d'Espagne, Rubens fut employé dans les négociations les plus importantes. Ses liaisons avec Buckingham, favori du roi d'Angleterre, qui le considérait pour ses talents dans la peinture, et parce qu'il s'était défait en sa faveur d'une partie de sa collection, lui fournirent les moyens de négocier heureusement la paix entre Philippe et le roi d'Angleterre; ainsi il vécut comblé de gloire et de richesses, et mourut aimé et estimé des artistes, à qui, par ses manières douces et honnêtes, il avait fait pardonner sa supériorité.

479. L'éducation de Marie de Médicis. Minerve, Apollon et Mercure la dirigent ; les Graces y président.

480. L'accouchement de Marie de Médicis.

481. Le bonheur de la paix.

482. La paix confirmée.

483. Jésus-Christ mort sur les genoux de sa mère, et près de lui la Madeleine, saint François, saint Jean et un ange.

484. L'assomption de la Vierge.

485. Saint François, mourant, recevant la communion.

486. L'élévation du Christ en croix.

487. Saint Jean, la Vierge et les saintes femmes éplorés.

488. Les apprêts du supplice des larrons.

489. Le Christ descendu de la croix, entre les bras de la Vierge et de Joseph d'Arimathie.

490. La Vierge et l'enfant Jésus.

491. Saint Jean l'évangéliste.

492. Un tournoi.

493. Sainte Thérèse intercédant pour les ames du purgatoire.

494. Sainte Anne enseignant à lire à la Vierge.

495. Diogène, la lanterne à la main, cherchant un homme.

496. L'arc-en-ciel.

497. La fuite en Egypte. Effet de clair de lune.

498. La femme de Rubens, assise avec ses deux enfants.

499. Le portrait d'une dame de Booven.

500. La sainte famille.

501. La flagellation.

502. La Vierge et l'enfant Jésus.

503. La descente de croix de la cathédrale d'Anvers.

504. La purification.

505. La visitation.

506. Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas.

507. Nicolas Rockox, bourguemestre de la ville d'Anvers, et ami de Rubens, né vers 1560, mort en 1640.

508. Adrienne de Perès, femme de Nicolas Rockox, mariée en 1586, morte en 1619.

509. Le crucifiement de saint Pierre.

510. Le Christ en croix, au milieu des deux larrons, au moment où le centenier lui perce le côté.

511. L'institution de l'eucharistie.

512. L'adoration des rois; figures plus fortes que nature.

513. Saint Roch intercédant pour les pestiférés.

514. Saint Roch nourri par son chien.

515. Saint Roch guéri de la peste par l'ange.

516. Le Christ mort dans les bras de son père.

517. L'adoration des mages.

518. La décollation de saint Jean-Baptiste.

519. Saint Jean l'évangéliste plongé dans une cuve d'huile bouillante.

520. Un portrait de femme coiffée d'un chapeau, et tenant des roses à la main.

521. Autre portrait de femme vêtue de noir, la tête nue, et les mains croisées.

522. La nativité de Jésus-Christ, esquisse.

523. La résurrection de Jésus-Christ, esquisse.

524. Loth et sa famille, sortant de Sodome, conduits par les anges.

525. La Vierge et l'enfant Jésus, environnés des SS. Innocents, dite la *Vierge aux Anges.*

526. Le kermesse, ou fête de village.

527. La descente de croix.

528. La pêche miraculeuse.

529. Les apôtres trouvant dans un poisson la pièce de monnaie pour payer le tribut.

530. L'ange faisant pêcher au jeune Tobie le poisson dont le fiel doit rendre la vue à son père.

531. Le portrait d'une princesse, qui paraît être celui d'Elisabeth de Bourbon, fille de Henri IV, femme de Philippe IV, roi d'Espagne.

532. Le triomphe de Pomone.

533. Vénus et Adonis.

534. Une vue de Malines.

535. Une vue de Cadix.

Jacques *Ruisdaal*, né à Harlem en 1640, mort dans la même ville en 1681.

536. Une forêt ombragée de grands arbres.

537. Une vaste campagne éclairée par un coup de soleil.

538. Coup de soleil après la pluie.

539. Une tempête.

Herman *Sast Lewen*, né à Rotterdam en 1609, mort dans la même ville en 1685, élève de *Van-Goren*.

540. Vue du cours du Rhin, paysage enrichi de fabriques, de barques, et de nombre de figures.

Antoine *Salaërt*, né à Bruxelles en 1570, mort dans la même ville.

541. Une procession.

Godefroy *Schalken*, né à Dort en 1643, mort à La Haye en 1706, élève de Gérard Dov.

542. Le médecin aux urines.

543. La remontrance inutile.

544. Une jeune fille éclairée par une chandelle que tient un jeune homme.

545. Un vieillard à son bureau, répondant à une lettre qu'il tient en main.

546. Cérès cherchant Proserpine.

547. La sainte famille.

548. Peintre assis à son chevalet.

Gérard *Seghers*, né à Anvers en 1589, mort dans la même ville en 1651, élève de Van-Baelen.

549. Saint François en extase, soutenu par les anges.

550. Saint Matthieu.

551. Saint Jean l'évangéliste.

Chrétien *Seibold*, né à Mayence en 1697, mort à Vienne en 1768.

552. Le portrait de Seibold, peint par lui-même.

Pierre *Van-Slingelandt*, né à Leyden en 1640, mort en 1691, élève de Gérard Dov.

553. Le billet intercepté.

554. Le portrait d'un jeune homme en noir, et la tête nue.

François *Snyders*, né à Anvers en 1587, mort dans la même ville vers 1657, élève de Van-Baelen.

555. Une table de cuisine.

556. Un cerf poursuivi par la meute.

557. Un cerf atteint par la meute.

558. Une cuisine garnie de viandes, de légumes et de gibier.

559. Un garde-manger.

560. Des melons, des citrons et autres fruits, avec un écureuil, un singe, un perroquet.

561. Des chiens dans un garde-manger, se disputant un gigot.

562. Un cheval et autres quadrupèdes.

563. Un lion, une cerf, une autruche et autres animaux.

564. Deux intérieurs de cuisine, avec des

poissons de toute espèce, sous le même numéro.

Jean *Stein*, né à Leyden en 1636, mort à Delft en 1689, élève de Brauwer et de Van-Goien.

565. Une femme assise, à laquelle un médecin tâte le pouls.

566. Une jeune femme au lit, recevant la visite du médecin, auquel la mère présente un verre de vin.

567. Les soins de la basse-cour.

568. La vie joyeuse.

569. Les plaisirs de famille.

Henri *Van-Steinwick*, le père, né à Steinwick vers 1550, mort à Francfort-sur-le-Mein en 1604, élève de Jean de Vries.

570. Intérieur d'une église gothique.

Henri *Van-Steinwick*, le fils, né vers 1589, mort à Londres, élève de son père.

571. Jésus-Christ chez Marthe et Marie, sœurs de Lazare.

Abraham *Stork*, né à Amsterdam vers 1640, vivait en 1683.

572. Vue de mer par un temps calme. On y remarque des barques, des chaloupes, et autres bâtiments à la voile.

Herman *Swanevelt*, dit Herman d'Italie, né à Woërden en 1620, mort à Rome en 1690, élève de Claude Lorain.

573. Vue d'une forêt, sous les arbres de laquelle coule un ruisseau.

574. Un paysage, au soleil couchant.

David *Teniers*, le jeune, né à Anvers en 1610, mort à Bruxelles en 1693, élève de son père, et d'Adrien Brauwer.

575. Le fumeur.

576. Le rémouleur.

577. Des paysans dansant au son de la cornemuse.

578. Œuvres de miséricorde.

579. La noce de village.

580. Les apprêts d'un repas.

581. Le reniement de saint Pierre.

582. Un paysage.

583. L'intérieur d'un estaminet, où l'on voit sur le devant des joueurs de cartes.

584. L'enfant prodigue à table avec des femmes.

585. La chasse du héron.

586. L'alchimiste dans son laboratoire, entouré de fourneaux et de cornues.

587. Une tête de vieillard, en robe et bonnet fourrés.

588. L'intérieur d'un estaminet.

David *Teniers*, le vieux, né à Anvers en 1582, mort dans la même ville en 1649, élève de Rubens.

589. Le joueur de cornemuse.

Gérard *Terburg*, né à Zwol en 1608, mort à Deventer en 1681, élève de son père.

590. Un officier assis auprès d'une jeune femme.

591. Un militaire offrant de l'argent à une jeune personne.

592. Une jeune dame à sa toilette ; un page tient le miroir.

Théodore *Van-Thulden*, né à Bois-le-Duc en 1607, y vivait encore en 1662, élève de Rubens.

593. La descente de croix.

Octavio *Van-Veen* ou *Otto-Venius*, né à Leyden en 1556, mort à Bruxelles en 1634, élève de Frédéric Zuccuro, et maître de Rubens.

594. Jésus-Christ ressuscitant Lazare.

Adrien *Vanden-Velde*, né à Amsterdam en 1639, mort en 1672, élève de Wynants.

595. Des vaches et autres animaux.

596. Promenade du prince d'Orange sur la plage de Scheveling en.

597. Des bestiaux dans une prairie ombragée d'arbres.

598. Vue de la plage de Scheveling en.

599. Les amusements de l'hiver.

600. Le soleil levant.

601. Un paysage orné de fabriques.

602. Un pâturage avec divers animaux.

Guillaume *Vanden-Velde*, le fils, né en

1633, mort à Londres en 1707, élève de Vlieger.

603. Une marine par un temps calme.

604. Une vue de mer calme.

Adrien *Vander-Venne*, né à Delft en 1586, mort en 1650, élève de Jérome Vandiest.

605. Fête donnée à l'occasion de la trêve conclue entre l'archiduc Albert d'Autriche et la Hollande.

Nicolas *Verkolié*, né à Delft en 1673, mort en 1746, élève de Jean Verkolié, son père.

606. Proserpine avec ses compagnes, cueillant des fleurs dans les prairies d'Enna, en Sicile.

607. Un vieillard à son bureau, les lunettes sur le nez, taillant une plume.

Jacques *Vander Ulst*, né à Gorkum vers 1627.

608. Une vue de Tivoli.

Simon de *Vlieger*, né en Hollande, vivait en 1600.

609. Vue d'une ville de Hollande, située sur un canal couvert de barques et de bateaux.

Henri *Van-Vliet*, né vers 1585, élève de Guillaume Van-Vliet, son oncle.

610. Une tête de jeune homme vêtu de noir, et portant un hausse-col.

Ary ou Adrien de *Vois*, né à Leyden en 1641, élève d'Adrien *Vandel-Tempel*.

611. Un peintre à mi-corps, debout devant un chevalet.

612. Un chasseur assis, se reposant au pied d'un arbre.

613. Le portrait d'un négociant dans son cabinet, assis à son bureau.

Cornille de *Vos*, né à Hulst, florissait à Anvers en 1620.

614. Le portrait d'un vieux concierge de l'académie de peinture d'Anvers.

Jean-Baptiste *Wenix*, le père, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, élève d'Abraham Bloemaërt.

615. La vue d'un port, avec un embarquement de troupes.

Jean *Wenix*, le fils, né à Amsterdam en 1644, mort en 1719, élève de Jean-Baptiste Wenix, son père.

616. Un faisan et des perdrix, groupés, avec un fusil et autres ustensiles de chasse.

Adrien *Vander-Werff*, né à Kralinguer-Ambach, près Rotterdam, en 1659, mort dans la même ville en 1722, élève d'Eglon Vander-Neer.

617. La fille de Pharaon faisant retirer du Nil le jeune Moïse.

618. La Madeleine dans le désert.

619. Seleucus, roi de Syrie, prêt à perdre son fils Antiochus devenu éperdûment amoureux de Stratonice, sa belle-mère, la lui accorde en mariage.

620. Chasteté de Joseph.

621. Les anges annonçant aux bergers la naissance de Jésus.

622. Deux nymphes dansant devant un jeune faune qui joue de la flûte.

623. La fuite en Egypte.

624. Pâris et la nymphe Œnone.

Emmanuel *de Witte*, né à Alkmaeren 1607, mort en 1692, élève d'Everard Van-Aelst.

625. Vue du chevet d'une église, où l'on remarque un mausolée de riche architecture.

Philippe *Wouvermans*, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, élève de Winants.

626. L'attaque d'un pont par un corps de cavalerie.

627. Un parti de cavalerie attaquant une redoute défendue par l'infanterie.

628. Les vivandiers.

629. La vue d'un parc.

630. Un choc de cavalerie.

631. Le manége.

632. Les foins.

633. La sortie de l'hôtellerie.

634. Le départ pour la promenade.

635. L'arrivée à l'hôtellerie.

636. Le départ pour la chasse au vol.

637. Une halte de chasseurs.

638. Le bœuf gras.

639. La chasse au cerf.

640. Le passage du torrent.

641. Le retour de la promenade.

642. Deux cavaliers faisant halte dans un chemin.

643. Un choc de cavaliers et de cuirassiers.

644. Des cavaliers à la porte d'une auberge.

Jean *Winants*, né à Harlem vers 1609, mort en 1670.

645. La vue d'un chemin longeant la lisière d'un bois.

646. La vue d'une vaste campagne arrosée par une rivière.

647. Un petit paysage avec un chemin, où l'on remarque un cavalier allant à la chasse au vol.

648. Un paysage.

Lambert *Zustris*, Sustris ou Suster, né à Amsterdam, florissait à la fin du 16.e siècle; il fut élève de Christophe Schwardtz, et du Titien.

649. Vénus, sur son lit, jouant avec l'Amour et ses colombes, en attendant la visite de Mars.

ÉCOLE ITALIENNE.

Depuis le règne de Néron, l'art ne fut plus exercé à Rome que par des esclaves qui en avilirent l'emploi et en dégradèrent la dignité ; si quelquefois on le vit encore faire des efforts pour s'élever à des idées nobles, à de grandes conceptions, ce furent les convulsions d'un homme expirant dans la vigueur de l'âge, et qui lutte contre la mort. Mais on pouvait encore espérer qu'il retrouverait un jour la source d'une vie nouvelle dans les superbes monuments dont il avait couvert le sol de sa patrie, lorsque des barbares, sortis des forêts du nord, vinrent comme un torrent impétueux, ravager l'Italie, renverser tous les chefs-d'œuvre, ou obliger ceux qui les possédaient à les enfouir pour les sauver de la destruction.

Des peintres appelés de la Grèce firent revivre la peinture en Italie ; leur art consistait à tracer des lignes, et à appliquer sans intelligence des couleurs sur des formes grossières. Le *Cimabué*, né à Florence en 1240, fut le premier qui essaya de soumettre l'art à des principes, et de donner à ses figures de justes proportions. Le *Donato* vint après lui, et fut le premier sculpteur qui donna quelque aisance et quelques graces à ses figures, de l'expression à ses têtes, et de la vérité à ses draperies.

Ses premiers ouvrages excitèrent l'enthousiasme ; on l'admira, on voulut l'imiter, et bientôt l'amour des arts passa de Florence dans toute l'Italie. Par une étude profonde, un travail opiniâtre, *Michel-Ange* parvint à arracher à la nature ses secrets. Sans modèles, sans autre secours que son génie, il s'éleva à ce degré de hauteur qui fait encore le désespoir de ses successeurs. Parut après *Raphaël*, la gloire de l'école romaine. Quelle comparaison établir entre *Michel-Ange* et *Raphaël?* l'un a inventé l'art, l'autre l'a perfectionné. *Michel-Ange,* mort fort de son seul génie ; *Raphaël* a l'art de trouver des secours de toutes parts ; la nature et l'antiquité lui tendent la main, et s'empressent de l'élever jusqu'à elle ; le génie de l'un est indigène, le génie de l'autre est une émanation de celui des Grecs. Malheureusement les artistes négligèrent bientôt la route tracée par *Michel-Ange* et *Raphaël*, pour se livrer à une facilité pernicieuse, à des conceptions extravagantes, à des attitudes violentes ou maniérées. De ce nombre furent le Corrège, Carrache et l'Albane ; ainsi l'art marchait à sa perte, si Dominicain ne fût venu le soutenir au bord de l'abîme.

Francesco *Albani*, dit l'Albane, né à Bologne en 1578, mort en 1660.

660. La naissance de la Vierge.

661. Vision mystique de la croix.

662. Diane et Actéon.

663. La sainte famille.

664. Le repos en Egypte.

666. Saint François en oraison devant le crucifix.

667. Dieu le père dans sa gloire.

668. Adam et Eve.

669. L'annonciation de la Vierge.

670. Jésus-Christ apparaît à la Madeleine.

672. Le baptême de Jésus dans les eaux du Jourdain.

673. La prédication de saint Jean dans le désert.

674. Apollon chez Admète.

675. Le triomphe de Cybèle.

676. L'élément du feu.

677. L'élément de l'air.

678. L'élément de l'eau.

679. L'élément de la terre.

Les amours de Vénus et d'Adonis.

680. Les Amours et les Graces s'occupent de la toilette de Vénus; assise sur les bords de la mer, Vénus se regarde avec complaisance dans un miroir, tandis que des amours, portés sur des nuages, vont atteler des cygnes au char de leur mère.

681. Tandis que les amours s'occupent à

forger des traits, et à les essayer sous les yeux de Vénus, Diane et ses compagnes regardent avec inquiétude les travaux des amours.

682. Les nymphes de Diane surprennent es amours livrés au sommeil, brûlent leurs carquois, leurs arcs, et cherchent à briser leurs traits. Diane, portée sur un nuage, applaudit à la victoire de ses nymphes.

683. Les amours ont bientôt réparé leur perte et repris leur empire. Un d'eux conduit Adonis près de Vénus, qui feint de dormir pour mieux découvrir ses attraits.

684. Apollon et Daphné.

685. Salmacis et Hermaphrodite.

Frederigo *Barocci*, dit le Baroche, né à Urbin en 1528, mort en 1612.

686. La Vierge, saint Antoine et sainte Lucie.

687. L'annonciation de la Vierge.

688. Sainte Micheline.

Gio *Benedetto Castiglione*, dit à Gênes, il Grechetto, et en France le Benedette, né à Gênes en 1616, mort à Mantoue en 1670.

689. La nativité.

690. Les vendeurs chassés du temple.

691. Abimelec, roi de Salem, offrant à Abraham du pain et du vin.

692. Une femme portant un vase sur sa

tête ; un vieillard, et un Barbaresque coiffé d'un turban, et tenant un plat de cuivre.

693. Au milieu d'une basse-cour on voit une femme portant un vase de cuivre, et un âne chargé d'instruments de cuisine.

694. Jacob quitte la Mésopotamie pour aller revoir son père au pays de Chanaan.

695. Bacchantes et satyres se reposant, et jouant de divers instruments.

Gio Francesco *Grimaldi*, dit le Bolognèse, né à Bologne en 1606, mort à Rome en 1680.

696. Sur les bords d'une rivière trois femmes, à demi-nues, causent entre elles, et paraissent sortir du bain.

697. Près de quelques arbres bordant une rivière, on voit deux femmes et un homme sortis d'une barque voisine.

698. Un paysage où, sur le second plan, on voit une barque contenant cinq personnes, et, sur le devant, trois femmes et trois enfants.

Giovan-Antonio *Burrini*, né à Bologne en 1656, mort en 1727.

699. Martyre de sainte Victoire.

Guido *Canlassi*, dit il Cagnacci, né à Castel-Sant-Arcangelo en 1601, mort à Vienne, en Autriche, en 1681.

700. Promethée.

701. Samson.

Bernardo *Strozzy*, dit il Preté Genovèse, ou il Capucino, né à Gênes en 1581, mort à Venise en 1644.

702. Saint Antoine de Padoue, désigné par le lis qu'il porte, tient entre ses bras l'enfant Jésus qui le caresse.

703. La terre, par Louis *Carrache.*

704. L'eau, par Louis *Carrache.*

705. Le feu, par Augustin *Carrache.*

706. L'air, par Annibal *Carrache.*

Augustin *Carrache*, né à Bologne en 1558, mort à Parme en 1602.

707. L'assomption de la Vierge.

708. Sainte Cécile et sainte Marguerite.

709. La communion de saint Jérome.

710. Hercule au berceau, étouffant les serpents.

Louis *Carrache*, né à Bologne en 1555, mort en 1618.

711. La Vierge, saint François, saint Joseph.

712. Sainte Hyacinte, à qui la Vierge apparaît.

713. La vocation de saint Matthieu.

714. Saint Jean baptisant Jésus-Christ.

715. L'annonciation de la Vierge.

716. La nativité de Jésus-Christ.

717. La Vierge et l'enfant Jésus.

Antoine *Carrache*, fils naturel d'Augustin

Carrache, mort en 1618, âgé de 35 ans.

718. Le déluge.

Annibal *Carrache*, né à Bologne en 1560, mort à Rome en 1609.

719. La mère de pitié.

720. Saint Luc, sainte Catherine, et la Vierge.

721. Le Christ mort sur les genoux de la Vierge.

722. La naissance de la Vierge.

723. La résurrection de Jésus-Christ.

724. La résurrection de Jésus-Christ.

725. Le sommeil de Jésus, dit vulgairement le silence de Carrache.

726. La pêche.

727. La chasse.

728. La nativité de Jésus-Christ.

729. La nativité de Jésus-Christ.

730. Le Christ placé dans le tombeau.

731. Le portrait d'un savant.

732. L'annonciation de la Vierge.

733. Diane et Calisto.

734. Le martyre de saint Etienne.

735. Le martyre de saint Etienne.

736. Concert sur l'eau.

737. Prédication de saint Jean dans le désert.

738. L'annonciation de la Vierge.

739. L'assomption de la Vierge.

740. Un hermite en méditation.

741. Le sacrifice d'Abraham.

742. La mort d'Absalon, paysage.

Michel-Angelo-Amerigi *Caravage*, dit le Caravage, né à Caravagio, près Milan, en 1569, mort en 1609.

743. La mort de la Vierge.

744. Le Christ porté au tombeau.

745. Adolphe de Vignacourt, grand-maître de Malte.

746. Une jeune bohémienne disant la bonne aventure à un jeune homme.

747. Saint Jean-Baptiste.

748. Des musiciens ambulants, chantant sur la fin du jour, et au coin d'une rue, une antienne à la Vierge.

Jacques *Cavedone*, né à Sassuolo, près Modène, en 1577, mort à Bologne en 1662.

749. Saint Eloi et saint Pétrone.

750. Sainte Cécile chantant les louanges du Seigneur.

Carlo *Cignani*, né à Bologne en 1628, mort en 1719.

751. Adam et Eve.

752. Sainte famille.

Antoine *Allegri*, dit le Corrège, né à Corregio, près Modène, en 1494, mort en 1534.

753. La Vierge, l'enfant Jésus, la Madeleine, et saint Jérôme.

754. Le repos en Egypte.

755. Antiope endormie.

756. Le mariage de sainte Catherine.

757. La déposition de croix.

758. Martyre de saint Placide et de sainte Flavie.

759. Le petit Saint-Jean.

760. Une tête de Christ couronnée d'épines.

Giuseppe-Maria *Crespi*, dit lo Spagnuolo, né à Bologne en 1665, mort en 1747.

761. La maîtresse d'école.

Donato *Creti*, né à Crémone en 1671, mort à Bologne en 1649.

762. Un jeune enfant couché dans un lit, tient dans ses mains un fruit que le sommeil n'a pu lui faire abandonner.

Domenico *Zampieri*, dit le Dominicain, né à Bologne en 1581, mort à Naples en 1641.

763. La communion de saint Jérôme.

764. La Vierge du Rosaire.

765. Le martyre de sainte Agnès.

766. David jouant de la harpe.

767. Renaud et Armide.

768. Enée sauvant son père Anchise de l'embrasement de Troie.

769. Sainte Cécile.

770. Le concert.

771. La Vierge, et saint Antoine de Padoue.

772. La Vierge, dite à la coquille.

773. Timoclée devant Alexandre.

774. Un paysage.

775. Un paysage.

776. Un paysage.

777. Dieu maudissant Adam et Eve.

778. Le ravissement de saint Paul.

779. Le triomphe de l'amour.

Dosso *Dossi*, né à Dosso, près Ferrare, mort en 1560, florissait vers l'an 1536; il avait un frère, J. B. Dossi, bon paysagiste, qui travaillait souvent avec lui.

780. L'annonce aux bergers.

781. La circoncision.

782. Une sainte famille dans un paysage.

Bernardino *Fassolo*, né à Pavie, florissait vers 1518.

783. La Vierge assise, tient l'enfant Jésus sur ses genoux. On lit au bas de ce tableau cette inscription :

Bernardinus Faaolus, de Papia, faciebat 1518.

Gaudentio *Ferrari*, né à Valdugin, dans le Milanez, en 1484, mort en 1550.

784. Saint Paul, apôtre.

785. La nativité de Jésus-Christ.

Benvenuto *Tisio*, dit le Garofolo, né à Garofolo, près Ferrare, en 1481, mort en 1559.

786. Le portrait du Garofolo.

787. La Vierge, saint Jean-Baptiste, et sainte Lucie.

788. La Vierge, l'enfant Jésus, sainte Catherine, et saint Joseph.

789. La Vierge et l'enfant Jésus.

790. Sainte famille.

791. Autre sainte famille.

792. Autre sainte famille.

Cesare *Gennari*, né à Cento en 1641, mort en 1688.

793. La Madeleine dans le désert.

794. Le mariage de la Vierge.

795. La Vierge et l'enfant Jésus.

Pietro-Paolo *Bonzi*, dit le Gobbo des Carraches, né à Cortone, mort âgé de 60 ans, vers 1635.

796. La vengeance de Latone.

Guido *Reni*, dit le Guide, né à Calvenzano, près Bologne, en 1575, mort en 1642.

797. Le crucifiement de saint Pierre.

798. Jésus-Christ remettant les clefs à saint Pierre.

799. Saint Jérôme, saint Thomas, et la Vierge.

800. La Fortune.

801. David tenant la tête de Goliath.

802. La Vierge, l'enfant Jésus, et saint Jean qui lui baise les pieds.

803. La Vierge tenant l'enfant Jésus endormi sur ses genoux.

804. L'union du dessin et de la couleur.

805. Saint Jean-Baptiste dans le désert.

806. La Madeleine.

807. La Madeleine.

808. Saint Sébastien.

809. La Samaritaine.

810. Le Christ au jardin des Olives.

811. Le Christ en croix, et la Madeleine.

812. Une tête de Christ couronnée d'épines.

813. Hercule tuant l'hydre.

814. Combat d'Hercule contre Acheloüs.

815. Enlèvement de Déjanire par Nessus.

816. Hercule sur le bûcher.

817. La mère de pitié avec les saints protecteurs de la ville de Bologne.

818. Saint Roch dans la prison.

819. Le massacre des innocents.

820. La salutation angélique.

821. La purification de la Vierge.

822. Le sommeil de l'enfant Jésus.

823. Le père éternel.

824. Saint Jean dans le désert.

825. Le repos en Egypte.

826. Saint Jean,

827. L'enlèvement d'Hélène.

Gio-Francesco *Barbieri*, dit le Guerchin, né à Cento en 1590, mort en 1666, élève de Benoît Gennari; il étudia les Carrache et Michel-Ange du Caravage.

829. Portrait du Guerchin, peint par lui-même.

830. La magicienne Circé.

831. Jésus-Christ donnant les clefs de l'église à saint Pierre.

832. Le martyre de saint Pierre, apôtre.

833. La résurrection du Lazare.

834. L'enfant Jésus debout, et tenu par sa mère dans sa bénédiction.

835. L'incrédulité de saint Thomas.

836. Vision de saint Jérôme.

837. Aumon et Thamar.

838. Sainte Thérèse et Jésus-Christ.

839. La circoncision de Jésus-Christ.

840. La décollation des saints Jean et Paul, sous le règne de l'empereur Julien, surnommé l'apostat.

841. Vision de saint Bruno.

842. Les saints protecteurs de la ville de Modène.

843. La Vierge apparaît à saint Jérôme.

844. Saint Pierre en prière.

845. Saint Paul tenant le glaive, instrument de son supplice.

846. Saint François et saint Benoît.

847. Saint Guillaume et saint Félix.

848. Le mariage de sainte Catherine.

849. La fille d'Hérodias recevant la tête de saint Jean-Baptiste.

850. Le Christ apparaît à la Vierge.

851. Fin du combat des Romains et des Sabins.

Lodovico *Lana*, né à Modène en 1597, mort en 1646.

852. La mort de Clorinde.

853. Le portrait.

Giovani *Lanfranco*, dit Lanfranco, né à Parme en 1580, mort à Rome en 1647.

854. Agar dans le désert.

855. Les adieux de saint Pierre et de saint Paul.

856. Saint Barthelemi, apôtre.

857. Saint Pierre implorant la miséricorde de son maître.

857 *bis*. Saint Pierre pleurant ses fautes.

858. Le couronnement de la Vierge.

Da Novellaria *Lelio Orsi*, né à Reggio en 1511, mort à Novellaria en 1587.

859. La Vierge, saint Joseph et saint Michel, foulant aux pieds le diable, et tenant une balance, dans laquelle l'enfant Jésus pèse les ames.

Bernardino *Luini*, né à Milan, florissait vers 1530.

860. La sainte famille.

861. Le petit saint Jean jouant avec son agneau.

Bartholomeo *Manfredi*, né à Mantoue, élève de Pomerancio, et de Michel-Ange de Caravage, mort et naissance inconnues.

862. Le Christ chassant les vendeurs du temple.

863. Assemblée de buveurs.

Andrea *Mantegna Montagne*, né à Padoue en 1431, mort à Mantoue en 1517.

864. La Vierge de la victoire.

865. La prière au jardin des Olives.

866. Le Christ entre les larrons.

867. La résurrection de Jésus-Christ.

868. La Vierge et l'enfant Jésus.

Girolamo *Mazzola*, né à Parme, florissait vers 1550.

868 *bis*. L'adoration des Mages.

Pietro Francesco *Mola*. Il y a de l'incertitude sur la patrie, l'année de la naissance, et l'époque de la mort de ce peintre.

869. Saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert, désigne dans le lointain Jésus, dont il déclare n'être que le précurseur.

869 *bis*. Même sujet en petit, avec quelques changements.

870. Agar dans le désert.

871. Le repos de la sainte famille.

872. Vision de saint Bruno dans le désert.

873. Herminie gardant son troupeau.

874. Tancrède.

Giovani *Paolo*, dit Jean-Paul Panini, né à Plaisance en 1691, mort à Rome en 1764.

875. Ruines d'architecture d'ordre dorique.

876. Festin donné sous un portique d'ordre ionique.

877. Répétition en petit du numéro précédent.

878. Concert donné dans l'intérieur d'une galerie circulaire d'ordre dorique.

879. Ruines d'architecture avec figures. Dans le fond on aperçoit le Panthéon.

880. Ruines d'architecture. On y remarque l'arc de Janus, et la statue équestre de Marc-Aurèle.

881. Ruines d'architecture d'ordre dorique, et divers fragments antiques.

Francesco *Mazzola*, dit le Parmezan, né à Parme en 1503, mort en 1540.

882. Sainte Marguerite et la Vierge.

883. La Vierge, l'enfant Jésus, saint Joseph, et le petit saint Jean.

884. La Vierge aux anges.

885. La sainte famille dans un paysage.

Simone *Cantarini*, dit le Pesarèse, né à

Pesaro en 1612, mort à Vérone en 1648.

886. Le repos de la sainte famille.

Polidore *Caldara*, dit Polidore de Caravage, né à Caravagio, dans le Milanez, en 1495, assassiné par son domestique à Messine en 1543.

887. L'assemblée des dieux.

Francesco *Primaticcio*, dit le Primatice, né à Bologne en 1490, mort à Paris en 1570.

888. Sujet allégorique et inconnu.

Camille *Procaccini*, né à Bologne en 1546, mort à Milan en 1626.

889. La Vierge, saint George, et plusieurs saints.

Jules-César *Procaccini*, né à Bologne en 1548, mort à Milan en 1626.

890. Saint Sébastien.

891. La sainte famille.

Bartholomea *Schedoni*, dit le Schidone, né à Modène en 1550, mort en 1615.

892. Le Christ au tombeau.

893. Le Christ porté au tombeau.

Elisabetta *Sirani*, née à Bologne en 1638, mort en 1664, élève du Guide.

894. L'amour endormi.

Andrea *Solario*, né à Milan, élève de Léonard de Vinci. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

895. La Vierge allaitant Jésus.

896. La fille d'Hérodias recevant la tête de saint Jean.

Leonello *Spada*, né à Bologne en 1576, mort à Parme en 1622.

897. Saint François offrant des fleurs à Jésus-Christ.

898. La décollation de saint Christophe.

899. Joseph et Putiphar.

900. Le retour de l'enfant prodigue.

Alessandro *Tiarini*, né à Bologne en 1577, mort en 1668.

901. Le repentir de saint Joseph.

902. Renaud et Armide.

903. Le mariage de sainte Catherine.

Alessandro *Turchi*, detto l'Orbetto, Alexandre Veronèse, né à Vérone en 1560, mort en 1650.

910. La femme adultère.

Daniele *Ricciarelli*, dit Daniel de Volterre, né à Volterre en 1509, mort à Rome en 1566.

911. David coupant la tête à Goliath. Ce tableau peint sur ardoise, représente sous deux points de vue différents le même sujet.

Domencio *Feti*, né à Rome en 1589, mort à Venise en 1624.

912. L'ange gardien.

Baccio *Della Porta*, dit Fra Bartholomeo,

né à Savignano, près Florence, en 1469, mort en 1517.

913. L'annonciation de la Vierge.

914. La Vierge assise sur son trône.

Giulio *Pippi*, dit Jules Romain, né à Rome en 1419, mort en 1546.

915. Jules Romain, peint par lui-même.

916. Vénus, Vulcain, et les Amours.

918. Le chantre des muses.

919. La sainte famille.

920. La Vierge, l'enfant Jésus, et saint Jean.

Léonard *de Vinci*, né à Vinci, en Toscane, en 1452, mort à Amboise en 1519.

921. Une sainte famille, accompagnée de saint Michel, sainte Elisabeth, et de saint Jean tenant un mouton.

922. La Vierge tenant l'enfant Jésus.

923. Portrait de madame Lize, dite la Joconde, parce qu'elle était femme de Francesco del Giocondo, gentilhomme florentin.

924. Portrait de femme vêtue en rouge.

Don Bartholome Estevan *Murillo*, né à Pilas, près Séville, en 1613, mort à Séville en 1685.

925. Le Christ au jardin des Olives.

926. La flagellation.

Paolo *Caliari*, dit Paul Véronèse, né à Vérone en 1532, mort en 1588.

927. Le mariage de sainte Catherine.

Pierino *Buonalorsi*, dit Perrin del Vague, né à Florence en 1500, mort à Rome en 1547.

928. La dispute des muses et des piérides.

Baldassare *Perruzzi*, né à Accajano, près Sienne, suivant Vasari, en 1481, mort dans la même ville en 1536, peintre et architecte.

929. La Vierge découvrant l'enfant Jésus qui dort.

Pietro *Berretini*, dit Pietre de Cortone, né à Cortone en 1596, mort en 1669.

930. La réconciliation de Jacob et d'Esaü.

Sanzio *Raphaël*, né à Urbin le vendredi-saint de l'année 1483, mort à Rome à pareil jour, en 1520.

931. L'enfant Jésus caressant saint Jean.

932. Saint Michel terrassant le diable.

933. Saint Michel combattant les monstres.

934. Saint George.

935. La Vierge, saint Jean, et l'enfant Jésus endormi.

936. La vision d'Ezéchiel.

937. Un jeune homme méditant.

938. Un jeune homme de 15 à 16 ans.

Sebastiano *Veneziano*, dit Sébastien del Piombo, né à Venise vers 1485, mort à Rome en 1547.

939. La Vierge tenant l'enfant Jésus endormi.

Tiziano *Vecellio*, dit le Titien, né à Cadore, dans le Frioul vénitien, en 1477, mort à Venise en 1576.

940. Le couronnement d'épines.

941. Le Christ porté au tombeau.

942. Portrait d'homme vêtu de noir.

943. Portrait d'homme vêtu de noir.

Guerchin.

944. Mars, Vénus et l'Amour.

945. La Vierge et l'enfant Jésus.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	pag.
Arsenal,	91
Bains Chinois,	132
Bains-Vigier,	131
Banque de France,	187
Bibliothèque nationale,	14
— *du Panthéon*,	20
— *du collége Mazarin*,	21
— *de St-Germain-des-Prés*,	23
— *de l'Arsenal*,	24
— *de la Ville*,	25
— *de St.-Victor*,	ibid.
Boulevards,	174
Bourse,	187
Bureau des diligences,	188
Cabinet curieux du cit. Bertrand,	180
Cabinet-Musée de M. Pelletier,	181
Cabinet d'histoire naturelle de phénomènes et d'antiquités,	182
Cabinet de physique expérimentale de M. Robertson,	184
Cabinets littéraires,	189
Cafés,	178

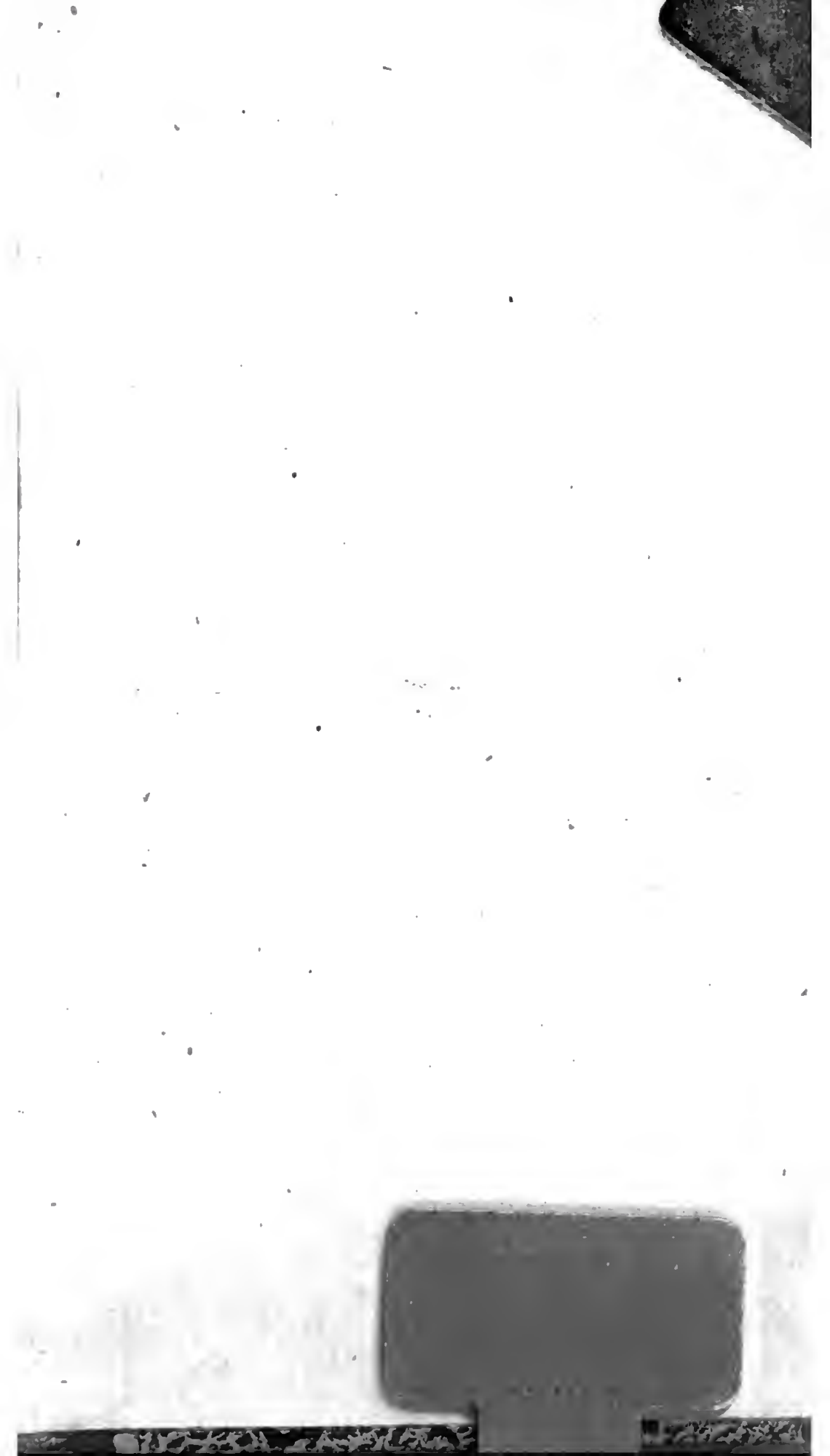
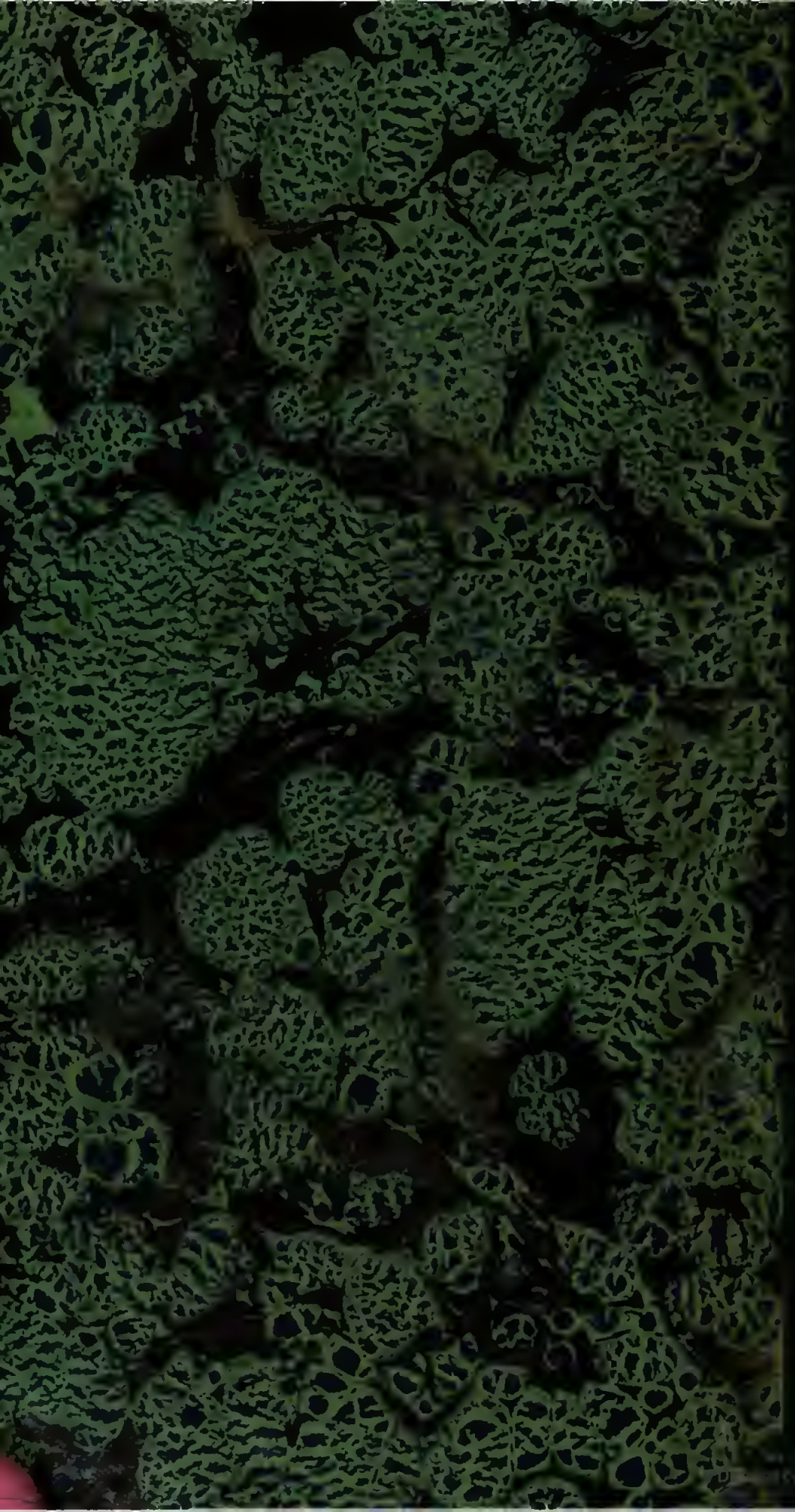
pag.
Caisse d'escompte, 188
Champ-de-Mars, 176
Champs-Elysées, 177
Château et jardin des Tuileries, 33
Château-d'eau, 130
Collége Mazarin, 133
— *de France*, 134
Conciergerie, 136
Conservatoire de musique, 189
Cours-la-Reine, 177
Ecole de chirurgie, 106
— *Militaire*, 107
Eglise Saint-Germain-l'Auxerrois, 71
— *Saint-Gervais*, 79
— *Saint-Paul*, 96
— *Saint-Sulpice*, 99
— *de la Madeleine*, 123
— *Saint-Roch*, 125
— *Saint-Eustache*, ibid.
Folie-Beaujon, 172
Fontaine des Innocents, 112
— *de la rue de Grenelle*, 115
— *de la Samaritaine*, 116
— *des Audriettes*, ibid.
— *d'Alexandre*, 117
— *d'Amour*, ibid.
— *de la Charité*, 118
— *de la Croix-du-Trahoir*, ibid.
— *de Saint-Martin*, ibid.
— *Saint-Michel*, 119
— *des Cordeliers*, ibid.

pag.
Fontaine Desaix, 120
Frascati, 172
Garde-Meuble, 129
Grand-Châtelet, (*Le*) 130
Halle au blé et à la farine, 109
— *aux draps et aux toiles*, 111
Hameau de Chantilly, 172
Hôpital de la Salpétrière, 138
— *des Incurables*, 139
— *des Petites-Maisons*, ibid.
Hospice de la Maternité, ibid.
— *Saint-Louis*, ibid.
— *des Orphelins*, 140
Hôtel des Invalides, 43
— *de la Monnaie*, 63
— *de Ville*, 77
— *Soubise*, 127
— *Thélusson*, 128
— *de Bullion*, 129
— *Longueville*, 133
— *de la Force*, 135
— *Dieu*, 137
Institution des sourds-muets, 51
— *des enfants aveugles*, 140
Jardin des Plantes, 87
— *des Capucines*, 173
— *d'Hébé*, ibid.
— *Turc*, 174
Louvre, (*Le*) 27
Madelonnettes, 137
Maison archiépiscopale, 56

pag.
Manufacture des Gobelins, 141
— *des glaces*, 142
— *de porcelaine*, ibid.
— *d'hygiocérames*, 143
Mont-de-Piété, 135
Musée Napoléon, 190
— *Galerie des antiques*, ibid.
— *Salle des hommes illustres*, 197
— *Salle des Romains*, 198
— *Salle du Laocoon*, 204
— *Salle d'Apollon*, 209
— *Salle des Muses*, 219
— *Grande galerie des tableaux, (Ecole française.)* 220
— *Ecoles allemande, flamande et hollandaise*, 232
— *Ecole italienne*, 277
Notre-Dame, (Eglise cathédrale de) 51
Observatoire, 49
Ombres chinoises, 186
Origine de Paris, 1
Palais de Justice, 59
— *du corps législatif*, 122
— *du sénat-conservateur*, 47
— *des Thermes*, 62
— *du Tribunat*, 66
Panorama, 185
Panthéon, 45
Pavillon d'Hanovre, 173
Place de la Concorde, 41
— *Royale*, 85

pag.
Place de la Bastille, 92
— *des Victoires*, 144
— *Vendôme*, ibid.
Petit-Pont, 146
Petite-poste, 186
Pont Notre-Dame, 56
— *de Bois*, 145
— *Marie*, ibid.
— *de la Tournelle*, ibid.
— *de l'Hôtel-Dieu*, ibid.
— *au-Change*, 146
— *Saint-Michel*, ibid.
— *Neuf*, ibid.
— *National*, 147
— *de la Concorde*, ibid.
— *des Arts*, ibid.
Porte Saint-Denis, 82
— *Saint-Martin*, 85
Poste-aux-lettres, 186
— *aux chevaux*, 187
Prison de l'Abbaye, 136
Quai de la Mégisserie, 148
— *des Augustins*, ibid.
— *de Gévres*, ibid.
— *Pelletier*, ibid.
— *Desaix*, ibid.
— *Bonaparte*, ibid.
Saint-Lazare, 137
Sainte-Pélagie, 136
Séminaire Saint-Sulpice 104
Temple, (*Le*) 81

pag.
Théâtres, (Origine des) 149
Théâtre Français de la République, 156
— *de l'Opéra,* 159
— *de l'Opéra-Comique,* 161
— *de Louvois,* 162
— *de l'Opéra Buffa,* 163
— *de l'ancien Opéra,* ibid.
— *du Vaudeville,* 164
— *Montansier,* 165
— *de Molière,* ibid.
— *de la Cité,* 166
— *de la rue des Victoires,* ibid.
— *de l'Ambigu-Comique,* 167
— *du Marais,* 168
— *de la Gaieté,* ibid.
— *des Jeunes Artistes,* 169
— *des Délassements,* ibid.
— *sans Prétention,* 170
— *de la rue du Bacq,* ibid.
— *des Jeunes Elèves,* ibid.
— *de l'Estrapade,* 171
— *Mareux,* ibid.
— *Pittoresque et Mécanique,* 185
Tivoli, 171
Trésorerie nationale, 188
Val-de-Grace, (Le) 98

FIN DE LA TABLE.

560243